



FONDO PIZZOFALCONE



~~35-13-70~~

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

6185

BIBLIOTÉCA PROVINCIALE

Armadio



Palchetto

Num.º d'ordine

~~35-13-70~~
72

NAZIONALE

B. Prov.



1367

NAPOLI

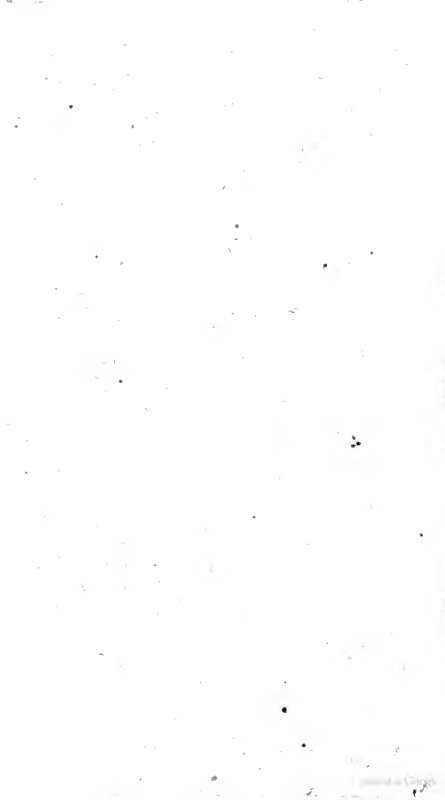
R. BIBLIOTECA

VITT. EM. III

B. Prov.
II
1969







VIES DES JUSTES ,

D A N S

L'ÉTUDE DES LOIS.



610598

VIES DES JUSTES,

DANS

L'ÉTUDE DES LOIS,

OU

DANS LA MAGISTRATURE.

« Discite. judices.... Data est à Domino potestas
vobis, et virtus ab Altissimo. » SAP. 6.



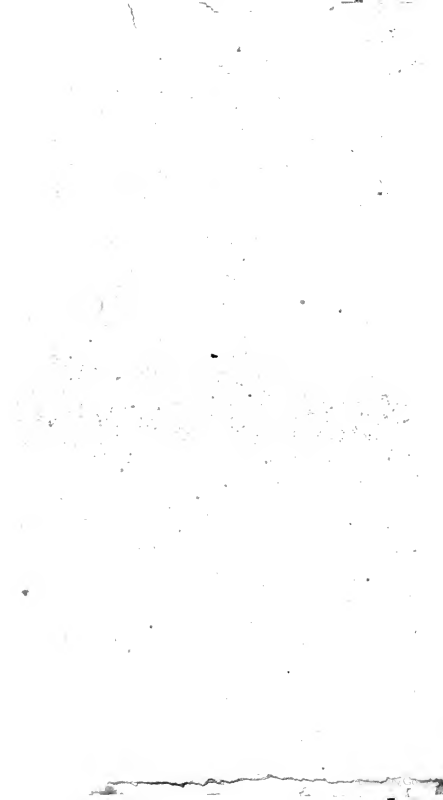
A PARIS,

Au Bureau du Mémorial religieux, rue de l'Abbaye.

A LYON,

Chez RUSAND, Imprimeur du Roi.

1816.



AUX FRANÇAIS
APPLIQUÉS
A L'ÉTUDE DES LOIS,
OU PLACÉS
DANS LA MAGISTRATURE.

CHERS et respectables compatriotes,

LA profession de Juges à laquelle vous aspirez, ou que vous exercez déjà, est une espèce de sacerdoce. Les Prêtres, dans l'ordre de la religion, les Magistrats dans l'administration de la justice, sont dévoués

a v

d'une manière spéciale , les uns comme les autres , au service de la société. Que vos fonctions sont à la fois augustes et importantes ! Et vous aussi , vous êtes chargés de la tâche honorable de médiateurs entre Dieu et les hommes ! Et vous aussi , dans votre pénible ministère , vous interrogez la conscience , vous la citez à votre tribunal , érigé par la main de Dieu même , pour l'opprobre du vice et pour le triomphe de la vertu ! Et vous encore , vous êtes appelés au titre glorieux de protecteurs de l'innocence opprimée et d'intrépides adversaires des méchans ! Oui , le Ciel , en vous introduisant dans le temple des lois humaines , vous prescrit de devenir les nobles rivaux de ces êtres précieux qu'il a fait entrer dans le sanctuaire de la foi divine. Ainsi que dans chacun d'eux , la patrie con-

appliqués à l'étude des Lois. vij
temple en vous , l'œil de l'aveugle ,
le pied du boiteux , le consolateur
de la veuve et le père de l'orphelin
délaisse ; en un mot , l'oracle de
l'équité comme l'apôtre de l'humani-
té souffrante. Mais pour remplir
ces hautes destinées , pour vous mon-
trer dignes du choix que le Très-
Haut a daigné faire de vous , pour
rendre cette consécration spéciale une
carrière de mérites et puis la cause
de récompenses infinies , que de
précautions vous sont prescrites ! que
de qualités rares vous sont comman-
dées ! C'est de votre fidélité à rem-
plir le service auquel vous êtes ap-
pliqués , que dépendent sur-tout les
mœurs publiques et cet heureux rap-
prochement , cette aimable concorde
qui doivent unir , par des liens si
doux , tous les états et tous les mem-
bres de la contrée que vous habitez.

a vj .

Respectables amis, la religion et ses dogmes sublimes, l'église et ses décisions infaillibles, et sa discipline vénérable, vous signalent comme leurs avocats éloquens. et comme leurs puissans protecteurs, Je n'en dis point assez : la plupart des vertus exigées des ministres de Jésus-Christ, doivent être votre partage : il n'est pas jusqu'aux marques distinctives du sacerdoce civil, que vous ne deviez estimer, aimer, et dont vous n'ayiez à vous faire honneur, persuadés qu'on ne remplit bien ses devoirs, qu'autant qu'on les chérit et qu'on les considère. Venez puiser les obligations qui vous concernent, dans une source sacrée, dans nos saintes Écritures. Ministres du royaume de Dieu et de sa justice; dépositaires d'une autorité dont l'origine est divine; chargés de porter des arrêts qui ne doivent être

appliqués à l'étude des Lois. ix

autres que les sentences de Dieu même ; juges de la terre , instruisez-vous : *Erudimini , qui judicatis terram.* (Ps. 2.) Ah ! songez que l'ignorance , dans un juge , est une espèce de calamité publique et la ruine de l'innocence. Que la crainte du Seigneur soit toujours avec vous : apportez tous les soins possibles à vous acquitter dignement d'un emploi de si grande importance : *Sit timor Domini vobiscum , et cum diligentia cuncta facite.* (2. Paral. c. 19.) Prenez garde à ce que vous faites ; vos jugemens sont moins les vôtres que ceux de Dieu même , *Videte..... quid faciatis , non enim hominis exercetis judicium , sed Domini-* : et vous répondrez sur votre ame , du caractère des sentences que vous porterez , *Et quodcumque judicaveritis , in vos redundabit.* (2. Para. c. 19.)

Interdisez-vous avec rigueur toute acception de personnes, qui puisse vous faire manquer à vos devoirs : *Ne accipias personam, ut delinquas.* (Ecc. c. 42.) Ne connoissez point la cause de l'ami, mais l'équité seule : la justice n'est point faite pour acquitter les dettes de l'amitié. Ne rendez jamais de jugement contre l'équité, même en faveur du pauvre. (Levit. c. 19.) Ne vous chargez pas de l'office de juge, si vous n'avez assez de fermeté et de courage pour résister aux efforts des méchans : *Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumperere iniquitatem.* (Ecc. c. 7.) Un juge doit combattre pour la justice, au péril de sa vie, et Dieu combattra pour lui : *Agonisare pro justitiâ, pro animâ tuâ, et usque ad mortem certa pro justitiâ, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.*

(Ecc. c. 4.) Qu'est-ce que l'Orateur, disoit un sage païen ? et nous autres , pouvons ajouter : Qu'est - ce qu'un avocat ? qu'est-ce qu'un juge ? C'est un homme de bien , habile dans l'art de parler : *Vir bonus dicendi peritus*. Qu'est-ce encore dans l'opinion d'un père de l'église ? Cet avocat , ce juge accomplit un devoir de piété , s'il défend l'opprimé , s'il fait triompher l'innocence. De l'exposé de nos saints oracles , des conséquences qu'il est juste d'en déduire , que conclure ici , sinon cette vérité simple autant qu'elle est évidente , que le portrait de l'excellent avocat , comme celui du magistrat accompli , se compose de ces trois qualités essentiellement unies dans sa personne : lumières , application , intégrité. Cet homme public et si comptable à ses concitoyens , doit leur montrer des connoissances

qui les rassurent , ou sur les conseils qu'il leur donnera , ou sur la sentence qu'il prononcera , pour ou contre leurs intérêts. Il a besoin d'un flambeau pour pénétrer dans le dédale des lois et pour ne s'y pas égarer. L'application n'est-elle pas encore un besoin pressant pour l'ami , le protecteur ou le juge de ses frères , qui doit examiner les droits des parties et ne pas défendre ou juger sans connoissance de cause ? Hélas ! qu'il se rappelle qu'en ce point important, le regret de la faute commise ne sauroit lui suffire. Les suites du délit exigent une réparation. Quelle obligation que celle d'une intégrité qui ne se démente et ne se déconcerte jamais ! Le représentant de la divinité au milieu de son peuple , celui qui nous offre l'image du Juge suprême et infaillible , doit tenir la

balance égale. Dès l'instant qu'il la laisse pencher, il n'est plus qu'un prévaricateur. Qu'il tremble donc ! un jour, Dieu jugera les justices.

Chers et respectables amis, vous pardonnerez sans doute à l'amour tendre que je porte à vos personnes, les réflexions simples et amicales que je viens de vous soumettre ; mais il est un moyen plus sûr de servir ceux-là que j'aime comme des frères, ceux-là qui sont à mes yeux, les membres chéris de ma grande famille, ceux-là dont le bonheur éternel me touche, comme s'il m'étoit personnel. Déjà j'ai trop parlé sans doute, et quoique le sentiment le plus doux ait guidé ma plume, je n'ai pas eu peut-être l'avantage de vous intéresser : résisteriez-vous à l'éloquence des faits ? J'aurois pu, parcourant l'his-

toire de mon pays , vous rappeler des hommes célèbres dans l'étude des lois , dans la magistrature , et qui ont fait par leur noble caractère , ou par leur dévouement sublime à la chose publique , la gloire de leur patrie , et l'honneur de l'humanité : j'aurois pu vous citer ce premier président *de Harlay* que le duc de Guise , rebelle à son souverain , ne put ni séduire ni intimider : il se promenoit dans son jardin , et ne daigna pas se détourner au bruit que le duc et sa suite firent en entrant. Lorsqu'il le rencontra au détour d'une allée , il écouta gravement le discours artificieux , plein de promesses et de menaces , que lui adressa le duc ; ensuite il lui dit ces belles paroles : — « C'est grand pitié , quand le valet chasse le maître ! au reste , mon ame est à Dieu , ma foi à mon Roi ,

mon corps entre les mains des méchans ; ils en feront ce qu'ils voudront. » Guise insiste et le conjure d'assembler le parlement : — « Quand la majesté du prince est violée, reprend de Harlay , le magistrat n'a plus d'autorité. » Et encore ce président , *Matthieu Molé* , qui , dans le temps des Barricades de 1648 , lorsque le peuple s'étoit ameuté devant son hôtel , en le menaçant ; il en fit ouvrir les portes , en disant que la maison du premier président devoit être ouverte à tout le monde. Quand on lui représentoit qu'il devoit moins s'exposer à la fureur du peuple , il répondoit que six pieds de terre feroient toujours raison au plus grand homme du monde. Et aussi ce premier président , *Guillaume de Lamoignon* , que Louis XIV n'auroit pas choisi , s'il avoit connu un plus

homme de bien et un plus digne sujet ; ce magistrat , qui crut que sa santé et sa vie étoient au public et non pas à lui. Et aussi ce chancelier *Henri - François d'Aguesseau* , qui , invité un jour à prendre un peu de repos , répondit : — « Puis-je me reposer , tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent ? » — Ce chancelier qui , privé par la mort d'une épouse justement chérie , avoit à peine essuyé ses larmes , qu'il se livra aux fonctions de sa place. — « Je me dois au public , disoit-il , et il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques. » Et aussi ce chancelier *Voisin* , qui résista si noblement à son maître : Louis XIV ayant promis sa grâce à un scélérat insigne , Voisin refusa de sceller les lettres ; le Roi demanda les sceaux , et les rendit au chancelier après en

appliqués à l'étude des Loix. xvij
avoir fait usage. — « Ils sont pollués,
dit Voisin, et les repoussant sur la
table, je ne les reprends plus. —
Louis XIV s'écrie : *Quel homme !* et
jette aussitôt les lettres au feu. — Je
reprends les sceaux, dit le chancelier ;
le feu purifie tout. — Et enfin, (car
nous n'avons pas tous dégénéré de
nos vénérables ancêtres) et enfin, ce
président *Séguier* qui vient d'élever
si haut la dignité de la magistrature.
Les papiers publics du 10 juin 1815,
en rapportent le trait suivant : Le
président *Séguier*, descendu du célè-
bre chancelier de France de ce nom,
a refusé tout récemment de se met-
tre à la tête de la Cour royale, pour
complimenter et saluer l'usurpateur.
Buonaparte le fit venir aux Tuile-
ries, pour lui reprocher sa conduite
et l'intimider, s'il étoit possible.
M. *Séguier* lui répondit : — « Général,

je ne puis pas servir deux maîtres. »
— Buonaparte demanda qu'il l'appelât *Sire* ; mais le président persista à ne l'appeler que général. — Buonaparte lui dit en fureur : — Je vous chasse du banc de la magistrature, et vous ordonne de quitter Paris dans ce jour. — Vous ne faites qu'avancer mon départ de vingt-quatre heures , répondit le magistrat ; car j'avois fait mes dispositions pour me rendre demain dans mes terres. »

Tous ces traits épars dans nos annales, et qui en rappellent mille autres non moins honorables au caractère national , prêchent éloquemment la vertu ; mais n'a-t-elle pas la force de nous faire un sermon plus éloquent encore , en nous offrant une vie entière consacrée aux plus beaux actes du christianisme ? Vous la verrez

appliqués à l'étude des Lois. xix

cette vertu , oui vous la verrez sublime dans un *Thomas Morus* ; remplie de charmes dans un *du Boys* , de simplicité dans un *la Forest* , de l'héroïsme de la pénitence dans un *le Govello* , parée de la modestie la plus parfaite dans un *Jean de Gau-mont* , de toutes les qualités qui forment le juge accompli dans un *Denis de Cordes* , d'une humilité profonde et d'une admirable charité dans un *Charles le Pelletier* , des traits d'une vie humble , cachée , souverainement utile aux pauvres , dans un *Joseph Arot* ; d'une sagesse céleste dans un *Henri d'Aguesseau* ; d'une science universelle dans un *Henri-François d'Aguesseau* ; enfin , d'un détachement extrême dans la personne de *Ma-Joseph* , ce généreux mandarin de la Chine. N'est-ce pas avec l'histoire édifiante de tous ces Justes à la main , que je puis

xx *Aux Français appliqués, etc.*

m'avancer vers vous, et vous dire ;
plein de confiance : Oh ! souvenez-
vous donc de vos conducteurs : *Me-*
mentote præpositorum vestrorum, qui
par leur exemple vous ont prêché la
parole de Dieu ? A la vue de leur
mort bienheureuse, *quorum intuentes*
exitum, armez-vous d'un saint courage
à marcher sur leurs traces, à deve-
nir les généreux imitateurs de leur
foi ; *Imitamini fidem.* (Aux Hébreux,
c. 13, v. 7).

L'Abbé CARRON.

THOMAS

THOMAS MORUS,
CHANCELIER D'ANGLETERRE,
DÉCAPITÉ A LONDRES.
L'AN DE J.



Abrégé de sa vie, extrait du Dictionnaire historique, par l'abbé de Feller, publié à Augsbourg, chez Matthieu Rieger, en 1783 ; du nouveau Dictionnaire historique, par L. M. Chaudon et F. A. Delandine, publié à Lyon chez Bruyset, en 1804 ; et des Histoires édifiantes, publiées par M. Duché, à Paris, chez Rigaud, rue de la Harpe, en 1706.

THOMAS MORUS naquit à Londres, vers 1473, d'un avocat consultant. La science et la vertu de son père eurent de puissans attraits sur son cœur, et de bonne heure il cultiva avec succès l'une et l'autre. A l'étude des langues mortes, il joignit celle des langues vivantes, et les diffé-

A

rentes connoissances qui peuvent orner l'esprit.

Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de Morus dans plusieurs ambassades. La sagacité et les talens du ministre brillèrent sur-tout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand-chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zèle pour le service de son maître; il remplit cette place de manière à ne pas faire regretter son prédécesseur. *Wolsey* n'avoit montré que de la fierté et de la hauteur : le nouveau chancelier, au contraire, accueillit tout le monde avec bonté. Exact dans l'administration de la justice, il terminoit les affaires sur-le-champ : doué d'une intégrité parfaite, il ne faisoit acceptation de personne, et rejetoit constamment tous les dons qui lui étoient offerts. Un seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour se le rendre favorable dans un procès important, le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, et les lui renvoya. — « Vous » assurerez votre maître, dit-il au domestique qui les avoit apportés, que tout le

« vin de ma cave est à son service. » —
 Les enfans du grand-chancelier se plaignoient quelquefois de ce qu'il ne profitoit pas de son élévation pour leur avancement.
 — « Mes enfans, leur répondit-il, laissez-
 » moi rendre la justice à tout le monde :
 » votre gloire et mon salut en dépendent ;
 » mais ne craignez rien : vous aurez tous
 » jours le meilleur partage, la bénédiction
 » de Dieu et celle des hommes. »

Comment eût-il été mauvais père, lui qui s'étoit toujours montré le plus excellent fils ? Sa piété filiale étoit célébrée de son temps, et il donna des témoignages solennels de ce sentiment si doux, de ce devoir si sacré ; depuis qu'il avoit été élevé au premier degré de la Magistrature, il ne traversoit jamais *Westminster-hall*, pour se rendre à la Chancellerie, sans entrer dans la Cour du *Banc du Roi*, où siégeoit le vénérable auteur de ses jours, et sans demander à genoux la bénédiction du vieillard.

Homme de lettres, le premier magistrat du peuple anglois, il nous a laissé, parmi plusieurs ouvrages, un Livre où l'on trouve de bonnes vues, dont plusieurs sont inexé-

cutables. Cet écrit, intitulé *Utopia*, contient le plan d'une république, à l'imitation de celle de Platon; mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe grec, et quelques écrivains le considèrent comme une débauche d'esprit. Morus, jugeant les hommes d'après lui-même, n'avoit pas assez calculé les effets terribles des passions humaines, qui ne permettent pas de gouverner les peuples comme une colonie de sages uniquement occupés de faire le bien et d'éloigner le mal : nous sommes loin de vouloir justifier ce que son Livre présente de réellement répréhensible. Il nous a de plus laissé l'histoire de Richard III, roi d'Angleterre; celle d'Edouard V; une version latine de trois dialogues de Lucien; une réponse très-vive à Luther; un dialogue intitulé : *Que la mort ne doit pas être évitée pour la foi : Quòd mors pro fide fugienda non est*; et le juste a soutenu, au prix de son sang, cette importante vérité.

L'homme de bien ne sauroit jouir longtemps, du moins selon l'ordre commun des choses humaines, de la confiance de ses maîtres. Pendant le peu de temps que

Thomas Morus posséda celle de son souverain, celui-ci donna plusieurs marques de son attachement et de sa faveur au vertueux magistrat. *Erasme* avoit envoyé au chancelier Morus, le célèbre *Holben*, qui manioit avec une égale facilité, le burin et le pinceau. Morus reçut très-bien l'artiste, et le présenta à Henri VIII. Le chancelier ayant un jour invité ce prince à un festin, exposa à ses yeux les chefs-d'œuvre du peintre, en le priant de les accepter. Le monarque, charmé des talens de *Holben*, demanda s'il ne seroit pas possible de l'avoir à son service. Morus alors le fit appeler, pour faire sa révérence au Roi, qui, en le nommant son peintre, dit au magistrat : — Je vous laisse avec plaisir les présens que vous vouliez me faire, puisque vous m'en cédez l'auteur.

Les beaux jours, à la cour des souverains, sont trop souvent l'augure d'orages et de tempêtes. Les sceaux ne demeurèrent entre les mains du célèbre chancelier que l'espace de deux ans et demi. Au moment où il quittoit sa charge, il ne lui resta que son patrimoine, quelques terres de

peu de revenus que le Roi lui avoit données, et environ cent livres sterling en espèces. Il fut obligé de se démettre en 1531. L'histoire nous apprend la cause de cette honorable disgrâce. Henri VIII, cédant à sa funeste passion pour Anne de Boulen, se sépara lui et ses sujets de l'Eglise catholique, et Thomas Morus fut un de ceux qui osa représenter au prince tous ses torts, avec le plus de fermeté. Plein de zèle pour la foi, d'amour pour sa patrie, de respect pour son maître, il eut le courage d'énoncer la vérité dans toute sa force, et devint ainsi l'objet de la haine particulière d'Anne de Boulen, qui résolut de le perdre, ainsi que sa fille, qu'elle voyoit constamment attachée à la reine Catherine d'Aragon.

On mit tout en œuvre pour l'ébranler et le gagner : aux plus magnifiques promesses, le Roi faisoit succéder les procédés les plus durs. On lui enleva tous les honneurs, toutes les distinctions dont il s'étoit montré si digne, dans l'espoir que le désir de regagner la faveur de son souverain, le rendroit plus soumis à ses volontés.

Ce qu'on faisoit souffrir à Thomas Morus pour la foi , ne servoit qu'à augmenter son courage. Sa religieuse fermeté irritoit Anne de Boulou , qui mettoit tout en œuvre pour aigrir l'esprit du Roi contre cet homme vénérable : elle y réussit au point que Thomas Morus, malgré son âge, sa sagesse, et quarante ans de services, se vit arrêter et conduire prisonnier à la Tour de Londres.

Pour se préparer à soutenir sa captivité avec les sentimens sublimes que la foi seule est capable d'inspirer , il composa et s'engagea sans doute à réciter souvent la prière suivante ; elle est ici traduite des Livres de piété que les Pasteurs de l'Eglise catholique d'Angleterre mettent entre les mains des fidèles :

Faites-moi la grâce , ô mon Seigneur
 » et mon Dieu ! d'unir mes craintes et mes
 » angoisses à la frayeur dont votre ame
 » fut pénétrée , et à l'agonie mystérieuse
 » dont vous fûtes saisi sur la montagne des
 » Oliviers , avant votre douloureuse pas-
 » sion. Accordez-moi , je vous en conjure ,
 » que la méditation de vos souffrances , en

» fortifiant mon cœur, devienne salutaire
» à mon ame.

» Arrachez de cette ame toute pensée de
» vaine gloire , tout désir d'être loué ou
» honoré , toute envie , toute avarice ,
» toute paresse , toute luxure , toutes affec-
» tions étrangères , tout désir de ven-
» geance ou de malignité à l'égard des
» hommes. Ne permettez pas , Seigneur ,
» que je prenne jamais plaisir à exciter
» personne à la colère ou au ressentiment ,
» ou que je me réjouisse de l'affliction ou
» de l'humiliation d'autrui : donnez-moi un
» cœur humble , doux , pacifique , patient ,
» tendre et charitable ; et faites que mes
» pensées , mes paroles et mes œuvres ,
» portent l'empreinte de l'Esprit saint.

» Donnez-moi , Seigneur , une foi vive ,
» une espérance ferme , une charité ar-
» dente. Que mon amour pour vous sur-
» passe l'amour que je me porte à moi-
» même , afin que je n'aime rien qui puisse
» vous déplaire ; mais que je chérisse au
» contraire tout ce qui peut vous être agréa-
» ble. Faites , mon Dieu , que je soupire
» sans cesse après l'heureux moment qui

» doit me réunir à vous, non par le désir
 » d'être délivré des maux de cette misé-
 » rable vie ; non encore pour éviter les
 » peines du Purgatoire ou les tourmens de
 » l'Enfer, non pas même pour jouir des
 » délices du Paradis ; mais uniquement par
 » pur amour pour vous.

» Ne m'accordez point, Seigneur, cet
 » amour et ces faveurs particulières dont,
 » quelque grande que fût ma charité, je
 » ne pourrois jamais être digne. Pardonnez
 » à votre foible et pauvre créature des de-
 » mandes si élevées : méprisable et abo-
 » minable pécheur, je sens combien je
 » serois indigne d'être exaucé, lors même
 » que je solliciterois les moindres de vos
 » grâces. Cependant, Seigneur, ne suis-je
 » pas obligé de vous prier de me les ac-
 » corder ? Purifiez-moi donc, ô mon bien
 » aimé Sauveur ! de ces iniquités qui sont
 » un obstacle à l'efficacité de mes désirs ;
 » lavez-les dans ce sang que votre amour
 » fit couler pour moi, parmi les divers
 » tourmens que vous endurâtes lors de
 » votre passion.

» Délivrez-moi de la tiédeur dans la mé-

» ditation , et de l'indolence dans la prière ;
» remplissez mon ame de délices , lorsque
» je pense à vous. Accordez-moi un désir
» ardent de recevoir les Sacremens de l'E-
» glise. Faites-moi sur-tout , Seigneur , la
» grâce de sentir les douceurs de votre pré-
» sence réelle dans le Sacrement adorable
» de votre Corps et de votre Sang. Que je
» vous rende d'éternelles actions de grâces
» de cet ineffable don de vous-même , et
» que ce mémorial de votre Passion me
» rappelle , avec douleur et reconnoissance ,
» vos souffrances et votre mort ignomi-
» nieuse sur la croix.

» Rendez , Seigneur , tous les Chrétiens
» participans de ce Sacrement auguste ;
» faites que nous devenions tous des mem-
» bres vivans du Corps mystique de l'Eglise
» catholique. Amen.

» Mon Dieu , accordez-moi la patience
» dans la tribulation , et la grâce d'une si
» parfaite conformité à votre volonté , que
» je puisse avec vérité vous adresser ces
» paroles : *Que votre volonté soit faite sur*
» *la terre comme au ciel.*

DE THOMAS MORUS. 11

» Mon Dieu, donnez-moi la force d'accomplir ce que je vous demande. »

La peine la plus sensible de Thomas Morus, fut d'être séparé de sa fille, qui, de son côté, n'écoutant que son cœur, et bravant tous les dangers, alla plusieurs fois se jeter aux pieds de Henri, pour lui demander la liberté de voir son père. Le monarque la lui refusa jusqu'au moment où, cédant à un excès d'amour filial, que rien sans doute ne peut excuser, et qui sera toujours condamnable, elle usa d'artifice, écrivit à son père, bien sûre que ses lettres étoient interceptées, et l'engagea à reconnoître Anne de Boulen pour sa légitime souveraine. Cette lettre ayant été mise sous les yeux du Roi, il permit aussitôt à Marguerite Morus de voir l'ancien chancelier, espérant que sa fille l'amèneroit à ce qu'on désiroit de lui. Dès qu'ils furent réunis, ils s'exhortèrent mutuellement à souffrir avec patience, et à mourir, s'il le falloit, plutôt que d'abandonner la foi.

Marguerite, pendant plus d'un an, ne quitta point la prison de son père; mais Anne de Boulen voyant que l'un et l'autre

ne sembloient que plus fermes dans leurs principes, on les sépara de nouveau, et Thomas fut resserré plus que jamais. On alla même jusqu'à lui enlever ses livres de piété, qui faisoient sa consolation; il n'en trouva plus que dans la prière, à laquelle il avoit souvent recours, et dans les exercices de la pénitence : il étoit toujours couvert d'un cilice.

Cependant, les amis de l'illustre captif s'efforcèrent de le gagner, en lui représentant qu'il ne devoit pas être d'une autre opinion que le grand conseil d'Angleterre. — « J'ai pour moi toute l'Eglise, répondit-il, qui est le grand conseil des Chrétiens. » — Son épouse le conjura d'obéir au Roi, et de conserver sa vie pour la consolation et pour le soutien de ses enfans. — « Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous que je puisse encore vivre ? » — Plus de vingt ans, répondit-elle. — « Ah ! ma femme, répliqua le vertueux époux, veux-tu donc que j'échange l'éternité avec vingt ans ? »

Privée du bonheur de voir le plus tendre et le meilleur des pères, Marguerite étoit

accablée de douleur à l'idée des maux qui frappaient et de ceux qui menaçoient une tête si vénérable et si chère ; comme lui, elle puisoit dans la religion les forces qui lui étoient nécessaires. Quelque déchirante que fût leur position aux yeux de la nature, la haine d'Anne de Boulen n'étoit pas satisfaite ; ils vivoient, et c'étoit trop pour elle. Après avoir gagné presque tous les membres du parlement, elle obtint qu'on instruisit le procès de tous ceux qui ne la reconnoitroient pas pour leur souveraine légitime, et qu'ils fussent traités comme criminels de lèse-majesté : conséquemment à ce vœu barbare, l'évêque de Rochester fut décapité, et l'on travailla à la condamnation de Thomas Morus. Conduit devant ses juges, il défendit avec une admirable fermeté, et sans rien perdre du respect qu'il devoit à son Roi, la sainte et noble cause qu'il avoit embrassée. A la demande qui lui fut faite s'il reconnoissoit Henri VIII pour chef de l'Eglise, et Anne de Boulen pour son épouse légitime, il répondit que le chef invisible de l'Eglise étoit Jésus-Christ, et qu'elle avoit pour chef visible

le Pape successeur de saint Pierre ; qu'à l'égard d'Anne de Boulen , il ne pouvoit dire qu'elle fût l'épouse de son Roi, puisque, selon les lois divines , nul Chrétien ne devoit la regarder comme telle. S'exprimer ainsi, c'étoit prononcer sa propre sentence. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et l'arrêt ne put ébranler sa constance. Lorsqu'on le ramenoit du parlement à la prison, Marguerite , quoiqu'elle eût, dans ce moment , tout à craindre pour elle-même , fendit la presse , et presque suffoquée par ses pleurs et ses sanglots , se jette dans le sein de son père. Le peuple , à ce spectacle , parut ému ; les gardes de Thomas Morus s'arrêtèrent , et cette scène attendrit jusqu'à ses ennemis. Il embrassa sa fille , lui dit avec fermeté qu'elle devoit non-seulement se soumettre à la volonté de Dieu, mais encore lui rendre grâce de la faveur qu'il lui accordoit ; qu'il la supplioit de ne point montrer de douleur dans un jour qui devoit le combler de joie ; qu'il ne lui demandoit point de larmes, mais des prières, afin qu'il plût à Dieu de lui donner la force

de persévérer , et de mourir pour la vérité. Il embrassa une seconde fois sa fille , et les amies de cette infortunée l'arrachèrent d'entre ses bras. Deux jours après , et la veille de l'exécution , elle reçut de lui une lettre écrite avec du charbon , et sur du papier qu'il avoit dérobé à la vigilance des geoliers. Elle étoit conçue en ces termes : « C'est à présent , ma chère fille , » qu'il faut vous dire le dernier adieu ; je » dois mourir le jour de l'Octave des » Apôtres saint Pierre et saint Paul , et , » en même temps , jour de la fête de mon » patron saint Thomas de Cantorbéry. Per- » sévérez dans la vraie foi , ma chère fille ; » les hommes ne sont point à craindre , » mais Dieu seul. Faites faire des prières » pour moi , afin qu'il plaise à Notre- » Seigneur de m'accorder le pardon de mes » péchés , et de recevoir le sacrifice de » ma vie , qu'il me fait la grâce de lui » offrir. Je vous souhaite toutes les béné- » dictions de Dieu : je vous donne la » mienne , ma chère fille ; c'est en lui » que nous nous reverrons dans l'éternité. » Adieu. » — Le lendemain , on fit dresser

un échafaud sur une place publique : toute la ville voulut être témoin de cette cruelle catastrophe. En arrivant , Thomas Morus se mit à genoux, et, après avoir prié publiquement pour sa patrie , pour le Roi et pour Anne de Boulen , il fut décapité le 6 juillet 1535 , à l'âge d'environ soixante-deux ans.

Dès ce jour , Marguerite distribua aux pauvres tout ce qu'elle possédoit en argent, et ayant obtenu la permission de rendre les derniers devoirs à son père , elle s'en acquitta sans réfléchir que son dépouillement absolu la mettoit hors d'état de subvenir aux frais de cette lugubre cérémonie. Quelques auteurs ont prétendu qu'au moment où on la pressoit d'en payer les frais, cette fille , pleine de foi comme d'amour filial , trouva la somme exigée , dans un endroit où elle n'avoit rien laissé , et où personne n'avoit pu pénétrer. Quoi qu'il en soit du merveilleux réel ou prétendu de ce fait , il est certain qu'après avoir enseveli son père de ses propres mains , elle le fit inhumer dans la chapelle de saint Pierre de Londres. Sa tête fut mise au

bout d'une lance, et exposée sur le pont pendant un mois. Sa fille l'acheta ensuite de l'exécuteur, qui devoit la jeter dans la Tamise : elle la fit placer dans un reliquaire, et la garda chez elle avec un saint respect.

Bientôt Anne de Boulen lui imputa comme un crime, les effets de sa piété filiale. On la déféra au parlement, où elle fut accusée, premièrement, de garder la tête de Thomas Morus ; secondement, de conserver les écrits de ce grand homme. Au premier chef d'accusation, elle répondit qu'il lui sembloit ne pouvoir jamais assez révéler la mémoire d'un père comme le sien ; que, pour le tort de conserver ses ouvrages, si c'en étoit un, elle le partageoit avec la multitude, et même avec ses plus grands ennemis ; qu'elle avoit de plus, à la vérité, quelques lettres du digne auteur de ses jours, mais qui n'étoient remplies que des tendres conseils qu'il lui adressoit, et qu'on ne pouvoit les lui arracher sans une cruelle injustice. Malgré les efforts si puissans de ses ennemis, le parlement ne put trouver aucune loi qui l'autorisât à

condamner Marguerite; elle fut renvoyée, après avoir excité une admiration générale, tant par sa piété filiale, que par sa noble fermeté.

Le reste de sa vie fut consacré aux actes d'une piété sincère et d'une charité sans bornes. Elle devint comme la Providence de tous ceux que la persécution réduisoit à une extrême détresse; elle cherchoit aussi dans les lettres une distraction innocente à sa douleur. Versée dans les langues et dans la littérature, elle a laissé divers ouvrages. Cette fille savante et plus-religieuse encore, ce beau modèle de la piété filiale, vécut assez pour voir la justice divine éclater sur la personne d'Anne de Boulen, et mourut quelques années après, en odeur de sainteté parmi les catholiques, et vénérée des partisans même de la doctrine nouvelle de nos frères séparés.

Mes frères bien-aimés, le tableau de la vie de Thomas Morus nous présente un savant, un excellent citoyen, et le meilleur des pères. Il est donc possible, avec une

piété aussi éclairée et aussi magnanime que le fut la sienne, de réunir toutes ces qualités ; ou plutôt, disons mieux, c'est la piété qui les orne, qui les embellit, qui leur donne leur juste valeur. Oh ! qu'ils sont bien dignes de nos hommages, les véritablement grands hommes qui ont allumé le flambeau de leur génie à celui de la religion, et qui n'ont voulu être éclairés, que le dépôt sacré de la révélation dans les mains ! Si les Saints ont été les plus sages d'entre les enfans des hommes, ajoutons, après un écrivain célèbre, qu'ils ont été aussi le plus utilement et le plus sagement curieux ; ils ont laissé toutes les nouveautés frivoles du monde aux esprits superficiels, et ils ont cherché à connoître le mystère de l'Homme-Dieu mort pour eux. Ils ne prétendoient pas en saisir tous les rapports : cette science n'est qu'en Dieu ; mais ils examinoient ce qu'ils devoient être, et ce qu'ils devoient faire en conséquence de la mort de l'adorable Sauveur. Ils étudioient J. C. crucifié, avec bien plus d'activité et de constance, que le savant le plus passionné pour les connois-

sances humaines, n'en met dans ses profondes méditations. Croyons-nous que S. Paul ne fut pas plus appliqué à réfléchir sur Jésus-Christ mourant en croix, qu'Archimède ne l'étoit à faire des découvertes dans la géométrie ou dans l'optique? Et saint Augustin converti n'eut-il pas plus d'ardeur pour s'avancer dans la connoissance de Dieu expirant sur le Calvaire, qu'il n'en avoit eu pour réussir dans la profession d'orateur? Et saint Justin, devenu philosophe chrétien, ne vengea-t-il pas avec plus d'énergie la doctrine de la croix attaquée par les idolâtres, qu'il n'avoit témoigné de dévouement pour les systèmes de Platon son premier maître?

Mais si les sciences cultivées à l'ombre bienfaisante du Christianisme, ont ce précieux avantage, d'un autre côté, ne nous dissimulons pas qu'elles peuvent nous exposer à de funestes écueils; ce sera, sans doute, par notre peu de goût pour les choses sérieuses, trop souvent même par notre indifférence pour la sainte religion de nos pères, que nous trouverons peut-être notre perte là où la Providence vou-

loit que nous trouvassions de plus puissans motifs de nous attacher au char de la vérité. Pour un Thomas Morus qui , à la tête de la magistrature de son pays, et livré à l'étude des sciences , se disposoit à sceller sa foi par l'effusion de son sang , combien en est-il qui en ont perdu le sentiment , dans la même situation et avec la même ambition d'acquérir la science ? Oh ! mes amis , il n'est que trop vrai que les qualités les plus brillantes de l'esprit , que les connoissances les plus étendues , que tout ce que les hommes estiment et désirent dans ce genre , quand il n'est pas joint à la droiture du cœur , à la pureté de l'intention , ne sert qu'à nous égarer et à nous perdre , et les exemples de ce genre ne sont que trop communs ! Ouvrons les fastes de l'Eglise , nous y verrons les novateurs qui , dans la suite des siècles , l'ont déchirée par leurs hérésies ou par leurs schismes , être des hommes distingués par leurs talens et leur science ; et parmi ceux qui , de nos jours , élèvent à la ruine de toute religion , des chaires d'incrédulité , ne voyons-nous pas aussi des hommes éclairés et faits pour

être les apôtres d'une meilleure doctrine ?
Parcourons les annales des révolutions et
l'histoire des malheurs de l'humanité, nous
y trouverons constamment que des hommes
célèbres par l'étendue de leur génie, ont
été les auteurs ou les fauteurs de ces
terribles catastrophes, et se sont familia-
risés avec le crime, au point de ne plus
écouter le cri des remords. Insensés que
nous sommes ! et voilà ceux auxquels nous
prostituons notre admiration ! A nos yeux
fascinés, le forçat cesse d'être tel, quand
il est heureux. Il n'est personne qui ose
avouer qu'il préfère le vice brillant à la
vertu simple et obscure ; et il n'est presque
personne qui, dans le secret de son cœur,
ne lui donne cette préférence. Non, ce
n'est pas sur leurs talens qu'il faut juger
les hommes ; c'est sur l'usage qu'ils en
font. Ce n'est pas à l'éclat, c'est au bien
qu'ils ont opéré que nous devons nos hom-
mages.

P R A T I Q U E.

1.^o J'aimerai, je cultiverai, selon mon
état et les circonstances, les connoissances

utiles à l'humanité; mais ce sera toujours au flambeau de la foi que j'avancerai dans la route de la science; 2.^o je n'en reconnoîtrai jamais d'autre, comme étant aussi précieuse que celle du Christianisme, et c'est par celle-ci que je commencerai mes études; 3.^o sur les pas de l'illustre Morus, je me préparerai à tout immoler, réputation, biens, honneurs, ma vie même, aux règles sacrées de ma religion; 4.^o je chérirai tendrement mes proches, et, tout à la fois, je me disposerai à m'en séparer, et à leur dire un éternel adieu, si ma conscience me l'ordonne ainsi.



ANTOINE LECLERC-
DE-LA-FOREST,
DIT LE SÉCULIER PARFAIT,
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1628.

Abrégé de sa vie, extrait du *Séculier Parfait*, publié
par Louis Provansal, sieur de la Forest, à Paris,
chez Louis Boulanger, l'an 1644.

ANTOINE Leclerc-de-la-Forets naquit à
Auxerre en Bourgogne, le 23 novembre
1563, d'une des familles les plus considé-
rées de cette province; doué d'un esprit
droit, et d'une mémoire prodigieuse, il
s'appliqua, avec beaucoup de succès, à l'é-
tude des sciences; il avoit reçu de la nature
un extérieur noble et prévenant; son ca-
ractère un peu enclin à la mélancolie, n'en
étoit cependant ni moins doux, ni moins
affable

affable, et cette légère teinte de tristesse, imprimée sur ses traits, sembloit leur donner une gravité majestueuse, qui, tout à la fois, invitoit à la confiance et commandoit le respect. Trop généreux pour être défiant, sa franchise passa quelquefois les bornes de la prudence; mais on n'eut jamais à lui reprocher la honteuse foiblesse de n'avoir osé parler aux grands et aux puissans, le langage de la vérité, lorsque, sur la fin de sa vie, attirés par sa haute réputation, ils se pressoient autour de lui pour recevoir ses avis. Cette même renommée, qui publioit alors ses vertus, avoit autrefois publié ses fautes. Hélas! il ne fut pas toujours tel que nous le dépeignons ici : semblable à Augustin, il eut bien des larmes à répandre sur les égaremens d'une coupable jeunesse : comme lui, buvant à la coupe de l'erreur et du mensonge; comme lui, long-temps il se livra sans remords à toutes les passions d'un cœur dépravé.

Dieu voulut rappeler à lui cette ame qu'il avoit choisie de toute éternité, pour en faire l'objet de ses plus tendres prédilections. Une jeune et vertueuse mère de fa-

mille fut l'instrument dont il daigna se servir, pour exercer ses miséricordes à son égard. Laforest avoit, depuis plusieurs années, abandonné la foi de ses pères, pour s'attacher à la religion prétendue-réformée, lorsqu'il tomba dangereusement malade à Tours : après avoir quitté la profession des armes, il y exerçoit celle d'avocat, avec la plus grande distinction ; les guerres civiles, qui désoloient la capitale du royaume, avoient forcé madame *Provansal*, son époux et ses enfans, à chercher un asile en Touraine. La Providence permit que cette famille respectable connût et visitât M. de la Forest : pendant sa maladie, elle lui rendit des soins aussi délicats qu'assidus : la paix enfin rétablie, et la santé du convalescent lui permettant d'entreprendre le voyage de Paris, il y suivit ses généreux amis, et logea dans leur propre maison. Madame *Provan-*
sal désiroit avec ardeur son retour à l'Eglise de J. C. : elle étoit la seule personne à laquelle il eût permis de lui parler de religion ; elle saisissoit, avec autant d'empressement que d'adresse, les occasions qui s'en présentoient, et la grâce divine découloit des

lèvres de cette digne femme. Ebranlé par ses discours, le déserteur de la foi de ses pères s'appliqua tout entier à l'étude des Saintes Ecritures, et ne tarda pas à se désabuser.

Il prend aussitôt la généreuse résolution d'abjurer ses erreurs, se rend à l'église de la Magdeleine, demande le pasteur de cette paroisse, lui fait l'aveu de son apostasie, le prie de recevoir son abjuration, et revient, plein de joie, annoncer cette heureuse nouvelle à sa bienfaitrice. Il est impossible de rendre le changement merveilleux que la grâce opéra dans ce cœur pénitent. Depuis l'époque de sa conversion jusqu'à celle de sa mort, il ne cessa de pleurer les jours de sa jeunesse, et de marcher à pas de géant dans les voies de la perfection. *Madame Provansal* devint veuve, et, sans ressource, chargée de sept enfans en bas âge : M. de la Forest crut devoir offrir à cette mère affligée, de partager sa fortune, et de servir de père à ces orphelins. Pouvoit-il faire moins en faveur de celle qui lui avoit procuré le plus précieux des biens ? Elle accepta avec joie sa proposition, et ce mariage

fut, pour les deux époux, une source de sanctification et de bonheur. De six enfans, les fruits de cette union, deux moururent presque en sortant des eaux du Baptême; les quatre autres furent la consolation de leurs parens, et les fidèles imitateurs de leurs vertus.

Cependant, une famille si nombreuse étant d'un entretien très-dispendieux, le revenu d'ailleurs assez médiocre de M. de la Forest, n'auroit pu y suffire; mais la Providence veilloit sur elle d'une manière spéciale, et l'époux occupé tout entier des choses de Dieu, plein de foi et de confiance en sa bonté, parut d'abord aux yeux de madame de la Forest, négliger d'autres soins que celui du salut. Un jour qu'elle lui en faisoit le reproche : *Mon amie*, lui répondit-il avec une douce fermeté propre à dissiper le soupçon d'une mère trop inquiète de l'avenir, *ne vous mettez pas en peine pour la nourriture de cette maison; je vous assure de la part de Dieu, qu'elle sera toujours abondamment fournie; et, à l'égard de mes enfans, le Seigneur les pourvoira lui-même.*—Ces paroles se vérifièrent litté-

ralement : jamais famille n'éprouva moins que la sienne les vicissitudes de la fortune. La reine Marguerite de Valois le nomma , peu après , maître des requêtes de sa maison ; et cette charge , par les appointemens considérables qui y étoient attachés , lui procura les moyens d'élever honorablement , non-seulement ses propres enfans , mais encore ceux dont il étoit le père adoptif. Le retour du pieux la Forest dans le sein de la vérité , lui avoit ouvert une source de grâces inépuisable : ses pensées , ses actions , ses desirs n'étoient dirigés que vers le Ciel. Il s'étoit formé un plan de conduite dont il ne s'écartoit jamais. Chacun de ses instans s'y trouvoit réglé : le lever , le coucher , l'heure des repas , les temps consacrés à l'oraison , etc. Aussitôt qu'il étoit éveillé , il récitait quelques prières ; prosterné ensuite au pied de son Crucifix , la face contre terre , il adoroit son divin Maître , avec les sentimens de l'anéantissement le plus profond : il communioit tous les jours , et tous les jours il recevoit , dans ce sacrement , de nouvelles grâces et de nouvelles faveurs. Ah ! qui pourroit expri-

mer dignement les sentimens de foi et d'amour qui animoient et consumoient cette ame céleste ? C'étoit particulièrement dans la prière , que le Seigneur se plaisoit à se communiquer à lui d'une manière plus intime. Rien n'étoit capable de le distraire de ce saint exercice ; il y consacroit plusieurs heures de la journée , pendant lesquelles , immobile en la présence de son Dieu , *il se trouvoit, disoit-il, comme enveloppé d'un soleil, ayant à ses côtés son Ange tutélaire qui lui tenoit compagnie dans cette douce solitude.* Hélas ! s'écrioit-il alors , *que toutes les choses du monde sont amères à ceux qui ont goûté les douceurs de mon Dieu !*

Environ quinze ans avant sa mort , le Seigneur le favorisa de plusieurs connoissances extraordinaires. Une personne de la plus éminente piété vint un jour l'avertir du choix que Dieu avoit fait de sa personne , pour lui découvrir des choses cachées ; elle lui dit qu'il devoit s'abandonner à l'Esprit-Saint qui parloit par sa bouche , et suivre avec soumission tout ce qu'il lui dicteroit. La première communication de la lumière divine eut l'Eglise pour

objet. L'état où se trouvoit cette Epouse bien-aimée de J. C., lui fut montré d'une manière sensible, et il lui sembla entendre ces paroles sortir de la bouche même du Sauveur; conservons le style simple et naïf dans lequel sont racontés le sujet et le précis de ces saintes conversations. « Attends-moi; » je t'ai bien attendu quand tu t'étois retiré de » moi; tu fuyois ma présence; je ne laissois » pas de te voir courir au précipice; je te » considérois de mon œil de compassion, et » je t'ai supporté jusqu'à ce que la souffrance » t'ait fait revenir vers moi. Or, je te dis » que je m'en vais loin d'ici, parce que je » ne suis plus obéi, aimé et honoré.

» Hélas! Seigneur, vous êtes tout cou- » vert de plaies; je vous vois tout rouge de » votre sang! Qui vous a ainsi traité, mon » divin amour? J'ai été frappé de ces plaies » dans la maison de ceux qui m'avoient » aimé: ces plaies sont au milieu de mes » mains; c'est en mes œuvres, dans mes » propres enfans que j'ai créés de ma main, » que je souffre ces douleurs et ces mépris: » c'est comme sont traités les humbles et » les fidèles qui me servent dans la pureté

» du cœur. Ils sont la balayure du monde ,
» et souffrent toutes sortes d'iniquités ; c'est
» en eux que je souffre , et dans mon hon-
» neur plus méconnu que l'eau des rivières :
» je suis blasphémé par les impies , désho-
» noré par ceux qui me prient des lèvres ,
» et qui , dans leur cœur , adorent chacun
» une idole étrangère. Je m'en vais aux îles
» éloignées , aux limites de la mer et de la
» terre , où je commence à être servi dans
» la justice. Il est temps que j'achève , pour
» la deuxième fois , le tour du monde , afin
» de recueillir et de retirer mes brebis :
» je ne veux rien perdre ; si on m'aban-
» donne ici , je suis ailleurs recherché :
» attends - moi donc ; je vais épouser les
» âmes qui m'appellent , et les nourrir du
» pain des enfans : il y a assez long-temps
» qu'elles ont faim de ce pain des anges , et
» qu'elles ont soif de l'eau de sagesse ; c'est
» en moi qu'elles ont faim et soif , et en
» ma justice ; attends que je revienne de ces
» noces mystérieuses.

» Hélas ! que ferons-nous , Seigneur , en
» attendant ? votre absence nous laissera-
» t-elle comme de pauvres colombes délaissées ,

» sées, exposées aux oiseaux de proie qui
 » ne cherchent qu'à nous dévorer? Demeu-
 » rez, ô Epoux admirable! demeurez avec
 » nous, car il se fait tard.—C'est que je
 » veux, avant que le soleil se couche,
 » et que le grand jour finisse, marquer
 » mes brebis, et les assembler dans un
 » bercail, afin que, lorsque l'homme de
 » péché viendra, il n'y puisse toucher : je
 » ne vous abandonnerai pourtant pas, car
 » vous avez l'agneau de fidélité : aussi, vous
 » laisserai-je mon Esprit pour vous garder
 » et vous consoler : je vous laisse le mé-
 » morial de ma Passion, ce pain sacré, où
 » je suis caché pour vous nourrir et renou-
 » veler sans cesse..... »

Le vertueux de la Forest eut plusieurs
 autres communications divines sur ce qui
 devoit arriver au royaume ; mais ses direc-
 teurs l'obligèrent au silence : cependant il
 étoit facile de voir, par les paroles qui lui
 échappoient, et dans les méditations qui
 sont restées écrites de sa main, que Dieu
 lui avoit fait connoître les maux innombra-
 bles qui devoient désoler un jour sa patrie.
 Nous lisons dans la troisième de ces médi-

tations sur ce verset troisième du psaume second : *Brisons leurs liens , et secouons de dessus nous leur joug* , que ces paroles du prophète devoient s'entendre des puissances de la terre , et des peuples qui ont frémî contre Dieu et son Christ , qui ont renversé l'ordre et foulé aux pieds les lois établies par ce même Dieu , pour lier les hommes entr'eux , et réprimer la licence des passions. Puis tout-à-coup , jetant les yeux sur cette immense cité , célèbre jusqu'alors par l'urbanité de ses citoyens , jusqu'alors aussi le centre et des vertus et des vices ; mais , devenue le théâtre malheureux de la plus sanglante des révolutions , il s'écrie avec amertume : « O mon Dieu ! sauvez cette grande » ville ; plus heureuse que Sodome et Gomorrhe , elle peut vous offrir plus de dix » justes renfermés dans son enceinte ! — » Mais le Seigneur lui répond : — Sodome » ne me connoissoit point ; elle n'avoit » point d'oblation qui pût apaiser ma colère : eh ! quelle excuse celle-ci a-t-elle à » me présenter ? N'a-t-elle pas été éclairée » de la véritable lumière ? N'a-t-elle pas au » milieu d'elle un sacrifice perpétuel de

» réconciliation , des sacremens d'expiation ? Non , non ; qui pèche maintenant » est plus coupable que Sodôme..... »

. Beaucoup de personnes s'adessoient au saint homme pour obtenir des lumières , soit sur leur état intérieur , soit sur leur vocation , soit enfin sur leurs affaires temporelles ; et jamais elles ne s'en retournoient , sans que ses réponses ne les eussent satisfaites , et qu'elles ne vissent se réaliser , dans la suite , ce qu'il leur avoit prédit. Les directeurs les plus éclairés avoient souvent recours à lui , pour le consulter sur la conduite qu'ils devoient tenir dans des circonstances difficiles : ils trouvoient dans ses avis une sagesse et un discernement , qui ne leur permettoient pas de douter que l'Esprit du Seigneur ne fût en lui.

Tant de faveurs , tant de grâces singulières , reçues de la bonté divine , ne diminuèrent jamais les humbles sentimens qu'il avoit de lui-même ; il se considéroit comme le plus grand des pécheurs , et cachoit avec un soin extrême , aux yeux des hommes , tout ce qui pouvoit lui attirer leur estime et leur considération. — Sa patience dans les

maux égalait son humilité; toute sa vie fut une suite de souffrances continuelles : chaque année il se formait un abcès à sa gorge, qu'on étoit obligé de percer avec une lancette, et la violence des douleurs qu'il éprouvoit alors, faisoit tout craindre pour ses jours. Le chirurgien étoit prêt à lui faire l'opération, un jour qu'il étoit attaqué de cette maladie, lorsque le malade demanda où étoit madame de la Forest, et témoigna le désir de lui parler. S'étant approchée de son lit, il l'engagea à se mettre en prière avec ses enfans. A peine y avoient-ils resté quelques instans, que l'abcès s'ouvrit de lui-même, et que le malade fut parfaitement guéri. Il rendit grâces à Dieu; puis, se retournant vers son épouse : Ma fille, lui dit-il, ne vous affligez pas; *j'ai demandé au Seigneur, pour l'amour de vous, qu'il me délivrât de ce mal à l'avenir; je ne l'aurai plus.* Et en effet il ne reparut jamais.

Nous ne remarquons point dans la vie du saint homme, qu'il pratiquât des austérités extraordinaires; il avoit une extrême adresse pour se mortifier dans les choses communes.

et habituelles ; mais il falloit l'étudier de près pour s'en apercevoir : du reste, il étoit d'une grande propreté, emblème de la pureté de son ame.

Le caractère vif et bouillant qu'il avoit reçu de la nature, fut pour lui un sujet continuel de combats et de victoires. Il eut besoin de tout l'ascendant de la Religion, pour réprimer les premiers mouvemens de sa passion. Lorsque, depuis sa conversion, il se sentoit ému, ou qu'on l'injurioit, il s'imposoit le plus profond silence ; mais à l'air de tristesse qui paroissoit sur son visage, et qui ne se dissipoit, qu'après avoir passé quelques instans au pied de son crucifix, il étoit aisé de voir quelle violence il se faisoit dans ces occasions.

Le siècle où nous vivons est affreux : l'iniquité portée à son comble, l'incrédulité triomphante, le vaisseau de l'Eglise qui ne périra jamais, battu de continuelles tempêtes : la perversité des opinions dominantes nous force de taire ici les faveurs aussi touchantes que précieuses qu'il reçut de la mère de Dieu ; le même motif nous fera passer sous silence les terribles assauts par lesquels le

démon essaya de troubler un bonheur dont il étoit trop jaloux : hélas ! les prétendus sages de nos jours blasphémeroient encore ce qu'ils ignorent.

Depuis long-temps le moment de la mort de ce juste lui étoit connu : il le vit arriver avec une joie inexprimable, reçut tous les Sacremens de l'Eglise, dans les sentimens de la foi la plus vive, de l'espérance la plus ferme, et du plus ardent amour.

La correspondance des sentimens et des vertus, l'avoit intimement lié avec M. Bernard, si connu sous le nom du *pauvre Prêtre* ; ce saint ecclésiastique se rendit près de lui, au moment où on lui administroit l'extrême-onction.—Ayant voulu ensuite lui parler de Dieu, il tomba en extase en lui présentant un crucifix, et en répétant plusieurs fois ces paroles : *O crux ! ô crux !* On fut obligé de l'emporter chez lui dans cet état. Le modèle des nouveaux catholiques, celui des fidèles époux, celui des bons pères, mourut à Paris, dans le baiser du Seigneur, le 10 janyier 1628, et fut inhumé dans l'église des religieux Picpus.

Chrétiens de tous les âges, de tous les rangs, de toutes les conditions, vous plaindrez-vous ici, que nous vous offrions un exemple trop au-dessus de vos forces, trop peu conforme à votre foiblesse? Eh! qu'y a-t-il donc dans la vie du vertueux de la Forest, que vous ne puissiez imiter? Rien dans la noble simplicité de sa piété, dans la constante persévérance de ses œuvres, ne doit vous alarmer: choisissez dans l'homme de Dieu, deux qualités que vous puissiez cultiver après lui, et avec sa fidélité si parfaite: la première sera l'étude de la loi divine. Ah! combien cet ami de Dieu, auparavant si malheureux et si digne de pitié, n'a-t-il pas trouvé de trésors, par son application à saisir le vrai sens de la parole de Dieu, à y lire sa condamnation! Pourquoi donc n'irions-nous pas aussi puiser dans la même source, de précieuses richesses? Nouveaux bien-aimés d'Israël, examinez la loi qui vous a été donnée: sachez ce qui y est écrit. L'étude de la loi est la première, la plus importante occu-

pation de tout Chrétien. La main divine qui l'a écrite, y a tracé tout ce qui est nécessaire pour le diriger et le soutenir dans sa carrière. Aux préceptes les plus sublimes, la loi chrétienne joint les motifs les plus efficaces. Elle frappe l'esprit, touche le cœur, et vous conduit à la foi par la raison et par le sentiment. Dictée pour l'universalité des hommes, elle s'adapte aux besoins particuliers de chacun d'eux : l'ignorance y trouve des leçons qui l'instruisent ; la foiblesse, des appuis qui la soutiennent ; la lâcheté, des encouragemens qui l'excitent ; la timidité, des espérances qui l'élèvent ; la pusillanimité, des exemples qui la raniment ; la présomption, des craintes qui la rabattent. L'esprit humain ne peut rien imaginer, que la loi divine n'ait prévu, rien désirer qu'elle n'ait réglé. Qu'étoit cette loi de Moyse, si profondément respectée, si persévéramment étudiée, auprès de celle que Jésus-Christ vous a apportée ? Et cependant, combien de Chrétiens qui ignorent cette loi si parfaite, et qui négligent de s'en instruire ! combien qui refusent de la connoître, afin de se faire de

leur ignorance un prétexte pour ne pas l'observer ! combien qui , ayant eu le bonheur d'en être instruits dans leurs premières années , en laissent effacer les impressions par une déplorable insouciance ! combien même , dans ces malheureux temps , qui , non contents de la transgresser , la blasphèment , et qui imaginent autoriser leurs désordres , en calomniant la loi qui les réprime ! Examinons - nous nous-mêmes , et voyons les reproches que nous avons à nous faire à cet égard ; méditons - la constamment ; méditons-la profondément ; plus nous l'étudierons , plus nous y découvrirons de beautés , plus nous en retirerons d'avantages ; elle éclaircira tous nos doutes , dissipera toutes nos difficultés , aplanira tous nos obstacles , nous consolera dans toutes nos peines , nous rassurera contre toutes nos craintes , nous fortifiera contre tous nos ennemis , nous délivrera de tous nos maux , et nous apportera tous les genres de biens.

Une seconde qualité du cœur de l'homme de Dieu , que nous devons fixer davantage , c'est sa reconnoissance profonde envers le

Très-Haut , pour le don inestimable de la foi : et nous aussi, qui naquîmes dans le sein de la vérité, n'avons-nous pas à rendre au Seigneur d'immortelles actions de grâces ? Mais réglons ce sentiment d'après la conduite du pieux de la Forest.

La reconnoissance envers Dieu est tout à la fois une vertu et un devoir ; son expression est une partie essentielle de notre hommage ; mais , pour que l'action de grâces soit agréable à ses yeux, elle doit réunir trois qualités : 1.^o Elle doit avoir pour principes, d'une part, la conviction du besoin que nous avons des grâces divines , et, de l'autre , la contemplation de la bonté infinie qui a daigné nous combler de ses dons, tandis que nous n'avions mérité que ses châtimens. 2.^o Elle doit être accompagnée de deux autres sentimens : de la douleur d'avoir si mal répondu aux bienfaits du Seigneur , et de la crainte du compte qu'il en faudra rendre un jour. 3.^o Elle doit avoir pour terme, non notre propre louange , mais la louange de ce Maître si bon, qui ne cesse de nous prodiguer ses faveurs. Le pécheur se glorifie, le juste

rend gloire à Dieu ; d'après ces principes , il est facile d'apprécier l'action de grâces du Pharisien , et un grand nombre des nôtres ; il n'y a qu'à considérer d'où elles procèdent , et ce qu'elles produisent : si leur principe et leur effet sont , ou l'orgueil , ou l'humilité.

P R A T I Q U E S .

1.^o J'estimerai au-dessus de toutes les grâces et de tous les biens possibles , l'incalculable don de la foi ; je mettrai tous mes soins à conserver intact ce trésor que Dieu m'a donné ; 2.^o sans jamais tenter la divine Providence , je me reposerai avec confiance dans son sein ; 3.^o je ferai mes délices de l'oraison , et j'y répandrai mon ame toute entière en présence de mon Dieu ; 4.^o j'éviterai soigneusement toute voie extraordinaire de perfection , convaincu que le Ciel ne l'auroit pas ouverte pour un pécheur tel que moi.

JEAN DU BOYS,
PROCUREUR DU ROI A SAINT-LO,
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1639.

Abrégé de sa vie, extrait de l'ouvrage intitulé :
*Le bon et libéral Officier , dans la vie et dans la
mort de M. du Boys , etc.* publié par M. de Saint-
Martin, docteur en théologie, à Caen, chez Claude
Leblanc, en 1658, seconde édition.

JEAN , fils de Guillaume du Boys , avocat
célèbre , et de Marie Gosselin , naquit à
Saint-Lô en Normandie , l'an 1554. Ses pa-
rens lui inspirèrent la crainte de Dieu et
le respect des bonnes mœurs ; et comme
il montrait d'heureuses dispositions pour
les sciences , ils l'envoyèrent d'abord à
Caen , pour y commencer ses études , et
ensuite à Paris. Ce fut dans cette métropole
que , sous la direction du célèbre Maldonat ,

il fit un cours de théologie, étude qui lui fut d'autant plus salulaire, qu'il étoit destiné à vivre au sein de l'erreur, la ville de Saint-Lô étant remplie alors de luthériens et de calvinistes.

Parvenu à l'âge de choisir un état, il demanda à Dieu, par de ferventes prières, de le diriger dans une démarche aussi importante : son goût particulier l'appeloit à l'administration de la justice ; il fut à Bourges, se réunir aux disciples de *Cujas*, qui y donnoit ses leçons de jurisprudence ; et, lorsqu'il eut achevé son cours sous cet habile maître, il se fit recevoir avocat au Parlement de Rouen ; il s'y acquit beaucoup de réputation par son savoir et son éloquence ; mais ces succès n'altérèrent pas en lui le désir de se rendre utile au pays qui l'avoit vu naître : il abandonna le Barreau, pour venir exercer la charge de Procureur du Roi à Saint-Lô, y remplit cette place pendant près de soixante années, et ne cessa pas de manifester son amour pour la Religion, sa fidélité envers son Roi, son zèle pour la patrie, et sa charité pour les pauvres.

A un extérieur plein de grâces, M. du Boys joignoit une santé robuste, que son extrême sobriété conserva dans toute sa vigueur, jusqu'à la plus heureuse longévité. Ennemi du faste, tout sur lui et chez lui respiroit la modestie chrétienne; ses habits étoient simples, mais propres; ses ameublemens n'avoient rien de recherché; sa table étoit frugale et son domestique peu nombreux. Pauvre au sein des richesses, il se privoit de tout pour donner plus abondamment. La manière dont il s'acquitta des devoirs de sa charge, lui attira l'estime universelle; patient à écouter les plaideurs, quelle qu'eut été sa décision, jamais ils ne se retiroient mécontents; son intégrité leur étoit si bien connue, que tout persuadés qu'ils fussent de l'influence que son opinion avoit sur celle des autres juges, ils n'étoient pas même tentés de murmurer contre lui, lorsqu'il leur avoit été contraire.

Tous ceux qui réclamoient ses lumières, trouvoient un libre accès auprès de sa personne; mais ils n'obtenoient d'audience qu'après les pauvres, les habitans des cam-

pagnes et les veuves : il avoit soin de faire expédier leurs affaires avant tout ; il en agissoit ainsi à l'égard des prisonniers , afin que les coupables fussent punis , et les innocens rendus promptement à leur famille et à la société.

Chaque jour, ce vertueux magistrat se rendoit, l'après-midi, sur la place publique, afin d'empêcher les désordres par sa présence, et de donner audience au peuple avec plus de facilité. Sa conversation étant infiniment instructive et agréable, chacun s'empressoit de profiter de ses momens de loisir ; on le voyoit constamment entouré pendant ses promenades par les premiers de la ville. L'Écriture Sainte, les Pères de l'Église, la controverse, les auteurs anciens et modernes, formoient ordinairement l'objet de ses entretiens : comme son cœur ne goûtoit que les choses du Ciel, il ne voulut point s'en distraire en contractant des liens terrestres, et le célibat, en le laissant dans une sorte d'indépendance, lui facilita les moyens de faire autant de bonnes œuvres qu'il conçut de bons desirs. Il entendoit chaque jour la sainte Messe

dans sa chapelle particulière; les dimanches et fêtes, il assistoit régulièrement à sa paroisse, et y manifestoit tant de piété et de recueillement, que sa présence seule inspiroit les sentimens pieux et fervens que l'on doit apporter à la célébration de nos saints mystères. Il recouroit souvent au Sacrement de Pénitence, et approchoit de la divine Eucharistie avec autant de foi que d'amour; son respect pour les temples honorés de la présence du divin Maître, le porta à donner une somme de 15,000 livres, pour réédifier la tour de l'église de Notre-Dame de Saint-Lô, et faire à cette église des réparations nécessaires. Il fonda des rentes perpétuelles pour l'entretien des ecclésiastiques qui se consacroient à la psalmodie. Il entendoit chanter les louanges de Dieu avec une vive satisfaction, et choissoit ordinairement le temps de l'office pour faire sa visite journalière au Saint-Sacrement; il récitoit tous les jours le bréviaire, et inspiroit une profonde édification par la manière dont il se tenoit au pied des autels, presque toujours à genoux, et dans l'attitude d'une profonde humilité.

Son

Son zèle pour le culte n'étoit pas borné à sa propre ville : ayant appris que l'église des Capucins de *Sotteville*, à Rouen, n'avoit point de lambris, il fit secrètement marché avec un architecte, pour y en placer un, et ne fut connu que seize ans après, pour être l'auteur de ce bienfait. La foudre ayant renversé le clocher de l'abbaye de *Saint-Lô*, il donna quatre mille livres pour le rebâtir, et fit réparer à ses frais la chapelle de *St. Thomas*, qui devint l'une des plus belles de la province.

Sa fidélité pour son Souverain éclata sur-tout pendant les guerres civiles qui désolèrent le royaume : ces troubles, causés par les dissensions religieuses, remplissoient son ame d'amertume. Témoin des horribles excès auxquels se portoit une multitude effrénée, renversant les autels, et profanant les choses saintes, il s'efforça d'y apporter les remèdes nécessaires, par l'autorité que ses vertus et sa charge lui donnoient, pour concilier les esprits divisés, et rappeler les rebelles à des sentimens de soumission, de paix et de loyauté. Après avoir rétabli le calme dans sa patrie,

il crut ne pouvoir lui procurer un plus grand avantage , que celui d'élever dans son sein un couvent de religieux , qui , chantant jour et nuit les louanges du Seigneur , catéchisant les peuples , et convertissant ceux qui étoient dans l'erreur , attirassent sur la ville les bénédictions de Dieu , et gagnassent ses habitans à la vertu , par leurs conseils et leurs exemples. Dans ces vues , il fonda un couvent de *Pénitens du tiers-ordre de St. François* , dépensa pour les seuls bâtimens plus de vingt mille écus , et assura à ce monastère une rente de quatorze cents livres (1). Dans ce même but , il légua trois cent soixante livres tournois , par an , pour le salaire des Ecclésiastiques , chargés de prêcher à Notre-Dame de Saint-Lô , durant l'Avent et le Carême.

Animé du zèle le plus ardent pour le bonheur de ses concitoyens , il établit et dota le collège de la ville , assignant aux

(1) Lorsqu'ils le prièrent de mettre ses armes sur leur église , il n'y voulut point consentir ; mais il y fit placer un crucifix.

professeurs des appointemens assez considérables , pour ne remplir ces places que d'hommes de talent et de mérite. Il donna huit cent livres de rente aux Jésuites de Caen , à la condition d'entretenir deux pauvres jeunes gens de Saint-Lô , et d'être chargés , pendant l'espace de sept ans , de leur faire faire les études ecclésiastiques. Pénétré de respect pour ces vénérables religieux , qu'il regardoit comme précieux à la religion , il ne les oublia point dans son testament ; il leur assigna un revenu pour s'établir à Saint-Lô , espérant que la ville leur fourniroit une maison , ce qui ne put être exécuté suivant ses désirs.

Une charité aussi recommandable étoit accompagnée de l'humilité la plus profonde. L'ami de Dieu et des hommes suivoit à la lettre ce conseil de l'Evangile , *que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite* ; il eût voulu dérober à tous les yeux le bien immense qu'il faisoit en tout genre ; son zèle pour la gloire de Dieu ne s'étoit point borné à lui édifier des temples matériels ; les temples vivans du Saint-Esprit étoient plus particulièrement

rement encore l'objet de sa sollicitude et de sa libéralité. Voyant un grand nombre de jeunes artisans qui périssoient, faute de moyens de subsister, il plaça des fonds dont la rente étoit destinée à leur faire apprendre des métiers. Pour conserver pures les mœurs des jeunes filles pauvres, il leur procura un asile, et donna une somme considérable, pour en marier plusieurs chaque année. Jamais il n'étoit plus heureux, que quand il versoit ses biens dans le sein des indigens; il prévenoit leurs demandes, leur épargnoit la honte attachée à l'aveu de leurs misères, et pousoit souvent cette délicatesse jusqu'à éviter de voir le visage de ceux à qui il remettoit son aumône. Sa tendre compassion pour les pauvres, le porta à faire une fondation à perpétuité pour soixante personnes, auxquelles on distribuoit tous les dimanches un secours proportionné à leurs besoins. Il étoit encore extrêmement généreux à l'égard des Communautés mendiantes, estimant particulièrement ceux qui s'étoient ainsi rendus pauvres, pour l'amour de Jésus-Christ.

Depuis 1629, jusqu'en 1634, la peste fit de si horribles ravages à Saint-Lô, que la plupart des citoyens aisés s'enfuirent de cette malheureuse ville. Du Boys, dans sa charité vraiment héroïque, resta, pour ainsi dire, seul au milieu de ceux des habitans qui n'avoient pu se mettre à l'abri de la contagion; on le voyoit chaque jour parcourir la ville, donner les ordres nécessaires, assister tous ceux qui étoient dans le besoin; il sembloit se multiplier, à mesure que le danger devenoit plus pressant; par-tout, il avoit l'œil à tout. Dieu, satisfait de ce généreux dévouement, daigna le conserver au milieu de tant de périls.

Cette belle vie eût dû être à l'abri de la calomnie, si le sort de la vertu n'étoit pas d'être persécutée sur la terre. Quelques-uns des confrères de M. du Boys, poussés par une basse envie, et étayés d'un acte fabriqué par un des greffiers, le firent décréter de prise de corps; il fut conduit honteusement au Parlement, pour y rendre compte de sa conduite: son procès dura deux ans entiers, pendant lesquels il fit paroître une tranquillité, une résignation

et une patience admirables ; l'innocence triompha , les parties adverses furent condamnées à l'amende , aux dépens , et à des réparations publiques ; le greffier , auteur de l'acte , périt sur l'échafaud ; le Ciel poursuivit encore les coupables : le principal d'entr'eux , condamné pour son inconduite , et déponillé de tous ses biens , se vit sur le point de périr de misère ; mais le bon magistrat qui a tout pardonné , vint à son secours , et fournit généreusement ce qui est nécessaire pour la délivrance et la conservation de celui qui , peu auparavant , avoit voulu lui faire perdre la vie.

La ville de Saint-Lô affluoit d'une multitude de nos frères séparés ; le zèle ardent de M. du Boys , pour le salut de ses infortunés concitoyens , lui fit penser qu'en vain il emploïroit pour leur conversion , et les connoissances profondes qu'il avoit acquises , et l'autorité que lui donnoit sa charge , s'il n'étoit secondé dans ses travaux par un Pasteur aussi pieux qu'éclairé. La cure de Notre-Dame , qui étoit sa paroisse , se trouvant alors vacante , il jeta les yeux sur M. *Bourgouin* , docteur

de Sorbonne , et célèbre prédicateur ; il alla lui-même le chercher en Bretagne. Le Seigneur répandit des bénédictions si abondantes sur les travaux de ce respectable Pasteur, ainsi que sur ceux de son successeur , M. de l'Ecluse, que la paroisse qui, avant l'arrivée de ces hommes de Dieu, ne comptoit que quatre-vingts communians, vit, sous les yeux de M. du Boys, leur nombre accroître jusqu'à plus de huit mille.

Notre saint magistrat avoit consacré plus de deux cent soixante mille livres tournois , aux besoins de l'humanité souffrante : sa carrière étoit pleine ; son couchant n'offroit que la fin d'un beau jour ; la mort sembloit être le terme de ses désirs : aussi la vit-il arriver avec joie. Sentant ses forces diminuer, il demanda les sacrements ; sa maladie, loin d'affoiblir sa ferveur, ne la rendoit que plus vive , et malgré la violence de ses douleurs, et les instances de ses amis , il voulut quitter son lit , et recevoir à genoux le divin hôte qui venoit le visiter ; il parla ensuite aux personnes qui l'entouroient , avec tant de

force et d'onction, que plusieurs d'entre elles, menèrent dans la suite une vie beaucoup plus chrétienne. Le pieux agonisant ne cessa pas de produire des actes de foi, d'espérance, de charité et de soumission. Ses yeux, fixés sur le crucifix, avoient l'expression de la joie la plus vive ; il les élevoit aussi vers le Ciel, comme vers l'unique objet de tous ses vœux. Enfin, le jour de l'Ascension de l'année 1639, il s'endormit dans le baiser du Seigneur, et, âgé de quatre-vingt-cinq ans, alla jouir, sans doute, de l'éternelle félicité. Le jour de son décès est remarquable, en ce que St. Bernard le nomme la consommation de toutes les solennités du Christ ; *consummatio omnium solemnitarum Christi*, et l'heureux terme de son voyage, et *felix clausura itinerarii ejus*. Le juste, suivant les ordres exprès qu'il avoit donnés, fut inhumé sans pômpe, dans l'église des Pères pénitens de Saint-Lô ; mais cette modeste sépulture fut illustrée par les regrets et par les larmes de tous les assistans ; ils élevèrent dans leurs cœurs, à l'homme de bien, un tombeau magnifique, sur lequel ils

eussent pu mettre cette inscription : Cultivez la vertu pendant votre vie , l'honorable souvenir de vos vertus planera sur votre tombe. — *Virtutem cole , dum vivis , famam reperies in sepulchro.*

O mes Frères bien-aimés , Chrétiens de tout rang et de toute condition , vous ne jugerez pas inimitable le touchant modèle que je viens de mettre sous vos yeux ; il a vécu comme l'un d'entre vous , non comme un élu séparé du monde , enfermé dans une cellule , ou livré aux augustes fonctions du ministère , et dérobé dans le sanctuaire à l'iniquité du siècle : ce monde dangereux , aux traits duquel son cœur fut invulnérable , l'a vu vivre et mourir dans son sein ; il se livra comme vous aux devoirs qu'impose le titre de citoyen ; mais la piété est utile à tout , et la sienne fut inaltérable. Vous ne pûtes rien sur elle , partisans aveugles des joies passagères ; mais lorsque vous fûtes dans l'infortune , vous pûtes tout sur le cœur magnanime de l'homme de bien ; ce sera sous ce point de vue que je vous le présenterai ,

et qu'à la suite du récit de ses œuvres, je vous rappellerai les réflexions que nous développons sur la bienfaisance, l'éloquent évêque de Clermont. — « Il faut, dit Massillon, mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits : les grands talens et les titres qu'on élève au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection publique. Les louanges que nous donnons aux autres, se rapportent toujours par quelques endroits à nous-mêmes; c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes, car tous les hommes sont vains, et n'agissent presque que pour eux; et ordinairement ils n'aiment pas à donner, à pure perte, des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux; mais la reconnaissance l'emporte sur la vanité, et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même

» temps et nos supérieurs et nos maîtres.

» Quel plaisir ne doit-on pas sentir à
 » soulager ceux qui souffrent, à faire des
 » heureux, à régner sur les cœurs, à s'at-
 » tirer l'innocent tribut de leurs acclama-
 » tions et de leurs actions de grâces !
 » Quand il ne nous reviendrait que ce seul
 » plaisir de nos largesses, ne seroient-elles
 » pas assez payées pour un bon cœur ? Et
 » qu'a de plus délicieux la majesté du
 » trône, que le pouvoir de faire des grâces
 » Les princes seroient-ils fort touchés de
 » leur grandeur et de leur puissance, s'ils
 » étoient condamnés à en jouir tout seuls ?
 » Faisons servir, tant qu'il nous plaira,
 » nos biens et nos plaisirs à nos profusions,
 » à nos caprices ; nous n'en ferons jamais
 » d'usage qui nous laisse une joie plus
 » pure et plus digne du cœur, qu'en sou-
 » lageant les malheureux.

» Il faut être utile aux hommes, pour
 » être grand dans l'opinion des hommes.
 » C'est la reconnoissance qui les porta au-
 » trefois à faire des dieux mêmes de leurs
 » bienfaiteurs ; ils adoroient la terre qui
 » les nourrissoit, le soleil qui les éclai-

» roit ; des princes bienfaisans, un Jupiter,
» roi de Crète, un Osiris, roi d'Egypte ,
» qui avoient donné des lois sages à leurs
» sujets, qui avoient été les pères du peu-
» ple, et les avoient rendus heureux pen-
» dant leur règne. L'amour et le respect
» qu'inspire la reconnoissance fut si vif ,
» qu'il dégénéra même en culte.

» Quel usage plus doux et plus flatteur les
» Grands peuvent-ils faire de leur élévation
» et de leur opulence, que de faire des
» heureux ? commander aux hommes, et
» leur donner des lois ? mais ce sont là
» les soins de l'autorité, ce n'en est pas le
» plaisir : voir autour d'eux multiplier à
» l'infini leurs serviteurs et leurs esclaves ?
» mais ce sont des témoins qui les embar-
» rassent et qui les gênent, plutôt qu'une
» pompe qui les décore : habiter des pa-
» lais somptueux ? mais ils édifient des
» solitudes où les soucis et les noirs cha-
» grins viennent bientôt habiter avec eux :
» y rassembler tous les plaisirs ? ils peuvent
» remplir ces vastes édifices, mais ils lais-
» sent toujours le cœur vide : trouver
» tous les jours dans leur opulence de nou-

» velles ressources à leurs caprices ? La va-
 » nité des ressources tarit bientôt ; tout est
 » bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas ,
 » et recommencer sans cesse ce que l'ennui
 » rend insipide , et ce que l'oisiveté a rendu
 » nécessaire ; qu'ils emploient , tant qu'il
 » leur plaira , leurs biens et leur autorité
 » à tous les usages que l'orgueil et les plai-
 » sirs peuvent inventer ; ils seront ras-
 » sasiés , mais ils ne seront pas satisfaits ;
 » ils leur montreront la joie , mais ils ne
 » la laisseront pas dans leur cœur : qu'ils
 » les emploient à faire des heureux , à
 » rendre la vie plus douce et plus suppor-
 » table à des infortunés , que l'excès de la
 » misère a peut-être réduits mille fois à
 » souhaiter que le jour qui les vit naître ,
 » eût été lui-même la nuit éternelle de leur
 » tombeau ; ils sentiront alors le plaisir
 » d'être nés grands ; ils goûteront la véri-
 » table douceur de leur état , c'est le seul
 » privilège qui le rend digne d'envie :
 » toute cette vaine montre qui les envi-
 » ronue , est pour les autres ; ce plaisir est
 » pour eux seuls : tout le reste a ses amer-
 » tumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes..

» La joie de faire du bien , est tout au-
» trement douce et touchante que la joie de
» le recevoir : revenons-y encore ; c'est un
» plaisir qui ne s'use point : plus on le
» goûte , plus on se rend digne de le goû-
» ter ; on s'accoutume à la prospérité , et
» on y devient insensible ; mais on sent
» toujours la joie d'être l'auteur de la pros-
» périté d'autrui : chaque bienfait porte
» avec lui ce tribut doux et secret dans
» notre ame : le long usage qui endurecit
» le cœur à tous les plaisirs , le rend ici
» tous les jours plus sensible.

» Les personnes nées dans une fortune
» obscure et privée , n'envient dans les
» grands que le pouvoir de faire des
» grâces et de contribuer à la félicité d'au-
» trui : on sent qu'à leur place , on seroit
» trop heureux de répandre la joie et l'a-
» légresse dans les cœurs , en y répandant
» des bienfaits , et de s'assurer pour tou-
» jours leur amour et leur reconnoissance :
» si , dans une condition médiocre , on
» forme quelquefois de ces désirs chimé-
» riques de parvenir à de grandes places ;
» le premier usage qu'on se propose de

» cette élévation , c'est d'être bienfaisant ,
 » et d'en faire part à tous ceux qui nous
 » environnent ; c'est la première leçon de
 » la nature , et le premier sentiment que
 » les hommes trouvent en eux. »

P R A T I Q U E.

La vie du vertueux du Boys , me fait prendre les résolutions suivantes. 1.^o Je croirai qu'on ne sauroit trop consulter la voix du Ciel , sur l'état auquel il nous appelle , sur les voies particulières dans lesquelles il veut que nous marchions ici-bas ; 2.^o Je resterai toujours convaincu qu'il n'y a point d'état consacré par les lois de la société , où l'on ne puisse être , tout à la fois , et à son Dieu et à son Roi , où l'on n'ait la liberté de se sanctifier , et même de concourir à la sanctification des autres ; 3.^o Je n'oublierai jamais , d'après les œuvres du bon citoyen de Saint-Lô , que la manière de faire du bien à nos semblables , est aussi variée qu'elle est délicieuse sous tous les points de vue possibles.

DENIS DE CORDES,
CONSEILLER
AU CHATELET DE PARIS.
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1642.

Précis de sa vie, tiré de l'ouvrage intitulé : *L'Idée du bon Magistrat*, et publié à Paris, chez Antoine Vitré, l'an 1645.

DENIS de Cordes naquit à Paris d'une famille noble et ancienne. Son père, avocat au parlement, réunissoit, à une grande et solide piété, des connoissances très-étendues : il remarqua avec bonheur, dans son fils, un cœur docile, une ame droite, un caractère doux, un esprit vif, une mémoire heureuse, une pénétration extraordinaire. Denis, n'ayant de l'enfance

que la candeur , s'éloignoit des jeux frivoles , et n'offroit que des goûts sérieux. Quelquefois ses maîtres blâmoient son air réservé , mais il s'applaudissoit déjà de souffrir de petites contradictions pour J. C. L'argent qu'on lui donnoit pour ses plaisirs , étoit employé en aumônes secrètes. Et non-seulement il exerçoit les œuvres de miséricorde , mais encore il réunissoit , dans les jours de récréation , ceux de ses compagnons d'études qui lui sembloient les plus disposés à la piété : il les entretenoit de choses spirituelles avec tant de force et d'onction , qu'il étoit facile de s'apercevoir que Dieu prenoit plaisir à se communiquer à cette ame pure. Ses professeurs le proposoient sans cesse à leurs élèves comme un modèle de sagesse.

M. de Cordes , craignant qu'une si précieuse innocence ne reçût quelque atteinte par les conseils ou les exemples de jeunes libertins , qui se rencontrent trop souvent dans l'éducation publique , voulut devenir lui-même son instituteur. Il le rappela dans la maison paternelle , et trouva à l'instruire une vive satisfaction. Son pu-

pille fit , en peu de temps , des progrès extraordinaires dans les langues grecque et hébraïque ; il étudioit en même temps , avec un égal succès , la philosophie , l'histoire , la géographie , le Droit , et même la théologie. Si on lui proposoit la question la plus épineuse , il en démêloit aussitôt les difficultés , et répondoit avec une clarté , une précision , dont les plus savans s'étonnoient. A ce mérite précocce et si peu commun , il joignoit une modestie plus rare encore , mettant tous ses soins à dérober au monde des avantages qui le faisoient estimer. Avocat au parlement de Paris , et chargé , malgré sa jeunesse , de causes célèbres , il acquit au Barreau une grande réputation. Peu de temps après , son père lui donna une charge de conseiller au Châtelet ; et , quoique sa fortune le mît à même d'en avoir une plus considérable , il regarda le choix de l'auteur de ses jours , comme celui de Dieu même , et s'attacha à remplir , le mieux possible , l'emploi qu'on lui avoit confié. Il n'eut jamais d'autre volonté que celle de ses parens , si l'on en excepte sa détermination.

à vivre célibataire : il prit irrévocablement ce parti , pour être plus entièrement à Dieu , plus uniquement occupé du devoir sacré de juge , plus détaché des choses de la terre , et plus utile ami de l'humanité souffrante. Jamais il ne donnoit son avis , dans une affaire importante , sans se placer comme au dernier moment de sa vie : aussi , n'étoit-il ébranlé ni par les sollicitations , ni par la faveur , ni par la cupidité : son désintéressement étoit sans bornes. On venoit de toutes parts le consulter ; mais , sans se refuser aux désirs de personne , il donnoit la préférence aux pauvres , certain que les riches trouveroient assez de gens prêts à se charger de leurs affaires. Il avoit un talent particulier pour démêler la vérité au milieu des subterfuges tortueux de la chicane , et démasquoit la mauvaise foi avec une fermeté admirable , mais toujours tempérée par la douceur , qualité qui étoit le principal ornement de son caractère.

Une personne d'un rang distingué , qui venoit de perdre un procès , dans lequel M. de Cordes avoit opiné , se rendit aussi-

tôt chez lui, se plaignant amèrement de l'iniquité de la sentence, et accompagnant ses plaintes de paroles très-injurieuses. Le pieux magistrat l'écouta sans s'émouvoir, et se contenta de répondre qu'il n'avoit pas seul décidé dans son affaire ; que les juges sans doute pouvoient se tromper ; mais que lui aussi pouvoit errer dans sa propre cause, et qu'il l'engageoit à consulter d'habiles avocats, avant d'appeler de la sentence. Si l'injustice des hommes lui fit plusieurs fois éprouver de ces désagréments, auxquels son humilité attachoit tant de prix, sa science et son intégrité lui attiroient sans cesse de nouveaux hommages. Ainsi, un homme condamné à mort, au Châtelet, pour avoir volé, résolut d'en appeler au Parlement, croyant que cette cour modérerait sa peine ; mais s'étant informé du nom de ses juges, et y trouvant celui de M. de Cordes : « Je suis » digne de mort, reprit-il aussi-tôt, puis- » qu'un tel homme de bien m'a condamné ; » je renonce à appeler de la sentence ; je » veux seulement songer à bien mourir. » Lorsque l'humble serviteur de Dieu

connoissoit d'une affaire criminelle , il ne manquoit point de remercier Dieu de l'avoir préservé des délits contre lesquels il alloit prononcer , se rappelant ces paroles de saint Augustin : Nul homme ne fait un péché qu'un autre ne puisse commettre , s'il n'est soutenu par la grâce. Infatigable au travail , on ne le voyoit jamais manquer aux audiences où il étoit appelé. Il portoit toujours à l'examen des affaires une tranquillité d'ame et un sang froid que rien ne pouvoit troubler. Il écoutoit avec une patience inaltérable les explications souvent fastidieuses , d'autres fois inutiles , de ses cliens , et mettoit tout en œuvre pour découvrir la vérité , convaincu que la vraie vertu consiste dans l'accomplissement de ses devoirs. Dès qu'on le demandoit pour une affaire , il quittoit tout , et abandonnoit même pour cet objet la prière qui faisoit ses délices. Lorsqu'on lui représentoit qu'il eût pu se délivrer plus promptement d'une multitude d'importuns dont il étoit obsédé : « Je me dois à tous , » répondoit-il avec douceur. Combien de fois , en exerçant le ministère de juge , ne remplit-il pas

en même temps celui d'apôtre ! Il ne pouvoit considérer , sans une douleur extrême , ces funestes inimitiés , suite ordinaire de longues contestations domestiques ; il représentoit alors , avec l'autorité que donne une vertu reconnue , combien une telle conduite est étrange et scandaleuse parmi des Chrétiens. Ses paroles , pleines de force et animées de l'onction de la grâce , pénétoient les cœurs , et convertissoient les plaideurs les plus inflexibles.

Sa réputation lui avoit donné un crédit extraordinaire dont il se servoit pour le bien de l'Eglise , s'employant de tout son pouvoir à faire placer de bons ecclésiastiques , et il contribuoit ainsi à la réforme du clergé. Il seconda avec zèle les vues de saint Vincent de Paule dans l'établissement des missions , pour l'instruction des habitans de la campagne. Depuis longtemps , le juste gémissoit sur l'ignorance funeste dans laquelle étoit plongée cette portion précieuse du troupeau de Jésus-Christ ; il sollicitoit de la divine Providence des moyens de remédier à un si

grand mal, lorsque l'homme de miséricorde avec lequel il lia une étroite amitié, lui découvrit son dessein : le pieux magistrat l'aïda de son crédit, de ses conseils et de sa fortune.

Tout ce qui avoit trait à la gloire de Dieu, à l'honneur de l'Eglise, lui étoit précieux : il aimoit l'ordre et la magnificence dans le service divin. Assidu aux offices et aux instructions publiques de sa paroisse, il se plaçoit de préférence au milieu du peuple, et le voyoit avec attendrissement se presser en foule aux pieds de celui qui, Sauveur de tous les hommes, s'est montré spécialement l'ami des petits et des pauvres. Il ne pouvoit comprendre que, dans les jours consacrés à Dieu, l'on s'absentât de son église paroissiale, et qu'un pasteur zélé annonçât les vérités saintes, sans que ses brebis vinssent l'entendre : il gémissoit souvent sur l'esprit du monde, si éloigné à cet égard de celui d'une vraie piété : mais il ne se contentoit pas de parler en faveur des pratiques religieuses ; sa conduite en faisoit un modèle formé sur les règles de l'Evangile. Il puisoit

sans cesse, dans la fréquentation habituelle des choses saintes, de nouvelles forces, une ferveur plus touchante, un détachement plus parfait des choses de la terre; et au festin de l'Agneau le bonheur qui remplissoit son ame, se peignoit sur tous ses traits. Son profond recueillement devant les saints autels, inspiroit de la modestie aux plus dissipés; souvent, d'un seul regard, il fit rentrer en elles-mêmes des personnes dont la contenance annonçoit l'irréligion.

Sa dévotion à Marie fut aussi tendre que solide; trop éclairé pour donner dans la superstition, il préféroit une piété simple à celle qui s'attire l'attention d'autrui: il ne considéroit qu'avec une sage défiance les voies extraordinaires qui conduisent à la perfection. Lorsqu'on venoit le consulter sur ces opérations peu communes de la grâce, il ne vouloit jamais dire son avis, quoique Dieu lui eût donné de grandes lumières sur les choses spirituelles; mais quand il s'agissoit d'autres objets, ses réponses, pleines d'humilité, étoient néanmoins toujours d'accord avec la plus saine théologie,

théologie , et trois Docteurs , d'une science et d'une piété si rares , qu'on les considéroit comme la lumière du siècle , disoient hautement que l'on pouvoit être parfaitement tranquille en suivant les décisions du vertueux magistrat.

Son amour pour Dieu , produisoit en lui la plus vive charité pour le prochain , sans acception de personne , quoiqu'il eût toujours un sentiment de préférence pour les pauvres. Jamais les malheureux n'eurent en vain recours à lui ; il alloit les chercher dans leurs tristes chaumières , et joignoit aux secours temporels , les consolations plus précieuses de la Religion. Riche de l'héritage de ses pères , il ne l'étoit pas pour lui-même , et ne s'accordoit que le simple nécessaire , afin de soulager plus efficacement les infortunés , et sur-tout ceux qui laissoient ignorer les horreurs de leur situation. Ses biens étoient employés à doter de jeunes filles pauvres , à faire apprendre un métier à des orphelins sans appui , à retirer des voies de l'iniquité de malheureuses victimes que la misère et la séduction y avoient plongées ; à relever

enfin des familles honnêtes, auxquelles un secours passager étoit devenu nécessaire. Sa charité étoit aussi discrète que tendre et affectueuse ; autant il mettoit d'empressement à secourir une infortune réelle , autant il se montrait sévère à l'égard de celle qui avoit pour principe l'indolence. Il n'avoit de domestiques que le nombre absolument indispensable, afin qu'ils fussent tous occupés ; il reprenoit en eux avec une extrême indulgence les fautes qui regardoient son service ; mais devenoit ferme et vigilant , lorsque Dieu pouvoit être offensé : il ne négligeoit rien pour en faire de fervens Chrétiens. Il prenoit d'eux un soin paternel dans leurs maladies ; mais les infirmités de leur ame étoient le principal objet de ses sollicitudes.

De Cordes avoit tant de prédilection pour la vie humble et cachée , que ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on a pu recueillir quelques détails de la sienne, dont d'ensemble étoit un objet d'édification pour les dignes appréciateurs de la vertu. L'abnégation de lui-même , la disposition constante de victime dans laquelle il se tenoit

en présence de son créateur, l'union habituelle avec Jésus-Christ ; la charité parfaite qui ne lui faisoit rechercher que la gloire de son divin Maître , donnoient à ses actions un mérite dont celui à qui il vouloit plaire uniquement, connoissoit seul tout le prix. Il se levoit à cinq heures du matin , quelquefois à quatre les jours de fête ; s'adonnoit régulièrement à la méditation , vivoit avec une tempérance exemplaire , et se faisoit lire l'Écriture sainte pendant ses repas : sa maison , ses ameublemens , ses habits , ses manières , tout respiroit la simplicité. Sa réputation et son exemple donnoient à ses paroles une force en quelque sorte irrésistible. Un

e ses voisins , attaché à un genre de vie très-éloigné du christianisme , et que n'avoient pu changer les plus touchantes exhortations de son pasteur , ne résista pas aux tendres instances de M. de Cordes. Il se convertit sincèrement , et répara ses scandales par des actes d'une piété extraordinaire. Quelque bien accueillis que fussent les discours du juste , il ne parloit que lorsque la charité l'exigeoit , et son humi-

lité aimoit à se renfermer dans le silence.

Il n'avoit d'autres livres que le nouveau Testament et l'Imitation de Jésus-Christ ; mais il les méditoit chaque jour , disant qu'il lui sembloit que c'étoit principalement dans les paroles et les actions du Fils de Dieu , que les Chrétiens devoient chercher cette sagesse céleste que l'on ne peut trouver dans les livres humains. Une vie si sainte ne pouvoit être terminée que par une mort consolante. Le bon magistrat , chargé des affaires de l'hôpital des Quinze-Vingts , y travailloit avec son zèle ordinaire , lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre violente qui l'enleva dans quinze jours. Il fit une confession générale , avec de vifs sentimens de componction , et se confessa encore tous les jours pendant sa maladie , ne pouvant se croire assez pur pour paroître devant Dieu. La vivacité des douleurs ne lui arracha pas un mouvement d'impatience , et ne put le distraire de la contemplation de Jésus - Christ mourant pour son salut. Il unissoit sans cesse ses souffrances à celles de ce Dieu-Sauveur : comme criminel , il acceptoit la mort en

esprit de pénitence ; mais sachant que la grâce l'élève pour les Fidèles à la dignité de sacrifice , il s'offroit à Dieu comme une victime qui désire ardemment d'être consumée par le feu du divin amour ; il ne dissimuloit pas la joie qu'il ressentoit d'arriver au terme de son exil sur la terre. Néanmoins , il ne refusoit aucun des remèdes qu'on lui présentoit , se rappelant toujours le fiel qui fut offert à Jésus-Christ mourant ; toutes ses paroles ne respiroient que résignation , confiance , amour. Il reçut le Saint des Saints dans la disposition d'une ame qui s'est constamment approchée du sacré banquet , comme si c'eût été pour la dernière fois. Peu de temps après , on lui demanda s'il aimoit Dieu ? « Oh ! que je l'aime ! » répondit-il avec une voix si tendre et si sonore , qu'on en fut étonné ; car il n'avoit plus qu'un souffle de vie : en effet , il étoit à la fin de sa carrière , et remit presque aussitôt sa belle ame à son Créateur , le dix-sept de novembre 1642. Le testament qu'il laissa fut un monument de son humilité , de sa justice et de sa charité. La métropole de la

France perdit dans le vertueux de Cordes, un citoyen accompli ; l'ordre des magistrats, un bon juge ; la paroisse de Saint-Médéric, l'exemple d'un vrai chrétien ; les pauvres, un excellent père ; tous les serviteurs de Dieu, un coopérateur fidèle de leurs saintes intentions.

J'ai parlé de la perte qu'a faite la capitale de la France, dans la mort du pieux conseiller au Châtelet. Mais bornerai-je à la ville de Paris l'étendue de cette perte ? ah ! celle de l'ami du Très-Haut est une calamité universelle pour toutes les créatures intelligentes et sensibles ; c'est une infortune commune que l'absence du serviteur de Jésus-Christ, qui vient de dire adieu à toutes les choses d'ici-bas ! La possession de l'homme de bien, dont les actions et les paroles nous rappellent à tout moment les vertus chrétiennes, est un trésor inestimable : s'il occupe un poste distingué, ou s'il est assis parmi les juges qui prononcent, au nom du Seigneur, sur les différens survenus entre leurs concitoyens,

la voix sévère de la conscience dirige toujours entre ses mains la balance de la justice ; l'innocent repose en paix , le foible ne craint pas l'oppression , ni le pauvre , l'ascendant du riche. De Cordes remplit ici-bas un sacerdoce civil dans le sanctuaire des lois , et en fut le fidèle organe ; mais pour mieux connoître tous les genres de services publics et domestiques qu'a rendus le juste siégeant dans le temple où la paix est rétablie entre les citoyens , mettons en opposition avec lui le méchant couvert des armes de la justice. Le grand Massillon nous apprendra quelles affreuses calamités verse sur la terre l'homme injuste , placé au-dessus de ses frères. — « L'homme injuste , né dans la » boue et dans l'obscurité , et que ses rapines et ses vexations ont tiré de la poussière , et comblé ensuite d'honneurs et de richesses , se méconnoît dans l'élévation. » Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne , et de se reprocher tout bas les bassesses et les crimes auxquels il en est redevable , il la rend encore plus odieuse par sa fierté et par ses dé-

» dains orgueilleux pour les autres hommes
» qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde
» comme un malheur et une malédiction ,
» une médiocrité innocente : il n'a que des
» discours amers et piquans pour ceux que
» son crédit et sa fortune forcent d'avoir
» recours à lui ; et s'il leur fait espérer
» quelque protection , c'est pour ajouter le
» mensonge et la mauvaise foi à l'insolence , et achever d'accabler de douleur
» les malheureux , en rendant leurs sollicitations et leurs peines inutiles : ils
» ont beau réclamer ses promesses , leurs
» plaintes ne leur attirent que des injures
» et des imprécations : sa bouche ne s'ouvre
» que pour les insulter et les maudire ; et
» il s'applaudit de les avoir abusés , comme
» si c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité et de
» bonne foi envers les autres hommes.

» Si l'héritage de l'innocent est à sa bienséance ; si sa fortune met quelque
» obstacle à la sienne , ou s'il craint qu'ins-
» truit de ses malversations , il ne se fasse
» une obligation de conscience de les découvrir , il brigue la faveur des Grands ,

» il fait de nouvelles liaisons avec ceux
 » qui sont en place pour le perdre : il
 » prodigue pour cela en secret ses biens
 » et ses trésors ; il met des hommes puis-
 » sans d'intelligence avec lui ; et s'il paroît
 » se reposer et ne plus agir , ce n'est que
 » lorsque tous ses pièges sont tendus , que
 » la perte de l'innocent est sûre , et qu'il
 » ne peut plus échapper à la malignité de
 » ses artifices.

» L'injustice a sans cesse les yeux atta-
 » chés sur le pauvre , pour trouver le temps
 » de l'opprimer. C'est un lion caché à l'en-
 » trée d'une caverne , qui attend sa proie
 » avec impatience. Comblé et jamais ras-
 » sasié de richesses , il regarde de tous
 » côtés , pour trouver des hommes destitués
 » de tout crédit , et qu'il puisse opprimer
 » plus sûrement sans rien craindre : mal-
 » heur à ceux qui tombent sous ses yeux !
 » quelque médiocrement partagés qu'ils
 » soient des biens de la fortune , ils en
 » ont encore assez pour irriter la soif de
 » ce lion altéré du sang des pauvres : il
 » lui suffit qu'ils soient sans appui et sans
 » défense ; ils tombent tôt ou tard dans les

» pièges qu'il leur prépare en secret, et
» ils deviennent sa proie.

» Les hommes sont si corrompus, que
» le désir d'amasser peupleroit la terre de
» tyrans, si une chute soudaine, si l'écou-
» lement fatal et imprévu de toute leur
» fortune, si un coup frappé par une main
» invisible, ne jetoit l'épouvante et la
» consternation parmi leurs imitateurs, et
» n'apprenoit aux hommes, qu'il y a au-
» dessus de nous un Être suprême qui
» préside aux choses de la terre; le monde
» ne seroit bientôt plus qu'un chaos in-
» forme par le bouleversement général
» qu'ils y causeroient; ils en banniroient
» toute bonne foi, toute sûreté, toute pu-
» deur, et les seuls crimes qu'ils ne com-
» mettroient point, ce seroit ceux qu'ils
» se trouveroient dans l'impuissance de
» commettre. Mais, lorsque sortant de
» temps en temps de son secret, le Sei-
» gneur frappe ces grands coups qui éton-
» nent l'univers, et qu'abattant ces têtes
» altières, qui s'élevoient dans les nues,
» comme pour aller l'outrager jusque dans
» sa demeure sainte, il agit en maître et

» en souverain ; alors le méchant effrayé,
 » s'il ne dépouille pas la volonté de mal
 » faire , en suspend du moins les effets :
 » il craint que la foudre qui gronde encore,
 » ne vienne le frapper à son tour.

» L'homme injuste sent-il qu'il seroit
 » trop dangereux pour lui d'opprimer pu-
 » bliquement ses frères ? il a recours à
 » la ruse ; il n'en est aucune dont il ne
 » s'avise. Les plus basses, les plus indignes
 » sont employées sans remords, dès qu'elles
 » peuvent faciliter ses desseins criminels.
 » Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le
 » malheureux , et à se revêtir de ses dé-
 » pouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie,
 » le parjure ne sont comptés pour rien :
 » ceux qu'il veut opprimer, il les attire
 » dans ses filets par des paroles douces, et
 » par tous les semblans de l'amitié ; il leur
 » laisse croire qu'ils vont trouver en lui
 » un protecteur et un asile ; il les leurre
 » de mille apparences frivoles ; s'il faut
 » employer le nom redoutable du Seigneur
 » pour confirmer ses promesses, et ras-
 » surer leur défiance, il n'en fait pas de
 » scrupule. Mais quand une fois ils se sont

» fiés à lui , et qu'il les tient dans ses
 » pièges , il dépouille tous ces vains dehors
 » de douceur et d'humanité : ce n'est plus
 » qu'un maître cruel et farouche , qui se
 » croit tout permis sur son esclave ; il
 » tombe sur lui avec une barbarie que
 » rien ne peut adoucir : il l'écrase , et
 » rien ne peut assouvir sa fureur , tant
 » qu'il reste encore au malheureux quelque
 » ressource pour sortir de l'abîme où il l'a
 » précipité. »

P R A T I Q U E.

1.^o Je ne veux considérer qu'avec frayeur
 le redoutable emploi de juger ses sem-
 blables, et les dangers continuels auxquels
 le magistrat est exposé , d'encourir les
 vengeances du souverain Maître , pour peu
 qu'il laisse incliner la balance par la con-
 sidération du nom , du crédit ou de la
 faveur. 2.^o Je nourrirai , dans mon cœur ,
 une vénération profonde pour les magis-
 trats fidèles à leurs fonctions augustes : je
 les bénirai comme s'ils étoient les prêtres
 du Très-haut , les envoyés du Pontife
 suprême , chargés par lui d'accorder tous

les différens sur l'autel incorruptible de la justice. 3.^o Dans mes oraisons journalières, je conjurerai le Seigneur de ne donner à ses peuples, pour juges et pour magistrats, que des hommes intègres, impassibles comme la loi, qui soient les fléaux du méchant revêtu de la puissance ; les défenseurs, les protecteurs et les sauveurs de l'innocent, de l'orphelin, de la veuve et du pauvre. 4.^o Si je suis engagé moi-même dans l'étude des lois, ou placé dans la magistrature, souvent je méditerai cette menace terrible du Saint-Esprit aux juges : *Judices..... Altissimus interrogabit opera vestra... quoniam cum essetis ministri regni illius, non rectè judicastis.* (Sap. 6.) Souvent encore j'interrogerai ma conscience sur l'éloge que le grand Bossuet adresse aux bons magistrats : « Tout l'univers a les » yeux sur vous : affranchis des intérêts et » des passions, sans yeux, comme sans » mains, vous marchez sur la terre, semblables aux esprits célestes, ou plutôt, » images de Dieu, vous en imitez l'indépendance. » (*Oraison funèbre du chancelier le Tellier.*)

PIERRE LE GOVELLO
DE QUÉRIOLET,

PRÊTRE ET CONSEILLER

AU PARLEMENT DE BRETAGNE,

DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1660.

Précis de sa vie, extrait de l'ouvrage intitulé : *Le grand Pécheur converti, vie de M. de Quériolet*, publié par le P. Dominique de Sainte-Catherine, religieux Carme, chez Jean-Certi, rue Mercière, à Lyon, en 1690.

PIERRE le Govello de Quériolet naquit à Aurai en Bretagne, le 14^e juillet 1602. Il eut pour mère *Anne Guido* et pour père *Olivier de Govello*, d'une ancienne maison de cette province : ses parens, animés d'une solide piété, ne négligèrent rien, pour faire germer la vertu dans son cœur ;

mais ils eurent bientôt, pour prix de tous leurs soins, la douleur amère de découvrir en lui le germe de tous les vices : tendresse, rigueurs, menaces, châtimens, tout fut vainement employé pour réduire ce caractère indomptable. A peine sorti de la première enfance, déjà tout annonçoit en lui des dispositions perverses, et bientôt l'infortuné marcha à grands pas dans la voie large qui conduit à l'enfer : impatient de secouer pour jamais la douce autorité de ses parens, ne pouvant plus même supporter leur présence, l'ingrat les presse de le placer au collège, pour achever ses études ; il leur assure que le changement de demeure en produira aussi de très-heureux dans sa conduite.

Un père trop confiant et une mère tendre se livrent aisément à un pareil espoir. Le jeune de Quériolet partit donc, et peu de temps suffit à sa famille désolée, pour se convaincre que le nouvel enfant prodigue n'avoit voulu s'éloigner d'elle, qu'afin de s'abandonner plus librement à ses penchans corrompus ; il fit sa principale étude de l'escrime, et sa société habituelle, des

jeunes gens les plus connus par leur immoralité et leurs principes impies : bientôt, plongé sans remords dans un libertinage outré, il y joignit les actions les plus basses, se dégradant au point de voler ses compagnons de plaisirs ; après avoir forcé la porte du cabinet de son père, dont il alloit enlever une somme considérable, à l'instant où Dieu permit que son vol fût découvert.

L'insensé sembloît avoir perdu en même temps et la foi et la raison ; il formoit mille projets, qui tous avoient pour but, de satisfaire sans gêne ses goûts dépravés. Le séjour de la Turquie lui parut favorable à ses penchans licencieux ; il entreprit de s'y rendre. Dieu, dans sa miséricorde, lui suscita dans ce voyage des obstacles sans nombre ; il revint, mais pour nourrir dans son cœur le mépris sacrilège de tout principe d'équité, de mœurs et de religion. Habile dans l'art funeste de l'escrime, son plus grand désir étoit de trouver à exercer son talent aux dépens de la vie de ses semblables ; personne n'étoit à l'abri de ses vues sanguinaires ; il attaquoit sans

motif le premier qui se présentoit, et l'on ne peut compter combien de fois il fit couler le sang humain, tant la vie d'un homme lui paroissoit peu importante. « D'ailleurs, a-t-il dit depuis, je désirois mourir dans un instant, de peur que si c'eût été dans mon lit, on ne me vînt crier aux oreilles la Confession, ne craignant rien tant que de tomber en cet état. »

Après la mort de son père, long-temps incertain du parti qu'il prendroit, mais voyant que les membres du Parlement étoient considérés en Bretagne, il résolut d'acheter une charge de Conseiller, et de se faire recevoir à quelque prix que ce fut : il usa de mille artifices pour éviter l'examen, le subit d'une manière peu satisfaisante ; et son nouvel état, loin d'arrêter, par ce qu'il a d'imposant, les désordres de sa vie, ne fit qu'y ajouter de nouveaux forfaits, et leur donner un caractère plus odieux. Dieu, qui poursuivoit sans cesse cette ame si coupable, essaya de l'effrayer par l'appareil de sa puissance : plusieurs fois il fit gronder le tonnerre sur

sa tête ; une fois entr'autres , où le Ciel sembloit tout en feu , où les éclairs se succédoient avec une horrible rapidité que rendirent plus effrayante les ténèbres d'une nuit profonde : dans un mouvement que l'enfer seul peut inspirer , l'impie se lève en fureur , et comme s'il eût voulu braver l'Eternel même , prend ses pistolets et tire sur la foudre. Après cet acte de frénésie , il revient se coucher et s'endort de l'affreux sommeil du méchant que le remords n'atteint plus ; bientôt le tonnerre redouble , s'arrête sur la maison , y tombe , entre dans l'appartement de Govello , et brûle une partie du lit où il reposoit ; rien ne peut troubler son inconcevable sécurité ; tout ce qui l'entoure se sent glacé de crainte : lui seul n'est pas ému.

Une autre fois , le feu du ciel , qui sembloit s'attacher à ses pas , le renversa dessus son cheval , sans que cette suite d'événemens l'ébranlât dans le sentier du crime ; il s'y enfonçoit toujours davantage , et sa haine contre Dieu , contre l'Eglise et ses Ministres , devint inexprimable. Qui le croira ! il fréquentoit les Sacremens.

mais pour les profaner , et n'entroit dans nos Eglises que pour insulter à la Majesté divine. L'inépuisable miséricorde du Seigneur employa un nouveau moyen : Dieu ouvrit l'enfer aux regards de son indigne créature , et lui montra la place qu'elle devoit y occuper. Effrayé de cette vision , mais non sincèrement converti , M. de Quériolet affiche un extérieur de vie différent , entre même chez les Chartreux , y prend l'habit , et bientôt ces foibles dispositions à la pénitence évanouies , il revient dans le monde pour s'abandonner avec plus de fureur que jamais à ses anciens désordres. Bénissons la clémence infinie des bons mouvemens que le fragile pénitent avoit éprouvés ; il conserva dans son cœur une sorte de respect pour la mère de Dieu , qu'il invoquoit chaque jour , et une profonde sensibilité pour les souffrances des pauvres , dans le sein desquels il ne cessa de répandre d'abondantes aumônes. Sans doute ces deux inclinations , quelques nombreux que fussent ses péchés , attirèrent sur lui les grâces extraordinaires qui l'ont rendu le modèle des pénitens.

Il avoit formé le projet d'un voyage avec quelques amis ; son but étoit de voir et de séduire sans doute une jeune personne dont la beauté étoit fort renommée.

Mais la bonté divine attendoit le coupable pour le terrasser , dans le lieu même du rendez-vous : là , foudroyé par un coup soudain de la grâce , et conduit comme par une main invisible aux bords de la piscine salubre , il ne recula plus , à l'instant même où il se proposoit de braver la Majesté divine , il la reconnoît , se prosterne , et mesure en tremblant la profondeur de l'abîme qui alloit l'engloutir ; il entrevoit le danger affreux auquel il est exposé , il en frémit ; ses yeux s'ouvrent enfin à la lumière , et son cœur à la miséricorde céleste ; il part entièrement changé , revient à sa demeure , se dépouille sans délai de tout ce qui ne lui étoit pas indispensablement nécessaire , et fait de sa maison une solitude profonde. Le principal motif de cette retraite étoit de commencer , dans le recueillement et le silence , l'exact et douloureux examen de sa vie passée , et de s'appliquer sérieusement à l'étude de la

Religion. Occupé tout entier du désir d'une pénitence exemplaire, tantôt il eut voulu suivre les Antoine et les Hilarion dans le désert ; tantôt le souvenir des Chartreux le pressoit vivement de rentrer au milieu des dignes enfans de saint Bruno ; jour et nuit il sollicitoit sur cet objet les lumières de la divine sagesse.

Il se démit d'abord de sa charge de Conseiller, dont il distribua le prix aux indigens ; à la place de ses habits toujours du goût le plus élégant, il se couvrit des vêtemens les plus pauvres, et résolut d'aller ainsi vêtu, pleurer solennellement ses longs désordres dans les endroits mêmes, auparavant le principal théâtre de ses impiétés ; entr'autres lieux témoins des égaremens de son cœur, étoit l'Eglise de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rennes, que sa présence avoit si souvent profanée. Il y demeura neuf jours, dans l'endroit le plus reculé, prosterné comme le Publicain, sans oser lever les yeux vers le Ciel. Au commencement de cette pénible pénitence, il fut mis à une épreuve redoutable pour quelqu'un qui ne désireroit autrefois que l'occa-

sion de signaler son courage. Il rencontra deux malfaiteurs qui lui tinrent des propos injurieux, et le battirent cruellement; son premier mouvement fut de se servir d'un bâton, pour punir leur insolence; mais il se retint aussitôt, et le jeta loin de lui.

Le nouveau pénitent sollicitoit du Ciel, par ses prières et ses bonnes œuvres, la grâce de connoître dans quel état il pourroit plus sûrement travailler à son salut. Eclairé sans doute par les lumières de l'Esprit-Saint, il se détermina, malgré le sentiment profond de son indignité, pour le sacerdoce; ce ne fut qu'après qu'il eut éprouvé les plus grands combats. Il obéit et suivit les desseins de Dieu, qui lui furent manifestés tout à la fois par des inspirations secrètes, et par l'avis d'un directeur d'une solide et grande piété.

M. de Quériolet reçut l'ordre sacré de la Prêtrise, le 28 mars 1637.

Placé sur le chandelier de l'Eglise par la main du Tout-Puissant, qui vouloit offrir au monde le modèle parfait des pécheurs convertis, il suivit encore l'oracle céleste, dans une démarche généreuse

sans doute , mais extraordinaire. Il fit le double vœu de mortifier son corps par tous les moyens qu'il pourroit imaginer, et , en même temps, de faire au prochain tout le bien qu'il seroit en son pouvoir de lui procurer. Ses macérations furent effrayantes ; tout ce qui répugne le plus à la nature devint ses délices. Père des pauvres, il les soignoit lui-même, et s'attachoit de préférence à ceux dont les maladies étoient ou plus rebutantes ou plus contagieuses. Il rencontra un jour un pauvre Prêtre dont les jambes étoient couvertes des plus affreux ulcères ; il se lia avec lui, le pansoit et l'aidoit à marcher ; mais se reprochant encore de ne pas ressentir pour cet infortuné un intérêt assez tendre , il poussa jusqu'à l'excès cet intérêt, en partageant son lit avec le malade. Chose étrange ! Dieu bénit ce trait inoui de charité : le Prêtre se trouva guéri à l'instant même, et d'une manière miraculeuse. Govello en agit ainsi pour un lépreux, qui éprouva comme l'autre, l'effet d'une charité sublime, et se leva le lendemain matin jouissant d'une santé parfaite.

Dans de fréquens voyages qu'il entreprenoit par dévotion ou par charité, quelque pénibles qu'ils pussent être, le pénitent ne mangeoit jamais que le soir. Ses mortifications étonnantes aux yeux de la nature ne l'affranchirent pas d'abord des assauts d'un ennemi qui frémissait d'avoir laissé échapper sa victime; il l'attaqua par de vives tentations contre la plus délicate des vertus : le fervent Ecclésiastique n'y succomba jamais; il avoit conçu une telle horreur de la seule idée du crime, qu'un jour, poursuivi cruellement par le démon de la volupté, il se précipita tout habillé dans un fossé plein d'eau, et y demeura jusqu'à ce que le froid et la lassitude l'eussent réduit à une extrême foiblesse; il fit ensuite plusieurs lieues avec les mêmes habits, et depuis a avoué que dans cette circonstance il avoit éprouvé une des plus grandes consolations qu'il eût jamais reçues, celle d'être resté fidèle à Dieu; exemple si propre à encourager la résistance. Brûlant du désir d'expier ses nombreuses iniquités, il voulut passer à genoux huit heures de la journée, pendant sept ans;

ans ; pénitence dont il s'est acquitté avec une ferveur inexprimable. Son recueillement étoit parfait et continu ; il sembloit qu'il ne tînt plus à la terre.

Ce genre de vie toute céleste , n'étoit pas soutenu par ces douceurs dont Dieu console ordinairement ceux qui , après de grands excès , reviennent à lui comme l'Enfant prodigue. Pendant sa pénitence qui dura près de 25 ans , on le vit sans cesse pénétré de la crainte des jugemens de Dieu ; il n'apcrcevoit dans des œuvres sublimes , que des sujets de réprobation , et ne pouvoit calmer ses craintes , qu'en s'abandonnant entièrement à la divine miséricorde. Ses sacrifices , sans être jamais interrompus , avoient souvent un nouvel objet. Dans son premier voyage à Notre-Dame de Mont-Sarat , à peine eut-il aperçu l'Eglise , qu'il sentit son cœur inondé de joie ; mais une voix secrète lui fit entendre que le bon plaisir de Dieu étoit qu'il n'avancât pas davantage ; il s'arrête , et s'en retourne aussitôt. Sa charité pour les pauvres étoit inexprimable. Jamais il n'étoit plus content que lorsqu'il les voyoit arriver en foule dans sa maison ;

E

il alloit chercher ceux qui n'osoient approcher, les encourageoit, les servoit, pourvoyoit à tous leurs besoins avec abondance, et, dans les transports de la plus tendre charité, tandis qu'il se refusoit souvent le nécessaire. Au commencement de sa conversion, il avoit distribué une portion de ses biens aux hôpitaux, aux Eglises, et à différentes maisons religieuses, afin qu'on y priât Dieu pour sa persévérance. On étoit certain de le rencontrer par-tout où il se trouvoit des foibles à protéger, des affligés à consoler, des infortunés à secourir : de nouveaux indigens, quelquefois réunis au nombre de cinquante ou soixante, l'attendoient à son retour. Mais pour donner une idée plus juste de sa charité, observons, d'après la déposition de témoins respectables et dignes de toute confiance, que M. le Govello de Quériolet, dans l'espace de 15 années, a fourni un asile à près de trois cent mille pauvres, et distribué plus de deux cent mille livres, sans compter une immense quantité de grains.

Son ambition étoit de mourir dans un dénuement absolu, et il étoit si parfaite-

ment détaché des choses de la terre, que, de son propre aveu fait à d'intimes amis, il lui étoit impossible de penser à autre chose qu'à Dieu. Dans un grand voyage de piété qu'il entreprit, souvent il passoit les nuits au pied des Autels; animé d'une ferveur ardente devant le saint Sacrement, il ne pouvoit comprendre qu'une dévotion aussi légitime fût aussi atténuée parmi les Chrétiens. Quel ne fut pas son dévouement envers Marie ! Convaincu qu'il lui devoit son retour à la grâce, elle n'eut point de serviteur plus tendre et plus reconnoissant; mais, entre toutes les vertus qu'il pratiqua, n'oublions pas cette simplicité parfaite, répandue également dans ses discours et dans ses actions, cette candeur ingénue qui ne se démentoit jamais, et cette satisfaction qu'il éprouva toujours depuis sa conversion, en s'entourant d'enfans; il ne pouvoit rencontrer un de ces êtres innocens que le Sauveur nous propose pour modèle, qu'il ne le comblât de caresses, et qu'il ne gagnât sa confiance par sa douceur inaltérable; il concilioit cette vertu avec une force et d'esprit et d'ame, qui le

faisoit triompher des afflictions et des souffrances, ou plutôt qui les lui faisoit envisager comme des faveurs signalées du bon Maître ; ne perdant jamais de vue ses péchés passés, il étoit insatiable d'humiliations, et se considéroit toujours comme étant le plus criminel des pécheurs.

Attaqué, le 22 septembre 1660, d'une espèce d'esquinancie, il voulut néanmoins se lever pour se rendre à la chapelle de sainte Anne, où il célébroit régulièrement la Messe ; mais trois jours de suite il renouvela ses efforts, sans qu'il lui fût possible de sortir de sa maison ; le quatrième, il parvint enfin à se rendre jusqu'au couvent des Religieux du Carmel, établis alors à Ste.-Anne en Auray, retraite où il passoit les jours qu'il vouloit consacrer à un plus parfait recueillement. Le mal s'accrut considérablement, et il se retira dans sa chambre ordinaire, près des infirmeries de la communauté, se confessa, et communia avec la piété des Thérèse, des Pierre, des Magdeleine, ou d'un François de Sales. Sa maladie avoit changé de nature, l'humour s'étoit jetée sur la poitrine, et l'oppressoit

au point, que l'on craignoit à tout moment qu'il n'étouffât. Sa seule crainte avoit été de mourir sans être nourri de la manne céleste qui nous est si nécessaire, sur-tout dans nos derniers momens; il eut le bonheur de la recevoir deux fois, et la seconde fois en viatique. Dieu lui fit bientôt connoître que son ame étoit près de quitter la terre; il en sentit une telle joie, que les heures lui sembloient des jours. « Que » mon séjour est long dans cette vallée » de misères, disoit-il! Quand irai-je » et paroîtrai-je devant la face de mon » Dieu? »

Il témoigna un désir si ardent de recevoir le Sacrement des mourans, qu'on ne put attendre plus long-temps à le lui accorder; cependant, quelqu'un lui représentant qu'il étoit très-possible qu'il recouvrât la santé : « Ah ! répondit-il, il est temps de mourir » et de mettre fin au péché; il vaut mieux » mourir, que de vivre plus long-temps, » quand je ne devrois commettre qu'un » seul péché véniel. » Ce fut dans ces saintes dispositions qu'il approcha du terme, sans éprouver, comme il le dit lui-même,

aucune peine d'esprit ; on l'entendoit former vers le Ciel des aspirations brûlantes d'amour, qui manifestoient sa confiance et le désir de se réunir à son Dieu. Il expira, le 8 octobre 1660, au couvent des Carmes de sainte Anne, comme il l'avoit désiré, et fut enterré près de la dernière marche du grand Autel. Beaucoup de personnes ont éprouvé des effets surprenans de l'intercession de ce célèbre pénitent.

O pécheurs, mes bien-aimés et si malheureux frères ! douterez-vous encore de l'infinie bonté de votre Dieu ? cherchez-vous encore à mettre des bornes à son inépuisable clémence ? vous échappera-t-il encore de dire qu'il est trop tard ; que votre retour à la vertu ne désarmeroit point un Dieu que vous avez si cruellement et si long-temps outragé ? Oh ! quel désolant et quel affreux langage ! il outrage le cœur du plus tendre des pères ; il est en contradiction avec la loi de grâce et de miséricorde ; il calomnie l'amour que Dieu porte à ses créatures, et sur-tout

à celles dont il auroit plus à se plaindre. Non, mes amis, jamais il n'y aura de motifs pour désespérer ici-bas de notre salut. Cette vie n'est-elle pas le règne de la douceur et du pardon? Le Dieu père, Sauveur et Rédempteur, ne prit point sur la terre d'autres titres que ceux qui proclamoient son extrême bonté. Voyez le Govello : eh ! qui fut plus acharné à sa perte, plus rebelle à la grâce et plus ouvertement ennemi de la vertu, et de tout genre de bien ? qui jamais brava avec une audace plus sacrilège la puissance de son souverain Maître ? Cependant, quelle inconcevable révolution la miséricorde divine n'opéra-t-elle point dans son cœur ! Considérez avec moi dans le même individu deux personnages si prodigieusement opposés l'un à l'autre, le détracteur odieux, le persécuteur violent de la piété, devenu le modèle de la pénitence la plus héroïque. O Jérôme, illustre Docteur de l'Eglise, vous n'aviez pas été si loin dans la route spacieuse du péché ! O Jean Columban, vous n'aviez pas affronté avec tant d'impudeur les menaces du Ciel ! Mes bien-aimés,

quel prodige ! Là où nous avions frémi d'horreur à la vue d'un démoniaque , nous retrouvons un nouvel *Antoine* , un autre *Hilarion* à admirer. Pêcheurs , un des vôtres , et l'un de vos plus criminels partisans , vous tend la main de la nouvelle arène où il a eu le courage de s'élancer. Apprenez , vous dit-il , quel est mon bonheur , et venez le partager. Si vous saviez , anciens compagnons de mes désordres , quelle est la félicité qui suit la conversion d'un ennemi de Dieu ! Le premier sentiment de bonheur que vous éprouverez , sera celui d'un homme soulagé d'un fardeau qui l'accabloit , ou d'un malade guéri de l'infirmité qui le conduisoit à la mort : l'ame débarrassée du poids honteux de ses désordres , délivrée des plaies mortelles qui la faisoient languir , jouit avec délices de la légèreté et de la vigueur qu'elle a recouvrées. Elle compare avec un contentement inexprimable l'état où elle fut , à celui dont elle jouit ; du port où elle a été reçue , elle contemple les tempêtes dont elle fut tourmentée , avec la délicieuse assurance de n'y être plus exposée. Ses agitations pré-

cédentes lui font mieux goûter la tranquillité ; les dangers qu'elle a courus ajoutent du prix à sa sûreté actuelle ; ses craintes passées lui rendent plus précieuses encore ses espérances ; elle est heureuse à la fois , et du passé , dont elle est échappée , et du présent qu'elle possède sans trouble , et de l'avenir qu'elle attend avec confiance.

Il est heureux aussi le pasteur dont les prières , les exemples , les exhortations ont ramené au bercail cette brebis égarée. Il recueilli de ses soins et de ses peines , le fruit le plus cher à son cœur. Comme une mère joyeuse d'avoir donné le jour à un fils , oublie les douleurs de l'enfement , il ne se souvient plus de tout ce qu'il a souffert pour donner ce nouveau citoyen à la patrie céleste. Plus même il lui a coûté de travaux , plus il ressent de consolation , parce qu'il a acquis plus de mérites. Il comparoitra avec confiance devant le tribunal céleste , pouvant y produire cette preuve de son zèle ; il s'y présentera en triomphateur , suivi de sa conquête , et il y jouira d'une double gloire , de celle qui lui sera personnelle , et de celle qu'il

a procurée à ce cher infortuné qu'il a converti. Ces voisins , ces amis du Pasteur qui a ramené sa brebis égarée , et ceux de la femme qui a retrouvé sa drachme perdue , et qui les félicitent de leur bonheur , et s'en réjouissent avec eux , sont toutes les ames justes de l'Eglise militante et de l'Eglise triomphante. Tandis que , dans leurs conventicules , les méchans s'affligent de voir un de leurs semblables les abandonner , et qu'ils contrarient , par leurs intrigues , leurs sarcasmes , et leurs railleries , sa généreuse résolution , pour l'entraîner de nouveau dans leurs voies perverses , les hommes religieux sont dans la joie ; la charité qui les anime , leur fait trouver une félicité personnelle , dans celle de leur frère. Ils se rassemblent avec empressement autour du prosélyte de la vertu , le félicitent d'être revenu participer à leur bonheur et à leurs espérances ; se félicitent eux-mêmes de l'avoir acquis dans leurs saintes assemblées ; s'unissent à lui pour en rendre grâces à l'auteur de tout don parfait ; secondent ses efforts de leurs vœux , l'encouragent par leurs exemples ,

et le soutiennent par leurs exhortations.

Le Ciel, aussi, daigne prendre part à cette joie. Comme si la félicité infinie étoit susceptible d'accroissement, la conversion d'un pécheur est, pour les esprits bienheureux, un nouveau bonheur ; c'est pour eux un nouveau sujet de cantiques, de louanges et d'actions de grâces. Pécheur régénéré à la grâce, ajoute le généreux pénitent, j'ai contemplé les Anges et les Saints applaudissant à mes nobles efforts, me préparant une place parmi eux, m'y appelant par leurs vœux, me pressant d'achever de m'en rendre digne ; j'ai répondu, de mon côté, à leurs touchantes invitations, et, après avoir obtenu de la faveur divine, tant de dons précieux, j'ai mérité, et je vous conjure de mériter après moi, le don sans lequel les autres ne sont rien, et qui les couronnera tous, celui de la persévérance.

P R A T I Q U E.

1.^o Plongé dans l'abîme de mille iniquités, atterré du spectacle hideux de mes

longs désordres , je ne désespérerai point de moi : le sang de l'adorable victime coule encore pour sauver mon ame ; l'enfer , entr'ouvert sous mes pas , peut encore se refermer. 2.^o Mais je n'ose invoquer le Seigneur ; il est trop irrité : je vole dans les bras de Marie ; caché dans le sein de ma mère , j'y vais pleurer sans cesse. 3.^o Illustres pénitens des deux alliances , David , Manassès , Pierre , Magdeleine , Augustin , Marguerite de Cortone , j'unis mes sanglots avec les vôtres ; avec vous je suis pardonné.

JEAN DE GAUMONT,
CONSEILLER
AU PARLEMENT DE PARIS,
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1665.

Précis de sa vie, extrait d'une lettre de M. Fleury à M. de Gaumont, conseiller en la Cour des aides, à Paris. Voyez *Nouveaux Opuscules de M. l'abbé Fleury*, publiés à Paris, chez la veuve Nyon, libraire, en 1807.

JEAN DE GAUMONT, naquit à Paris, le 24 Juin 1605 : naturellement curieux, il se donna à l'étude avec tant d'application, que depuis, ayant des vues plus élevées, il regrettoit ce temps, comme les autres se plaignent des débauches de leur jeunesse. Aussi, disoit-il, que la curiosité est une luxure spirituelle où l'ame cherche sans fin, le plaisir de connoître *in avaritiâ*, comme dit S. Paul. Le jeune homme

étudia à fond trois sciences, dont chacune suffit pour occuper un homme entier, la théologie scholastique, les mathématiques et la jurisprudence. Il fit une étude particulière de la langue hébraïque et des rabbins, et eut pour maître, en cette étude, un médecin juif, de Carpentras, qui s'étant fait chrétien, s'étoit établi à Paris : le disciple avoit retenu et citoit cette parabole rabbinique : Si ce n'étoit le bruit qui se fait à Rome, on entendroit le bruit de la roue du soleil ; et si ce n'étoit le bruit de la roue du soleil, on entendroit le bruit qui se fait dans Rome : c'est-à-dire, l'occupation des choses sensibles et des affaires temporelles, représentées par le tumulte d'une grande ville, détourne les hommes de l'attention qu'ils devroient faire au bel ordre des corps célestes, et aux merveilles des ouvrages de Dieu ; mais quand un homme est une fois frappé de la grandeur de ces merveilles, il n'est plus sensible aux choses de la vie présente. Le jeune de Gaumont savoit très-bien les poètes et les citoit à propos.

Il perdit son père en 1626, et quoiqu'il

n'eut pas encore vingt - un ans , se trouvant l'aîné , il prit soin de quatre frères qu'il avoit , jusqu'à leur majorité , et de ses deux sœurs jusqu'à leur mariage. Les cinq frères vécurent toujours dans une union parfaite ; logeant et mangeant ensemble dans la maison paternelle. L'aîné embrassa l'état ecclésiastique , mais sans avancer au - delà de la simple tonsure : il fut pourvu du prieuré de Moret , alors d'un revenu modique , qu'il employoit en aumônes sur les lieux , et il laissoit le gouvernement de son bien à l'un de ses frères , ne disposant par ses mains que de ce qu'il destinoit à ses aumônes. Après avoir traité d'une charge de conseiller au parlement de Metz , et s'y être fait recevoir , il fut reçu dans celui de Paris , le 8 avril 1639 , et depuis ce temps ne s'appliqua plus qu'à l'étude et aux devoirs de sa charge.

Ce n'est point par des discours d'appareil , c'est par le simple énoncé de leurs opinions et de leurs sentimens , que les hommes se font mieux connoître , et plus justement apprécier. Ainsi nous descendrons sûrement dans le cœur du vertueux

de Gaumont, en citant ses paroles sur les objets qui frappaient habituellement son esprit, il disoit que la vénalité des charges de judicature avoit son utilité, en ce qu'il ne se trouvoit que des gens riches et de famille aisée qui pussent y prétendre; au lieu qu'auparavant elles se donnoient par la faveur et le crédit des courtisans, à des hommes pauvres et affamés, ou à des avocats qui retiroient habituellement un salaire de leurs travaux : que d'ailleurs les avocats accoutumés à trouver des raisons pour et contre, et à soutenir toutes sortes de causes, n'étoient pas si propres à décider comme juges. Il croyoit les sollicitations non-seulement utiles, mais nécessaires, à cause de notre manière de plaider par écrit et par le ministère des avocats et des procureurs, qui souvent ne sont pas au fait, ou le déguisent exprès. Le juge s'instruit bien mieux, en voyant les parties et les faisant parler; elles ont ordinairement moins d'artifices, et souvent la vérité leur échappe contre leurs propres prétentions. Il racontoit un exemple d'un procès à son rapport, où ayant fait parler

ensemble les parties , il trouva qu'il n'y avoit point au fond de contestation , et les fit convenir qu'elles ne se demandoient rien l'une à l'autre.

« Les hommes , disoit le pieux de Gaumont , veulent éviter la pénitence que Dieu a imposée à Adam , de labourer la terre , et s'occuper d'autres travaux corporels , pour gagner leur pain à la sueur de leur visage ; mais ils s'imposent , sans y penser , une pénitence bien plus rude , par l'avarice et l'ambition qui attirent une infinité de travaux d'esprit , des affaires difficiles et embarrassées , des soins , des inquiétudes , des passions violentes , qui font perdre le sommeil et le repos , et ruinent la santé : » Un ami le rencontra une fois dans la salle au Palais , près d'un banc , où il attendoit un huissier pour le consulter sur une particularité de procédure , touchant les significations : « Chacun , dit-il à son ami , doit être consulté sur son métier. Le Palais est ignorant en détail et savant en gros : les connoissances de chaque particulier sont bornées ; mais en interrogeant tantôt l'un , tantôt l'autre , on s'instruit de tout

ce qui regarde notre profession, il ne faut mépriser personne. »

Interrogé sur ce qu'il pensoit de ces citations des Pères de l'Eglise, et d'autres auteurs anciens, dont les avocats chargeoient alors fréquemment leurs plaidoyers, prétendant les orner, il répondit : — « Cette manière de parler en public, s'est introduite et conservée parce qu'elle est bien plus facile, que l'éloquence solide et serrée de Démosthène et des autres bons orateurs, qui ne se soutient que par la force du raisonnement et les tours ingénieux; il n'y a ici que la mémoire qui travaille. *Jacques Faye d'Espeisse*, avocat-général sous Henri III, voulut une fois essayer de faire une harangue de ce style démosthénique, sans citations ni ornemens empruntés; et il avoue que ce discours lui avoit plus coûté seul que tous les autres. En un tel discours il faut que l'auteur tire de son fond; dans les autres il ne fait que copier et piller dans ses livres. »

En 1651, ce vertueux et laborieux magistrat obtint des provisions de conseiller d'état; mais le chancelier Séguier l'ayant

invité à vendre sa charge , pour se conserver l'entrée au conseil , où il avoit déjà pris plusieurs fois séance , il ne put s'y résoudre , étant attaché à sa Chambre où il étoit chargé des plus grandes affaires , et chéri autant que considéré de tous ses confrères : cinq ans après , il obtint des lettres de vétéran , pour continuer d'être conseiller au parlement , après avoir résigné sa charge : il en disposa donc , ayant résolu de vivre en simple particulier , et de ne plus s'occuper que de Dieu et de ses années éternelles ; mais sa Chambre , qui étoit la seconde des requêtes , lui envoya une députation de trois conseillers , pour le prier de ne les pas abandonner , et de continuer à les aider de ses avis ; ils employèrent même auprès de leur collègue , ces paroles des disciples de S. Martin à leur illustre maître : — Notre Père , pourquoi nous abandonnez - vous ? *Cur nos , Pater , deseris !* De Gaumont se rendit à leur prière , justement convaincu qu'un des moyens les plus propres à plaire au Tout-Puissant , à se concilier ses faveurs et ses grâces , c'est de se dévouer généreusement

et constamment au service de ses semblables : alors ne suit-on pas fidèlement les traces de cet auguste modèle , dont il est dit qu'il passoit en faisant du bien : *Pertransiit benè faciendo !* Le juste , dont nous écrivons cette esquisse de sa pieuse carrière , alloit souvent au Palais prendre séance à la chambre , pour rendre justice par charité pour les parties et pour ses confrères auxquels il étoit d'un grand secours , étant reconnu pour un des plus savans jurisconsultes du corps du parlement.

Avec un magistrat aussi rempli d'un grand nombre de belles connoissances , la conversation ne tarissoit point : il accueilloit avec une particulière affection les jeunes gens qui lui montroient un vif désir d'apprendre , et il avoit beaucoup de charité , ne ménageant point son temps , pour goûter le plaisir de leur être utile ; on sortoit charmé d'auprès de sa personne , et toujours avec regret de n'y pas aller plus souvent. L'un d'eux , qui fut depuis le célèbre auteur de *l'Histoire Ecclésiastique* , l'abbé Fleury , nous dit à cet égard : — « Il me sembloit qu'il y avoit quelque démon jaloux

du progrès que je devois tirer de ces visites, qui m'en détournoit, et que je succombois trop aisément à la tentation. M. de Gaumont me recevoit ordinairement dans une salle, si ce n'étoit que le froid obligeât d'être auprès du feu, ou qu'il fût incommodé, car alors il me recevoit même étant au lit. Quand il se portoit bien, il me reconduisoit toujours jusqu'à la porte de la rue, (Fleury étoit jeune alors) quelque instance que je pusse faire pour m'en défendre; et toutefois il blâmoit les civilités affectées et les manières cérémonieuses qu'il avoit vues en certaines gens de la vieille cour de Henri III. »

Chacun étoit édifié de tout ce que présentient et sa personne et sa maison. On voyoit en lui un grave magistrat, et en même temps un ami tendre et caressant. Dans un si bon chrétien, le sérieux étoit mêlé de douceur et de gaieté. Il étoit vêtu proprement, mais simplement, comme un ecclésiastique très-régulier. Ses meubles étoient très-modestes, et les mêmes, à ce qu'il sembloit, qui avoient servi à son père cinquante ans auparavant. Il n'y avoit

dans la maison rien de brillant ni à la mode. Le maître s'occupoit de plus grands objets : cet homme de bien n'étoit curieux que d'orner son ame et de la meubler richement. Il avoit un carrosse , mais il s'en servoit rarement. Pendant les dernières années de sa vie , il alloit souvent visiter un religieux distingué par son mérite , et recommandable par ses vertus ; il passoit aussi plusieurs heures renfermé avec lui à lire des Rabbins. Comme il avoit donné un grand temps à cette étude , il eût voulu rendre utiles , au public , les connoissances qu'il avoit acquises , pour servir à l'intelligence de l'Ecriture-Sainte ; mais il ne se croyoit pas capable de le faire par lui-même , n'étant pas exercé à écrire en latin. Le père *Cossart* , ce religieux , étoit un des hommes de son temps qui écrivoit le plus purement en cette langue , et il n'ignoroit pas l'hébreu ; mais le goût exquis des humanités et de tous les bons auteurs sacrés et profanes , lui rendoit très-désagréable la lecture des Rabbins , écrivains grossiers et peu sensés pour la plupart. Ainsi il se livroit à cette occupation , moins par incli-

nation , que par complaisance pour M. de Gaumont ; elle n'eut aucun effet pour le public , et le père Cossart dit dans la suite : « Quand j'aurois fait ce que désiroit M. de Gaumont , c'eût été un commentaire de plus sur l'Écriture , et il n'y en a déjà que trop. » Ce savant Jésuite , laborieux pour apprendre , avoit peine à se résoudre d'écrire , par la délicatesse de son goût et l'exactitude de son jugement.

Dans les conversations où le cœur s'épanche et où l'on s'énonce le plus librement , il échappoit au grave magistrat des remarques qui décèlent la justesse et la délicatesse de son jugement. Il disoit un jour : « Ce que saint Paul dit du don des langues , (*I. Corinth. XII.*) est une démonstration du miracle ; car on ne fait point de réglemens pour ce qui n'est point : saint Paul prescrit aux Fidèles la manière d'user de ce don , comme d'une chose ordinaire chez eux. » Il disoit encore : « Les Juifs haïssoient tellement les Samaritains , que la plus grande injure qu'ils pussent dire à un homme , c'étoit de l'appeler *Couthi* , c'est-à-dire , Samaritain. Après l'avoir dit à Jésus-

Christ, ils ne trouvèrent rien à ajouter, sinon qu'il étoit possédé du démon. (*Joan. VIII. 48.*) » — Prenez garde, disoit M. de Gaumont, que les Protestans ne vantent leurs docteurs que par la science et l'érudition. Ils savent le grec, l'hébreu, les langues orientales, l'histoire, la chronologie, et tout ce qu'il y a de curieux; mais on ne parle point de leur piété, ni de leur humilité; on ne voit rien dans leur vie qui les distingue du vulgaire; nul zèle pour la pratique de l'Évangile, la continence parfaite, la pauvreté, l'assiduité à l'oraison, la retraite, le silence: entre les deux extrémités, ils aiment mieux pencher vers le libertinage que vers la dévotion, qu'ils traitent de bigotterie. Ils étudient l'Écriture grossièrement, grammaticalement, s'attachant à l'écorce de la lettre. Par la connoissance des langues et des humanités, ils font du texte sacré l'objet de leur critique et de leur vanité, comme ils font des auteurs profanes; ils ne pénètrent point les sens spirituels pour la correction et la perfection des mœurs; ils nous conservent ce trésor sans l'ouvrir; on peut leur appliquer

pliquer ce que saint Jérôme dit des Juifs :
qu'ils portent nos livres et nos papiers :
Sunt capsarii nostri.

La manière dont il pensoit de la doctrine des novateurs est honorable à sa mémoire, et nous démontre combien sa piété fut éclairée. « Le jansénisme, disoit-il, est l'hérésie la plus subtile que le démon ait jamais tissée. Ils ont vu que les Protestans, en se séparant de l'Eglise, s'étoient condamnés eux-mêmes, et qu'on leur avoit toujours reproché cette séparation; ils ont donc mis pour maxime fondamentale de leur conduite, de ne s'en jamais séparer extérieurement, et de protester toujours de leur soumission aux décisions de l'Eglise, à la charge de trouver tous les jours de nouvelles subtilités pour les expliquer; en sorte qu'ils paroissent soumis sans changer de sentiment. »

Sur la distinction du fait et du droit, ce savant et docile disciple de l'Eglise disoit : « Entre les jurisconsultes, la question de savoir quel est le sens d'une loi, et ce que signifient ses paroles, est une question de droit et non de fait. Or, c'est

la même question de savoir si les cinq propositions sont dans le livre des Jansénistes : il ne s'agit pas d'y trouver certaines paroles, mais d'y trouver le sens condamné de ces propositions ; par conséquent c'est une question de droit. M. *Mauguin*, président à la Cour des monnoies, et l'époux d'une des sœurs de M. de Gaumont, étoit très-zélé pour le Jansénisme, et en disputoit souvent avec son beau-frère ; ce qui fait voir, au moins, que celui-ci ne condamnoit point les Jansénistes sans connoissance de cause. Il avoit connu particulièrement M. *Pavillon*, son proche parent, avant qu'il fût évêque d'Aleth, et racontoit un jour comment le cardinal de Richelieu l'ayant ouï prêcher, le fit nommer Evêque pour son mérite : mais il déplorait sa chute depuis qu'il se fut laissé obséder par les sectaires, et disoit de lui : *Quomodò ceci-distì, Lucifer !*

Vers la fin de sa vie, le savant magistrat n'étudioit plus ; il ne s'occupoit que de prières et de lectures spirituelles, ne méprisant pas les moindres livres de piété. Il disoit que la lecture de sainte Thérèse

lui avoit fait connoître un monde nouveau, dont il n'avoit encore aucune idée ; un monde spirituel, surnaturel, infiniment au-dessus de tout ce que la raison naturelle fait apercevoir dans les sciences ; et que cette lecture lui avoit fait entendre saint Paul beaucoup mieux qu'auparavant. Il se plaignoit que l'on étudioit l'Ecriture et toute la Religion d'une manière trop humaine, et racontoit qu'un professeur de théologie lui avoua un jour qu'il l'avoit enseignée vingt ans, comme un païen. Une dame, parente de M. de Gaumont, et présente à cette conversation, lui demanda toute effrayée : — Eh ! bon Dieu, comment le souffroit-on ? — Ce docteur, répondit-il, n'enseignoit rien de mauvais ; il vouloit dire seulement qu'il avoit enseigné la théologie par des motifs humains, d'intérêt ou de vanité, sans être touché de la Religion, sans songer à devenir meilleur, ni à pratiquer les grandes vérités qu'il découvroit aux autres.

Entre les spirituels modernes, il considéroit particulièrement le savant *Thaulère* ; entre ceux de son temps, il estimoit M. de

Berrières, auteur du *Chrétien intérieur*, et le père *Surin*, Jésuite. Il racontoit aussi la conversion de M. *Quérolet*, pour lequel il avoit une grande considération. Souvent il parloit du père *Crasset*, dont la mémoire, ainsi que celle des *Thaulère*, des *Berrières* et des *Surin*, est justement respectée; il ressentait encore un grand respect pour la sœur *Marguerite* du *Saint-Sacrement*, Carmélite, dont le père *Amelote*, de l'Oratoire, a écrit la vie. Il parloit avec le même sentiment d'une sœur *Jeanne de Compiègne*, simple paysanne, mais d'une haute spiritualité: il étoit persuadé de la sainteté de M. *Olier*, fondateur du séminaire de *Saint-Sulpice*.

Mettre à leur juste valeur les bons serviteurs de Dieu, n'en parler qu'avec ce profond intérêt, cette secrète et touchante vénération qu'inspire une vie consacrée toute entière à des œuvres saintes, c'est déjà comme les partager soi-même. Et M. de Gaumont, si juste appréciateur du véritable mérite, n'est-il pas par-là même bien digne d'être cité comme un beau modèle des vertus chrétiennes? c'est un sen-

timent dans lequel nous nous affermirons
 toujours davantage , à mesure que nous
 méditerons les paroles habituelles de cet
 homme de bien. Il racontoit d'une per-
 sonne fort humble , à qui on vouloit rendre
 quelque honneur , qu'elle le repoussoit par ces
 paroles : — Ce traitement me convient aussi
 peu , qu'il conviendrait à un ver d'être mis sur
 un tapis de velours : il est bien mieux à terre
 et dans la poussière , où il trouve sa nourri-
 ture et sa vie. Il disoit encore que plus
 l'ame avance dans la perfection chrétienne ,
 plus elle voit clairement ses défauts , et
 découvre des imperfections qui lui étoient
 imperceptibles auparavant ; comme on dé-
 couvre mieux les objets , en proportion
 que la lumière croit , jusqu'à voir aux
 rayons du soleil ces petits corps qui volent
 en l'air , que vulgairement on nomme
atomes : — ainsi , ajoutoit-il , il est dan-
 gereux de vouloir corriger les moindres
 défauts , avant un certain degré de connois-
 sance. Et une personne pieuse priant son
 directeur de lui découvrir ses défauts : "Je
 m'en garderai bien , dit-il ; il n'est pas encore
 temps ; vous n'en pourriez supporter la vue.

Pénétré d'une foi profonde et de tous les sentimens qu'elle inspire pour les divers mystères attachés à l'humanité de J. C., le pieux magistrat rapportoit avec horreur que certains prétendus spirituels, par un mauvais raffinement, pour écarter de l'oraison toutes les images corporelles, détournoient de penser même à l'humanité de Jésus-Christ, voulant qu'on ne s'attachât qu'à l'essence divine : ce qu'il regardoit comme une erreur très-dangereuse ; et en effet, ça été depuis un des chefs de la condamnation des Quiétistes.

Instruit que le célèbre surintendant des finances, Fouquet, venoit d'être arrêté, M. de Gaumont dit tout transporté de joie à un religieux de ses amis : — « Quel bonheur pour ce pauvre M. Fouquet, d'être tombé dans cette disgrâce, qui le fera revenir de ses égaremens et penser à son salut ! » La vertueuse mère du ministre coupable avoit énoncé le même vœu, et à la même époque, pour le retour de son malheureux fils aux vertus chrétiennes : leurs désirs furent accomplis. Le captif lisoit dans sa prison les Psaumes qu'il

avoit traduits. Pendant les trois premières semaines de sa détention, il avoit paru assez inquiet; mais depuis il goûta et cultiva la piété. Il ne vouloit que les alimens les plus simples; jeûnoit tous les mercredis et vendredis, et quelquefois, le samedi, au pain et à l'eau. Pendant le Carême, il se livroit à un genre de vie fort austère, entendoit tous les jours la Messe, faisoit chaque jour présenter devant lui un squelette, et souvent on le trouvoit à genoux, en prières, dans sa chambre. Mais le religieux, ami du magistrat, n'étoit pas si fort au-dessus des sentimens ordinaires que son ami. Surpris de son discours, il admira combien les pensées de Gaumont sur les biens et les maux de la vie présente, étoient différentes de celles des autres hommes.

Peut-on être un Chrétien fervent, sans être tout à la fois un ami plein de chaleur pour le bien de son pays, et un sujet rempli d'ardeur pour la vraie gloire de son Souverain? Lorsque M. de Péréfixe publia la vie de Henri IV, il échappa au vertueux magistrat un mot qui décèle et son

amour pour les bonnes mœurs , et son zèle pour son Prince. Il témoigna , dans ses conversations d'amitié , combien il désapprouvoit qu'en cette histoire , sur-tout venant du précepteur du Roi , ses scandaleuses amours fussent si fort circonstanciées , et même excusées comme une foiblesse ordinaire. Sur ce tort si grave dans un homme du caractère que portoit Péréfixe , et qui lui commandoit une réserve si sévère , M. de Gaumont disoit : Eh ! quelle dangereuse leçon pour tous les historiens à qui la morale et le christianisme seroient chers encore ! Eh ! aussi quelle révélation funeste communiquée au Souverain ! — « Le Roi est jeune ; on lui propose son aïeul pour modèle ; il dira en lui-même : C'étoit un grand Prince, il étoit galant , il a eu des maîtresses , je veux en avoir aussi. » C'étoit vers 1660 , que ce vénérable vieillard faisoit cette juste et douloureuse réflexion.

Quelle sagesse et quel sens profond dans certaines remarques qui sembloient lui échapper dans l'abandon de la conversation avec des jeunes gens estimables et qu'il honoroit de sa confiance et de son affection ! dans une de ces rencontres , il

disoit : — « Il y a certains préceptes du droit naturel , si déliés , que la raison , obscurcie par le péché , ne les aperçoit pas d'elle-même ; elle a besoin de secours. » A quoi il appliquoit ce que dit S. Paul (*Rom. VII. 7.*) : Je ne connoissois pas la concupiscence , si la loi ne m'eût dit : Tu ne convoiteras point. — Il ajoutoit : « Les jeunes gens , qui ont la volonté droite , sont d'ordinaire scrupuleux pour eux-mêmes , et trop sévères pour les autres ; c'est que , faute d'expérience , ils prennent toutes les règles de morale à la rigueur , ne connoissant pas encore les exceptions et les cas où l'on doit user de condescendance.... Les esprits brillans manquent ordinairement du solide , et donnent dans le faste et l'éclat. » Un jour il disoit à un jeune ami : — « On ne cite plus , comme autrefois , Epaminondas et Agésilas , et les exemples de l'Histoire Grecque et de la Romaine. Vous devriez plutôt étudier l'Histoire ecclésiastique , où vous puiseriez des exemples et des maximes plus utiles pour vous , non-seulement par rapport à la Religion , mais par rapport nos mœurs et à nos affaires. »

Il estimoit Descartes comme excellent géomètre, et ne méprisoit pas sa physique, dans laquelle il trouvoit des découvertes merveilleuses. Vous demandez comment se fait le vent, et vous avez recours aux trésors de Dieu. Descartes dit : Je vais vous en faire. Il prend une *éolipyle* (a) qu'il remplit d'eau à demi, et la met devant le feu ; l'eau, échauffée et raréfiée, chasse avec violence l'air qui souffle le feu, voilà le vent. Mais il n'approuvoit par le système général de *Descartes*, qu'il croyoit dangereux pour la religion. Comme on lui apportoit l'exemple de M. *Cordemoi*, grand cartésien et très-bon chrétien, il répondit qu'il avoit beaucoup de grâces à rendre à Dieu, de ce que cette doctrine n'avoit point altéré sa religion. Il est vrai que M. *Cordemoi* abandonnoit *Descartes* sur plusieurs points ; sur le monde indéfini,

(a) Boule de cuivre ou de fer, qui a une petite ouverture recourbée, et qui, étant remplie d'eau et approchée du feu, fait du vent jusqu'à ce que l'eau soit entièrement évaporée. On explique la nature et la cause des vents, par la comparaison des *éolipyles*.

sur l'impossibilité du vide , sur la divisibilité de la matière à l'infini et sur l'essence de la matière , qu'il ne mettoit pas dans l'étendue.

Tout sert à éclairer l'homme de bien et à le fortifier dans le parti de la justice , jusqu'aux erreurs même qu'il pourroit croire avoir indiscrètement commises. Comme premier marguillier de la paroisse de Saint-Jacques-de-la-Boucherie , il nommoit le prédicateur de l'Avent et du Carême , et vivement sollicité , dans son choix , par une personne puissante qu'il crut ne pouvoir refuser , M. de Gaumont craignoit d'avoir eu de la foiblesse dans cette occasion. Pour s'en punir , il résolut de renoncer à ce droit de nomination , et de le remettre à l'assemblée générale des marguilliers anciens et nouveaux. Il proposa d'en faire un règlement à l'avenir , représentant que c'étoit un moyen de fermer la porte aux sollicitations , et de faire de meilleurs choix , par délibération d'un grand nombre ; et que plusieurs , ayant part au choix du prédicateur , en parleroient avec estime dans leurs familles ; ce qui disposeroit l'audi-

toire à mieux recevoir ses instructions. La proposition fut approuvée, et depuis, à Saint-Jacques-de-la-Boucherie, les prédicateurs furent choisis en plein bureau.

Ce magistrat étoit digne de voir de longs jours; mais devenu souvent malade, et faisant beaucoup de remèdes, peut-être par trop de déférence pour les médecins, il ne vécut pas l'âge que sembloit promettre une vie aussi réglée que la sienne, et mourut le 14 octobre 1665, âgé d'un peu plus de soixante ans.

Que de réflexions précieuses est propre à nous fournir cette courte notice sur la vie du grave et vertueux de Gaumont! Placé dans le corps le plus distingué des magistrats de sa patrie, il nous donne une importante leçon sur la manière dont nous devons envisager les politiques, ces prétendus amis du bien public. Sa vie ne nous retrace-t-elle pas ces sages observations du grand Evêque de Meaux, quand il nous dit:— « La politique sacrifie le bien public au bien public. . . . La grande habileté des politiques, c'est de donner de beaux prétextes à leurs mauvais desseins,

Sans être dans les affaires publiques, chacun peut considérer ce que c'est que la fausse prudence, ou la prudence de la chair ; les artifices pour cacher aux autres, et souvent à elle-même, ses mauvais desseins : les vains prétextes dont elle se sert pour cela ; sa présomption à faire l'habile, pendant qu'en effet elle est dans la souveraine ignorance : ses fausses maximes pour décider de ce qu'on appelle cas de conscience, et l'abus qu'elle fait des bonnes ; l'abus qu'elle fait aussi de l'autorité quand elle en a, et même quelquefois de la grâce de son ministère, comme fit Caïphe *de la prophétie*, en quelque sorte annexée au pontificat, comme saint Jean le remarque (*Jean XI,*) ; tout cela peut découvrir à chacun les fautes qu'il fait dans la conduite de sa famille, de sa communauté, de soi-même en particulier, comme on s'entête du bien des communautés à qui souvent on sacrifie des particuliers innocens ; encore croit-on rendre service à Dieu. » (a)

(a) *Méditations*, 1 vol.

Une seconde et non moins intéressante leçon que nous offre la vie simple et régulière du modeste de Gaumont, est cet éloignement du luxe qui devrait caractériser tous les disciples de Jésus-Christ. Écoutons encore ici notre sage Bossuet : — « *Le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des habits de peaux, et il les en revêtit. L'homme, par son péché, ne devient pas seulement mortel, mais exposé par sa mortalité à toutes les injures de l'air, d'où naissent mille sortes de maladies. Voilà la source des habits que le luxe rend si superbes : la honte de la nudité les a commencés ; l'infirmité les a étendus sur tout le corps ; le luxe veut les enrichir, et y mêle la mollesse et l'orgueil. O homme, reviens à ton origine ! Pourquoi t'énorgueillir dans tes habits ? Dieu ne te donne d'abord que des peaux pour te vêtir, plus pauvre que les animaux dont les fourrures leur sont naturelles. Infirmes et nus que tu es, tu te trouves d'abord à l'emprunt : ta disette est infinie ; tu empruntes de tous côtés pour te parer. Mais allons à l'origine, et voyons le principe du luxe : après tout, il est fondé*

sur le besoin : on tâche en vain de déguiser cette foiblesse , en accumulant le superflu sur le nécessaire.

» L'homme en a usé de même dans tout le reste de ses besoins , qu'il a tâché d'oublier et de couvrir en les ornant. Les maisons qu'on décore par l'architecture , dans leur fond , ne sont qu'un abri contre la neige et les orages , et les autres injures de l'air : les meubles ne sont , dans leur fond , qu'une couverture contre le froid ; ces lits qu'on rend superbes , ne sont , après tout , qu'une retraite pour soutenir la foiblesse , et soulager le travail par le sommeil : il y faut tous les jours aller mourir , et passer , dans ce néant , une si grande partie de notre vie. »

P R A T I Q U E.

A l'école du pieux de Gaumont , je recueille avec soin , les leçons suivantes : 1.^o Je reconnoîtrai et j'apprécierai , par ma propre expérience , les précieux avantages d'une vie constamment laborieuse ; 2.^o dans mes études je me proposerai pour principal

objet de complaire à mon Dieu , de correspondre avec exactitude et persévérance aux vues que son aimable Providence a daigné se former sur moi ; 3.^o dans les délassemens innocens que je pourrois me permettre , dans les jouissances pures que je m'accorderois , je songerai d'abord à ne me faire jamais que des goûts extrêmement simples , et tels que les commande la modestie d'une ame chrétienne.



HENRI D'AGUESSEAU,
 CONSEILLER D'ÉTAT
 ET AU CONSEIL ROYAL,
 DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1716.

Précis de sa vie , tiré du *Discours sur la vie et la mort de M. d'Aguesseau , Conseiller d'État , par M. d'Aguesseau , Chancelier de France , son fils* , ainsi que des Mémoires du temps.

LE nom de d'Aguesseau, allié à d'anciennes familles de la Saintonge et du Limousin, avoit été illustré dès le seizième siècle , par des hommes distingués dans la magistrature : Henri - François, fils d'Antoine d'Aguesseau, premier président du Parlement de Bordeaux , a eu pour historien de sa vie et de ses vertus , l'illustre Chancelier son fils qui, dans ce sublime discours sur l'auteur

de ses jours, ne se contente pas de charmer par la beauté, par la douceur et l'harmonie du style, par le plus touchant et le plus vif épanchement de la piété filiale : au milieu de détails remplis d'intérêt sur les vertus qu'il retrace, sur le modèle qu'il nous dépeint, on ne sauroit trop le dire, l'éloquent panégyriste ne se montre que le fidèle écho de son siècle, et celui de la postérité. Qu'il est donc heureux le respectable père d'avoir été loué, je ne dirai pas par le fils le plus dévoué, le plus reconnaissant ; mais par le témoin constant de ses actions les plus secrètes, et par l'organe incorruptible de la vérité ! Regrettons, après un écrivain moderne, que le fils d'un homme en place ne soit pas obligé d'écrire la vie de son père. Cette institution, qui ouvreroit une nouvelle carrière à la piété filiale, seroit d'une si grande utilité ! Quel est le père qui, sachant que son propre fils sera forcé d'être un jour son historien véridique, n'acqueroit pas quelques vertus, ne feroit pas quelques bonnes actions, dans la vue de n'être point déshonoré par celui même qui doit perpétuer son

nom ? Je ne sais s'il est permis de supposer un motif semblable dans la conduite de Henri d'Aguesseau : le tableau que nous allons retracer, démontrera si l'hypothèse ne seroit pas une calomnie. C'est donc d'abord le discours du chancelier d'Aguesseau sur son père ; ce sont ensuite les Mémoires du temps qui nous fourniront la substance de cette carrière utile à ses concitoyens , et si précieuse à lui-même , qu'a parcourue M. Henri d'Aguesseau , que nous présentons avec confiance comme un beau modèle des qualités qui forment l'homme public , et sur-tout le chrétien.

Né environ l'an 1635 , fils d'un père et d'une mère dont il avoit reçu la sainteté comme par une espèce de succession , il ne put jouir des exemples du premier. A peine avoit-il sept ans , lorsqu'une mort prématurée le lui enleva et le laissa entre les mains d'une mère vraiment chrétienne , qui ne resta dans le monde que pour lui donner l'amour de la vertu. Contente de son ouvrage , elle eut la force de renoncer à en jouir , et se consacra entièrement à Dieu dans le monastère des Carmélites

du faubourg Saint - Jacques , où elle n'eut plus qu'à lever les mains au ciel pour un fils qui venoit d'entrer dans le tourbillon des affaires : ce fut là que , malgré la délicatesse de son tempérament et les grandes infirmités dont elle étoit affligée , elle soutint , pendant près de 25 ans , l'austérité d'une vie sainte , que Dieu couronna par une plus sainte mort.

Un frère aîné beaucoup plus âgé , et d'un autre lit que Henri , eut aussi pour lui des soins presque paternels ; mais né avec beaucoup de génie , et capable de s'élever par son mérite , il n'étoit pas exempt d'ambition , et pensoit peut - être encore plus à avancer son disciple qu'à le former. Dieu sembloit prendre soin de l'instruire lui - même ; il suppléoit à ce qui manquoit aux connoissances de la mère , et prévenoit même les souhaits ambitieux du frère , par l'heureux naturel et les inclinations vertueuses qu'il avoit données au cadet , dont l'esprit né , pour ainsi dire , raisonnable , le conduisoit dès l'enfance , et lui tenoit lieu du père le plus sage et le plus vigilant.

On le mit au collège de Navarre , qui étoit alors le plus célèbre de l'Université , et on lui donna un précepteur qui eut plus besoin de le retenir , que de l'exciter à s'instruire. Il marchoit d'un pas si rapide , qu'il fut en état d'entrer en rhétorique à l'âge de douze ans. Toutes les années du cours de ses études , le virent sortir , après y avoir remporté les quatre premiers prix , qu'on distribuoit à la fin des classes. Les heures que les exercices du collège lui laissoient libres , et une grande partie même des jours de repos , il les donnoit à la lecture suivie des plus grands modèles de l'antiquité grecque et latine. Les poètes embellissoient son imagination , sans y laisser la moindre impression dont sa timide vertu pût être alarmée : il en savoit cueillir toutes les fleurs , sans prendre le poison qu'elles cachent souvent sous une surface agréable. Les beautés de la poésie et de la prose frappaient tellement son goût , et il avoit reçu de la nature une mémoire si heureuse , que , quoique ses occupations eussent rompu , de bonne heure , ce commerce étroit qu'il avoit d'abord lié , ainsi

que l'on s'exprime dans le monde , avec les Muses , on eût dit , à l'extrémité de sa vie , qu'il ne l'avoit employée qu'à étudier les belles - lettres. Des passages entiers de poètes , d'historiens , d'orateurs , venoient s'offrir à sa mémoire comme d'eux-mêmes , et il en répétoit les propres paroles , avec une facilité et une exactitude , dont lui seul n'étoit pas surpris ; parce qu'il croyoit que tous les hommes étoient nés aussi heureusement que lui.

Des condisciples du jeune Henri , qui connoissoient la bonté et la facilité de ses mœurs , autant que celle de son esprit , le venoient souvent prier de faire leur ouvrage pour eux. Il se prêtoit d'abord de tout son cœur à leurs désirs , et il lui en coûtoit peu pour les satisfaire ; mais il s'aperçut bientôt de lui-même qu'il les servoit trop bien pour leur paresse , et fort mal pour leur instruction. Il se reprocha de contribuer par son travail , à les mettre en état de tromper leurs maîtres , ou plutôt de se tromper eux-mêmes , en prenant une habitude d'ignorance et de dissipation dont ils se repentiroient un jour. Après

leur avoir fait aimer sa complaisance, il commença dès-lors à leur faire respecter sa vertu : les enfans du même âge que lui, le regardoient moins comme le compagnon de leurs études, que comme un modèle qui excitoit plus d'admiration que d'envie ; parce que sa modestie, égale à ses talens, ne leur inspiroit pour lui qu'une tendresse mêlée de respect, et déjà même d'une espèce de vénération.

Il sortit fort jeune du collège, et la philosophie fut peut-être de toutes les sciences celle qu'il avoit le moins cultivée. On l'enseignoit assez mal de son temps ; mais il n'avoit presque pas eu besoin de l'apprendre. La science du raisonnement et celle de la morale, en quoi consiste la plus solide philosophie, étoient pour lui comme des sciences infuses ; la connoissance du cœur lui avoit encore moins coûté, que celle de l'esprit humain ; il n'avoit eu qu'à étudier le sien, pour y trouver les règles de tous les devoirs ; et il n'y a jamais eu d'homme peut-être, dont on ait pu dire, avec plus de vérité, qu'il avoit appris à connoître Dieu en

l'aimant , et la vertu en la pratiquant. Ce fut avec de si heureuses dispositions qu'il commença l'étude du droit. Peu content de savoir la jurisprudence en disciple , il voulut la posséder en maître , remontant jusqu'aux premiers principes , pour descendre par degrés jusqu'aux dernières conséquences ; toujours plus attentif à la raison qu'à la loi même , qu'il dégageoit de ce mélange de subtilité dont la science du droit est comme surchargée , pour la ramener à la pureté de sa source : aussi dans la suite, les plus célèbres avocats , lorsqu'ils travailloient avec lui , disoient qu'ils avoient appris le droit en jurisconsultes , mais que lui le savoit en législateur.

Il entra dans la carrière de la magistrature , par une charge de conseiller au Parlement de Metz , qui lui laissoit le temps de mettre ordre à ses affaires. Son frère , frappé d'une maladie de langueur qui devint incurable , vouloit par son testament lui donner tout son bien , et le pria plusieurs fois , mais en vain , de lui amener un avocat pour régler sa dernière disposition : alors il envoya chercher lui-même
cet

cet avocat, et fit peut-être plus de plaisir à son jeune frère, en ménageant ainsi sa pudeur, que par le don de sa fortune. Le malade mourut peu de temps après, et Henri, plus affligé de cette mort, que content de la succession, y trouva une charge de maître-des-requêtes, dont il demanda l'agrément, et dans laquelle il fut reçu à l'âge de 23 à 24 ans. Son goût y eut peu de part, encore moins les conseils de l'ambition. Il suivit en cette démarche l'avis de sa famille, qui crut que cet établissement convenoit à sa fortune. Il entra dans cette charge avec les dispositions du plus sage sénateur; ne parut à la Cour que par nécessité, et ne connut dès-lors, comme dans toute la suite de sa vie, d'autre protecteur que son mérite, d'autre degré pour s'élever que sa seule réputation, d'autre vue que celle de remplir son devoir. Tranquille dans le pays de l'inquiétude et des désirs, la seule chose qui manquoit à son bonheur, étoit d'en jouir avec une femme de son caractère, il la chercha dans mademoiselle *Claire le Picart de Périgny*, qui sembloit née pour lui, comme il

sembloit né pour elle. Le mariage n'a peut-être jamais uni tant de raison et de vertu de part et d'autre. Les deux époux apportèrent, dans cette espèce de société, des caractères fort différens et des genres de mérite plutôt égaux que semblables : égaux par l'esprit et par la manière de penser ; égaux par le cœur et par la noblesse des sentimens ; égaux par la raison qui étoit la règle commune de leurs actions ; égaux enfin par la Religion qui les rendoit encore plus grands aux yeux de Dieu, que la raison à ceux des hommes : mais l'esprit de l'époux avoit, naturellement, je ne sais quoi de plus doux et de plus également aimable : l'épouse étoit née avec un esprit plus vif, plus rapide, plus impétueux : l'un, du côté de l'esprit, donnoit plus qu'il ne promettoit au premier abord ; l'autre promettoit davantage, et ne donnoit pas moins : le génie de celui-là étoit plus fécond et plus facile, l'esprit de celle-ci, véritablement mâle, sembloit né pour gouverner et l'auroit pu faire par goût, au lieu que M. d'Aguesseau s'y portoit plutôt par de-

voir que par inclination. Tous deux avoient un cœur également tendre , également capable d'amitié et de charité ; mais la tendresse du mari étoit plus douce , et celle de madame d'Aguesseau plus vive. On pouvoit dire de l'un et de l'autre qu'ils étoient nés Chrétiens , sans avoir eu besoin de le devenir , et qu'ils le seroient devenus également , s'ils ne l'étoient pas nés ; mais la piété paroissoit avoir eu plus à combattre dans l'un que dans l'autre. Si l'un a joui du bonheur de n'avoir presque point d'obstacles à surmonter dans la voie du salut , la gloire de l'autre est de les avoir tous surmontés.

La douceur de leur union fut sur le point d'être rompue , presque dans sa naissance , par la petite vérole , dont madame d'Aguesseau fut attaquée si dangereusement , qu'on désespéra plus d'une fois de sa vie. M. d'Aguesseau , qui n'avoit jamais eu cette maladie , s'enferma avec elle , et ses prières , beaucoup plus que les soins des médecins la retirèrent des portes de la mort. Il la reçut donc une seconde fois des mains de Dieu , et ne crut pas payer

trop chèrement cette faveur , par le même mal que lui causa son assiduité auprès de la malade : la joie de se voir ensuite rendus l'un à l'autre , succéda heureusement à leurs alarmes réciproques.

Rentré dans l'exercice de ses fonctions , il y joignit celle de la charge de président au grand conseil. Son mérite étoit tellement reconnu , que , sans ambition même , il auroit pu se croire à portée d'obtenir une intendance ; mais une délicatesse de conscience , effrayée des dangers inséparables de la fonction d'intendant , faisoit qu'il la redoutoit , bien loin de la désirer. Il fut chargé d'une affaire qui concernoit la finance , et à laquelle on savoit que M. Colbert donnoit une profonde attention. Le ministre la regardoit en contrôleur-général , et le magistrat y trouva la finance directement opposée à la justice. Il la rapporta avec l'ordre , la justesse et la solidité qui lui étoient naturelles , et appuya son avis de toutes les raisons que ses lumières et sa religion pouvoient lui inspirer : le grand Colbert opina fortement pour le parti contraire : la modeste et judicieuse résistance

de son adversaire balança quelque temps les suffrages ; mais enfin la raison fut vaincue par l'autorité , et ceux qui aspireroient aux intendances, s'applaudirent peut-être en secret de voir un concurrent si dangereux par son mérite , comme un homme dont la fortune étoit perdue. Leur attente fut trompée : le digne ministre de Louis XIV. conçut une idée avantageuse , et de la droiture du jeune maître des requêtes qui avoit eu le courage de lui résister , et de la capacité avec laquelle il l'avoit fait. L'intendance du Limousin ayant vaqué peu de temps après, il fit nommer M. d'Aguesseau pour la remplir, sans lui en avoir parlé : la commission fut expédiée avec le même secret , et portée au sceau , où elle seroit demeurée long - temps , si le hasard n'eût appris à l'élu sa nomination. A cette nouvelle , son premier mouvement le portoit à refuser ce que ses égaux briguoient avec tant d'ardeur ; mais le conseil de ses amis , qui prévoyoit déjà tout le bien qu'il devoit faire dans la fonction d'intendant , le détermina à suivre l'ordre de Dieu , si clairement marqué par la sin-

gularité d'un tel choix. Il entra chez le ministre en tremblant, soit par un effet ordinaire de sa pudeur et de sa modestie, soit par la répugnance même qu'il sentoit au-dedans de lui pour le service auquel il alloit s'engager ; mais il en sortit content et plein de confiance, par les bonnes intentions qu'il reconnut, dans le contrôleur-général, pour le soulagement des peuples, pour le rétablissement du commerce, et pour tout ce qui pouvoit contribuer au bien public.

Ce fut vers la fin de 1665, qu'il alla prendre possession de son intendance, où il ne se contenta point de satisfaire, mais où il surpassa l'attente publique.

La mémoire de l'homme juste qui a gouverné la province du Limousin, y a été long temps en bénédiction, et les pères y ont transmis à leurs enfans le souvenir de ses vertus. Il comprit d'abord, qu'un intendant placé, entre le Roi et le peuple, doit se regarder comme l'homme de l'un et de l'autre, tellement destiné à être le canal des volontés du maître, qu'il le soit peut-être encore plus des vœux et des prières

des sujets, qui ne peuvent presque s'adresser qu'à lui pour faire entendre jusqu'aux pieds du trône la voix de leur misère. Deux devoirs, si peu compatibles en apparence, se réunirent toujours dans sa conduite : il trouva sans peine ce tempérament si rare et si difficile à garder entre les intérêts du Roi et ceux de ses peuples : il prit entre les deux grands objets de ses fonctions, le caractère d'un arbitre équitable, rendant à César tout ce qui est dû à César, et au peuple tout ce qui convient au peuple ; parce qu'il commençoit toujours par rendre à Dieu ce qui est dû à Dieu.

C'étoit une chose admirable de lui voir faire le département des tailles. Il s'arrêtoit long-temps dans le même lieu, attentif à écouter toutes les plaintes, encore plus à reconnoître et à réformer tous les abus. Aucun besoin, aucune affliction des peuples n'échappoit à sa vigilance. Il entroit dans les moindres détails, non-seulement sur ce qui regardoit les impositions et la levée des droits du Roi, mais surtout ce qui pouvoit contribuer à rétablir l'agricul-

ture, à faire fleurir l'industrie, à faciliter et à perfectionner le commerce. La justice, comme s'il n'eût été chargé que de la rendre, se mêloit aux fonctions de la finance, sans les retarder. Il veilloit, autant qu'il est permis à un intendant de le faire, sur la conduite des juges; il s'informoit de leur caractère et de leur réputation; il les avertissoit de leurs fautes, et souvent, par le seul poids de ses paroles, il les obligeoit à les réparer. Cette espèce de visite, qu'il faisoit tous les ans, et souvent même plus d'une fois, dans sa province, étoit moins la visite d'un intendant, que celle d'un magistrat; elle imitoit même, en quelque manière, celle d'un évêque, par l'attention qu'il avoit à s'informer des besoins de chaque paroisse, des réparations qu'on faisoit ou qu'on devoit faire aux églises, des écoles destinées à l'instruction des enfans, de l'état des hôpitaux et des maisons qui servent d'asile à l'indigence. Toutes les propositions qu'on lui faisoit, ou pour soutenir, ou pour augmenter ces sortes d'établissemens, trouvoient auprès de lui un accès favorable. Il prévenoit même

souvent les désirs et les vues de ceux à qui l'administration en étoit confiée. Chaque genre de misère trouvoit en lui le remède qui lui étoit propre , et sa charité étoit ingénieuse à lui inspirer les moyens d'exécuter tout ce qu'elle lui avoit fait désirer.

Aussi , les peuples regardoient le temps de son département , comme la saison la plus heureuse de l'année , où leurs maux alloient être soulagés , autant qu'il étoit possible , ou du moins adoucis par l'espérance d'un avenir plus favorable ; et les malheureux dont il avoit reçu efficacement les plaintes dans une élection annonçoient, par leurs bénédictions, le même bonheur à celle qu'il alloit visiter. Il connut si parfaitement et en si peu de temps , toutes les parties et tous les biens , comme tous les maux de sa généralité , qu'on eût dit qu'elle étoit devenue sa patrie : il sembloit que tous les habitans du Limousin ne fussent , à son égard , que comme une seule famille , dont il étoit le père. Si une ame aussi sincèrement humble que la sienne , eût pu être susceptible d'un secret retour

de complaisance sur elle-même, ç'auroit été uniquement lorsqu'il pouvoit se flatter d'avoir découvert, non pas un moyen de punir les fautes, mais l'art d'empêcher qu'on en pût commettre, et de faire en sorte qu'il y eût moins de crimes à condamner, parce qu'il y auroit moins de criminels. Mais, s'il étoit indulgent par inclination, il savoit devenir sévère par nécessité. Il trouva, dans le Limousin, des gentilshommes dont la naissance ne servoit qu'à rendre les attentats plus dangereux, parce qu'ils étoient plus impunis, et qui, par des faussaires qu'ils avoient à leurs gages, ou par les ministres et les instrumens de leurs violences, exerçoient sur les peuples une espèce de tyrannie. La justice ordinaire étoit trop foible, pour les attaquer avec succès. M. d'Aguesseau, qui avoit informé la Cour de leur conduite, en reçut l'ordre et le pouvoir de leur faire leur procès, dont la fin donna au public la satisfaction de voir de grands exemples qu'il désiroit depuis long-temps, mais qu'il n'attendoit presque plus. A la vérité, il en coûtoit beaucoup à son hu-

manité, lorsqu'il présidoit à ces sortes de jugemens : son ame étoit dans une espèce d'angoisse, quand il falloit décider souverainement de la vie des hommes. Les indices, les présomptions, les preuves étoient pesées dans la balance de la plus exacte justice ; s'il ne manquoit plus rien à son entière conviction, son cœur affligé ne suivoit encore qu'à regret le jugement de son esprit ; et il auroit dit volontiers en ces occasions comme un Empereur Romain : *Quàm vellem nescire litteras !* Il conserva jusqu'à la fin de sa vie cette timidité d'une conscience tendre et vertueuse. Dieu répandoit une bénédiction visible sur ses travaux. M. Colbert, charmé d'un mérite qui n'avoit paru que parfait, sembloit avoir une déférence aveugle pour ses avis. Avec une ame inflexible dans ses sentimens, il se rendoit sans peine à ceux d'un jeune homme sans expérience, mais qui ne lui présentait jamais que la raison et le bien public : rien n'étoit égal à la satisfaction qu'il témoignoit avoir de ses services ; il le proposoit pour modèle à tous les intendans ; il en parloit souvent

à ses enfans même. En lisant ses lettres et ses mémoires, « c'est ainsi, disoit-il, » qu'il faut écrire : il n'y a que M. d'A-guesseau qui sache donner ce tour et » cet arrangement aux affaires. » Il portoit ses lettres au conseil, sans en faire faire d'extrait, et les lisoit au Roi. De son côté, l'intendant du Limousin, honoroit Colbert comme un des plus grands ministres que la France ait jamais eus. C'étoit alors, disoit-il, qu'il étoit non-seulement facile, mais délicieux de servir sous un contrôleur-général, qui entroit si pleinement dans tout ce qui tendoit au bien public, qu'on étoit sûr de lui faire sa cour, en ne faisant que son devoir. Si les suites de ce ministère n'ont pas été aussi heureuses pour les peuples que les commencemens, il plaignoit plutôt M. Colbert, qu'il ne le condamnoit : sans juger de la personne, il se contentoit de déplorer les malheureux engagemens d'une place où, selon lui, « il étoit rare d'entrer juste, et » encore plus rare de demeurer, sans y » devenir injuste. »

A peine trois ans étoient écoulés, que

l'intendance de Limoges parut au ministre trop bornée pour un mérite aussi étendu que celui de M. d'Aguesseau. Il le fit passer à celle de Bordeaux , alors l'une des plus grandes intendances du royaume. Il avoit eu , pendant son intendance du Limousin , une fille et un fils , depuis chancelier de France ; il est incroyable à quel point toute la province partagea la joie de son intendant , dans ce dernier évènement : on eût dit qu'il étoit né un fils à chacun de ses habitans ; aussi ne fut-il guères moins affligé de les quitter , qu'ils le furent de le perdre. Il trouva un plus grand théâtre à Bordeaux ; mais il n'eut pas besoin d'y porter de plus grandes vertus , et fut dans la Guyenne , le même qu'il avoit été dans le Limousin. Environ trois ans après son arrivée à Bordeaux , le dérangement de sa santé , uni aux vœux de sa famille , le rappella à Paris : il y fut bientôt arraché à une vie tranquille , et rentra dans le mouvement des affaires , pour la conduite d'une des plus grandes provinces , mais d'une des plus difficiles à gouverner.

Il prit l'administration du Languedoc ,

aux derniers mois de 1673. Dans ce nouveau poste très-épineux, sa prévoyance fut au-devant de toutes les difficultés, et ne leur laissa pas le temps de se former : s'il s'élevoit quelques nuages imprévus, il savoit les dissiper aisément, par l'exposition simple et naïve des motifs de sa conduite : attentif à ne donner jamais de fausses espérances, par une facilité sujette au repentir, et lent à s'engager parce qu'il ne varioit jamais dans ses engagements, il promettoit moins que les autres, et donnoit davantage, et sa retenue se trouvoit à la fin plus utile que leurs avances. Le jeu et les autres divertissemens qu'on cherche dans le monde, étoient encore plus ennuyeux pour sa raison, qu'ils ne lui paroissoient dangereux pour sa vertu. Assujetti sans effort aux bienséances les plus exactes de son état, il en conservoit même l'habit ordinaire, dans les lieux où il faisoit sa principale résidence ; et il étoit passé en proverbe de dire, en parlant d'une chose perdue : *Qu'elle étoit avec l'épée de M. l'Intendant.* Sa maison étoit ouverte à tout le monde, mais beaucoup plus pour les affaires,

que pour les plaisirs. Aucun luxe , aucun faste n'y blessoit les yeux les plus modestes ; honorable sans être magnifique , elle étoit grande par celui qui l'habitoit. On croyoit , en y arrivant , entrer dans le domicile de la sagesse ; et sa simplicité même , en faisoit la véritable dignité. Une table suffisante , sans être somptueuse , exprimoit , comme tout le reste , le caractère de sa modération naturelle ; une liberté honnête , un visage toujours serein et gracieux , en faisoient le plus doux assaisonnement. La douceur , la bonté , l'humanité et la complaisance , étoient tellement peintes sur le front de M. d'Aguesseau , qu'on ne pouvoit le voir , sans être persuadé que s'il ne se livroit pas plus à ce qu'on appelle le monde , l'honneur n'y avoit aucune part , et que c'étoit la raison seule qui lui faisoit garder cette réserve , comme plus convenable à la dignité de sa vie , dont il se croyoit aussi responsable au public , que de sa vertu même. Tel se montra-t-il d'abord aux yeux des États du Languedoc , tel se montra-t-il aux yeux de toute la province , pendant un séjour de douze années. Le seul talent

qui y parut nouveau dans sa personne , parce qu'il n'avoit pas encore eu occasion de le manifester , fut celui de l'éloquence. Il charma d'abord les États par la beauté des discours qu'il y fit , et qui sembloient n'avoir pas besoin du secours de l'autorité , pour persuader ceux qui les écoutoient.

Personne n'avoit plus que lui , le don de discerner les esprits , et il n'avoit pas besoin de l'avis que Cicéron donne à son frère Quintus : *De se défier de ceux qu'une longue habitude de dépendance rend toujours amis de quiconque vient les gouverner.* Mais il aimoit les bonnes qualités des habitans de sa province , et il n'en craignoit point les mauvaises. Il disoit quelquefois qu'il n'avoit point connu de pays où il fût si aisé à un intendant de faire le bien ; il devoit ajouter , à un intendant tel que lui. L'opinion de son zèle et de son affection pour les avantages de la province , étoit tellement enracinée dans les esprits , que , quoiqu'il eût le déplaisir d'en voir augmenter les charges presque tous les ans , il ne lui en coûtoit que quelques paroles de plus , pour trouver toujours dans

les cœurs la même déférence pour la sagesse des tempéramens , par lesquels il essayoit d'adoucir la dureté des propositions qu'il étoit obligé de leur faire.

Les États de Languedoc voulurent donner à M. d'Aguesseau une marque publique de leur reconnoissance , en le priant de recevoir une augmentation assez considérable du présent que la province offroit tous les ans aux intendans , et qui faisoit partie de leurs appointemens. Sa fortune avoit souffert de grandes brèches ; mais il remercia les États , et les assura qu'ils se tenoit plus que récompensé de ses services par l'affection qu'ils lui témoignaient. Ils ne se rebutèrent pas , et essayèrent de toucher madame d'Aguesseau , en lui représentant le grand nombre de ses enfans ; trois étoient nés en Languedoc : d'ailleurs , les appointemens de l'intendance n'étoient alors nullement proportionnés à la dépense qu'un intendant étoit obligé d'y soutenir : mais une telle femme , par la constance de ses refus , se montra digne d'un tel mari. Les États s'estimèrent heureux d'être gouvernés par un homme qui augmentoit tous les

jours leur estime , sans vouloir souffrir qu'ils augmentassent pour lui leur dépense.

Aussi attentif à enrichir la province , que ferme à refuser de s'enrichir lui-même , il ne perdoit jamais de vue tout ce qui pouvoit y faire refleurir le commerce , unique ressource d'une grande partie du Languedoc. Ce fut dans cette vue , qu'il y fit les premiers établissemens de ces manufactures , qui ont été dans la suite de si grande utilité à cette province : tous ceux qui étoient capables d'y réussir , animés par ses soins , encouragés par les secours ou les récompenses qu'il leur procuroit , le regardoient non-seulement comme leur protecteur , mais comme leur guide et leur conseil. Il entroit avec eux dans les moindres détails , et c'est là qu'il puisoit dès lors ces lumières que les plus célèbres négocians admirèrent depuis en lui , lorsqu'il fut mis à la tête du conseil du commerce. Le plus grand et le plus mémorable de ses travaux fut la continuation et la perfection du canal destiné à la communication des deux mers , qui étoit à peine commencé , lorsqu'il arriva dans cette pro-

vince. Combien de part n'eut-il pas à la confection de cet immense et si important ouvrage, par ses conseils, par ses soins et ses peines, pour rapprocher les opinions des hommes de l'art, et pour faire jaillir de ce choc plus de lumières. Il eut le plaisir de jouir lui-même, et fit deux fois la navigation du canal, depuis le port de *Cette*, jusqu'à Toulouse.

En travaillant à enrichir le Languedoc par le commerce, il étoit toujours également occupé du dessein de le soulager, au moins par l'ordre et la règle qu'il vouloit établir dans la levée des impositions. Il désira pouvoir étendre les fruits de son travail aux pays voisins : les intendants de ces lieux eurent ordre de s'assembler à Montpellier, chez M. d'Aguesseau, pour travailler à un règlement qui intéressoit également tous les peuples confiés à leurs soins. Le travail fut pour lui seul : les autres magistrats n'eurent presque qu'à louer toutes ses vues. Après avoir recueilli les fruits de ses peines, ils s'en retournèrent aussi charmés de la douceur de son commerce, que remplis d'admiration pour l'é-

tendue de ses connoissances , dont quatre grandes provinces recueillirent alors des fruits précieux et solides.

C'est sur-tout par rapport à ce qui concerne la religion prétendue-réformée , que M. d'Aguesseau manifesta les sentimens et la conduite du plus saint Evêque ; et les Prélats du Languedoc l'accusoient quelquefois , en riant , d'avoir manqué à sa vocation qui l'appeloit à l'épiscopat, encore plus qu'à la fonction d'intendant. Ennemi de l'erreur, et plaignant ceux que les malheurs de leur naissance y tenoient engagés , non-seulement il les aimoit , mais il savoit s'en faire aimer. Ils trouvoient toujours en lui la même justice , la même attention , la même charité que s'ils eussent été catholiques. Désirant avec ardeur l'extinction d'une hérésie qui avoit été si funeste à la France , il ne connoissoit point d'autre voix pour y parvenir , que l'instruction et la persuasion ; aussi excitoit-il tous les ministres de l'Eglise à y travailler sans relâche. On lui rendoit un compte exact de tous les religionnaires qui étoient ébranlés et qui paroisoient disposés à entendre la

voix de la vérité. Peu content de les adresser à des docteurs pour lever leurs doutes, il y joignoit des exhortations et des services souvent plus efficaces, pour rendre les hommes capables de se prêter à la lumière. Il s'attachoit principalement aux ministres, et à ceux dont l'exemple pouvoit être d'un plus grand poids pour encourager les foibles, pour vaincre l'obstacle du faux honneur, et pour les affranchir de la servitude du respect humain qui les retenoit encore dans les liens de l'erreur.

Combien ses maximes sur la conversion de nos frères séparés étoient simples et encore plus conformes au véritable esprit de l'église ! Prêcher, instruire, exhorter, détacher principalement les chefs et les appuis du parti protestant ; favoriser de toutes manières les nouveaux convertis ; enfin, considérer la religion protestante comme une place forte qu'il falloit bien se garder de vouloir prendre d'assaut, mais qu'on devoit attaquer à la sape, pour ainsi dire, en gagnant tous les jours du terrain sur elle, jusqu'à ce qu'on l'eût réduite insensiblement à être si peu de

chose, qu'elle tombât enfin comme d'elle-même.

Affligé dans ses plus douces affections par la mort d'une fille digne de toute sa tendresse, et qu'il pleura comme s'il ne lui fût pas resté sept enfans, il ne voulut pas que les fonctions d'homme public souffrissent de ses chagrins personnels; il traversa tout le Languedoc, pour aller de Toulouse au Puy, par le Vivarais, voulant approfondir de justes soupçons qu'il avoit contre les religionnaires, tâchant de les contenir par sa présence, ou se mettant ainsi plus à portée de remédier au mal qu'il craignoit. C'étoit une conspiration qui éclata de leur part, lorsqu'il étoit au Puy. Il jugea à propos d'aller s'établir dans le Vivarais même, pour être en état de les réprimer plus efficacement. Il partit du Puy, avec sa femme et ses trois fils, sans prendre aucune précaution pour sa sûreté. Intrépide autant que modeste, il répondit aux vives représentations qu'on lui fit sur sa témérité, que le mal n'étant pas encore aussi grand qu'on se l'imaginoit, il se garderoit bien de l'aggraver par des marques

d'une inquiétude prématurée, et de rendre une foible troupe de mutins véritablement terrible, en paroissant la craindre.

Pendant qu'il rassuroit tous ceux qui l'approchoient, sa prudence mettoit en œuvre tous les moyens possibles, pour appaiser sans le secours des armes, l'émotion des religionnaires : toute son ambition étoit de ramener par la douceur ceux qui s'étoient laissés entraîner dans cette révolte ; et le jour qu'il auroit regardé comme le plus heureux de sa vie, eût été celui où pour finir un si grand mouvement, il n'auroit plus eu qu'à demander grâce pour des coupables soumis et désarmés. Avec ces dispositions si indignement calomniées par des ennemis de toute vérité, long-temps par ses lettres, par ses avis, par ses prières il retarda l'arrivée des troupes en Languedoc ; il persuada aux rebelles de quitter une première fois, une seconde fois, des armes qui alloient leur être si funestes. Bientôt l'implacable de Louvois reprocha durement au vertueux d'Aguesseau d'avoir arrêté les troupes, dont enfin l'ardeur l'emporta sur la sagesse de ses remontrances.

Ce magistrat avoit renvoyé sa famille à Montpellier ; et quoiqu'il pleurât d'avance le sang qu'on alloit verser, il fit néanmoins si bonne contenance avec les officiers militaires, qu'il les suivit jusqu'au lieu du combat, et leur donna tous les secours nécessaires avec tant de liberté et de présence d'esprit, que changeant en éloges les plaisanteries qu'ils avoient d'abord faites sur la tendresse de son cœur, ils se dirent l'un à l'autre, que cet homme, qui paroisoit d'un naturel si doux et si humain, n'auroit pas été moins ferme qu'eux, s'il avoit pris le parti des armes. Ce fut au moins une grande consolation pour lui, dans ce qui le regardoit personnellement, d'avoir pu finir cette grande affaire, sans qu'il en coutât plus d'un seul supplice à son humanité.

Qui croiroit qu'au milieu de tous ces troubles et de ces procédures, obligé d'assister aux États, il y prononça une harangue d'un caractère si parfait, qu'il sembloit qu'il n'eût eu que ce seul ouvrage à faire. Il entra, à sept heures du matin, dans une cellule des Carmes de Tournon, il en sortit à midi,

·midi, et, malgré tous les soins dont sa tête étoit remplie, il en rapporta un des ouvrages les plus accomplis que l'esprit humain ait peut être jamais produit en ce genre.

La mort du grand Colbert, ni les déchaînemens injustes du peuple, qui la suivirent, n'affoiblirent point la fidélité de l'attachement que M. d'Aguesseau lui avoit voué : instruit qu'on vouloit attaquer sa mémoire sur un fait dont il étoit parfaitement instruit, il fit de lui-même son apologie, et justifia pleinement, sur cet article, le caractère du ministre. Nommé conseiller-d'état vers la fin de 1683, il sollicita et n'obtint qu'au bout de deux ans, la liberté de se démettre de son intendance. La santé de madame d'Aguesseau et l'éducation de leurs enfans exigeoient son retour à Paris. Le royaume jouissoit alors d'une profonde paix; les affaires de la religion prétendue-réformée étoient presque les seules dont Louis XIV parût véritablement occupé : heureux ce grand Roi, si le fameux de Louvois, son ministre, n'eût pas poussé ces affaires avec la violence causée par la trempe d'un caractère inflexible ! M. d'Aguesseau

H

n'en gémit pas moins comme bon citoyen , que comme excellent catholique : c'est sous ce double titre qu'il prévoyoit avec une vive douleur l'abus et les suites de mesures sans prudence : illusion de ces conversions imaginaires , inutiles et même nuisibles à la véritable Religion , encore plus contraires à la tranquillité intérieure de l'Etat , où elles se termineroient à produire un genre de citoyens qui , vivant sans culte , sans pasteurs , sans aucun exercice de piété , feroient connoître tôt ou tard combien il est plus dangereux de n'avoir point de religion , que d'en avoir une mauvaise ; formant comme un peuple de mécontents nourris dans le sein de l'Etat , toujours prêts à se rallumer comme un feu caché sous la cendre , à la première étincelle qui viendrait d'un dérangement intérieur , ou d'une jalousie étrangère. Les deux époux et leur famille partirent du Languedoc , accompagnés des vœux et des regrets de tous les gens de bien. Arrivé à Paris , M. d'Aguesseau , accueilli du Prince comme un homme dont il n'avoit jamais entendu dire que du bien , prit sa place au conseil : peu occupé

du monde et de la Cour, il se réduisit à une vie simple, frugale et modeste : ses fonctions, sa famille, la religion, la lecture, un petit nombre d'amis vertueux remplissoient toute sa vie si parfaitement exempte de vues ambitieuses.

Son repos fut troublé, en 1687, par de nouvelles idées que M. Lepelletier, alors contrôleur-général, avoit conçues pour la réformation de la finance. Plusieurs conseillers-d'état et l'ancien intendant du Languedoc étant du nombre, furent chargés par le Roi de visiter des provinces, et d'y recevoir toutes les plaintes qu'on pourroit leur faire des malversations commises dans la perception des revenus du Monarque : à leur retour il les entendit pendant une après-midi entière, et fut dédommagé de sa peine, par l'ordre, la netteté et la précision avec laquelle M. d'Aguesseau lui donna une idée générale et des maux et des remèdes. Ces magistrats eurent ordre de renfermer toutes leurs vues dans un avis par écrit, et celui dont nous écrivons la vie, eut encore plus d'avantage par la plume, que par la parole.

En 1688, chargé par le Souverain, de visiter le Bourbonnais, l'Auvergne, le Lyonnais, le Dauphiné et la Provence, il passa environ six mois à aller jusqu'à l'extrémité du royaume, travaillant partout avec les intendans, écoutant les plus habiles financiers, interrogeant les négocians de la plus grande réputation, entrant avec tous dans les moindres détails, sur l'origine, l'étendue, la régie des droits du Roi, et plus encore sur ce qui regardoit le fond du commerce, des manufactures et des arts, pour y découvrir toutes les sources de l'abondance, et tous les moyens qui peuvent servir d'aiguillon à l'industrie. Un travail excessif avoit allumé un si grand feu dans son sang, qu'il s'en ressentit le reste de sa vie : il s'y joignit un rhumatisme de la plus grande violence, qui lui causa de longues douleurs égalées seulement par une patience aussi extrême que le mal. Il n'avoit pas besoin de cet état pour repousser toutes les idées d'honneurs, de places et d'ambition qu'on voulut encore lui suggérer : mais s'agissoit-il d'établir un meilleur ordre dans la perception des re-

venus du Roi , de soutenir ou favoriser le commerce , de maintenir la police générale du royaume , c'étoit alors que consulté, ce vertueux et désintéressé magistrat , se livroit tout entier à un travail où sa religion et sa modestie goûtoient le plaisir pur de servir si gratuitement le public , qu'il n'en avoit que la peine , pendant que les autres en avoient tout l'honneur.

L'objet qui lui plaisoit le plus , et qui forma pour lui dans la suite une espèce de département particulier , étoit la direction générale du commerce et des manufactures du royaume : long-temps il en fut chargé seul , et l'auroit toujours conservé de cette manière , si le désir d'honorer et d'accréditer le commerce , celui d'instruire le conseil du Roi sur des matières si importantes à l'Etat , ne l'eussent déterminé à l'établissement nouveau d'un conseil de commerce , dont il fut en quelque manière le fondateur. Il ne seroit pas difficile de montrer le bien que cet établissement a fait au royaume , même au milieu des plus grandes guerres ; mais quand on ne lui tiendroit compte que des maux qu'il a

empêchés, il y en auroit encore assez pour faire honorer la mémoire de son auteur.

A tant d'occupations, Louis XIV en joignit deux de confiance : la première fut l'inspection des affaires du duc du Maine ; l'autre, la direction des économats et de la régie des biens confisqués sur les religieux fugitifs. L'honneur de travailler seul avec le Prince, et d'en recevoir directement les ordres, ne fut point alors ce qui le flatta davantage. Sa charité ne lui fit presque sentir que la satisfaction de ménager avec soin les fonds dont l'administration lui étoit confiée, soit pour soutenir les nouveaux convertis qui étoient encore foibles dans la foi, soit pour ramener entièrement ceux qui étoient ébranlés, soit pour dédommager, en quelque manière, par des secours donnés à propos, ceux qui avoient eu le courage de ne pas suivre leur fortune avec leurs parens hors de la France.

Outre ces différens genres de travaux, tous les évènements extraordinaires, qui devoient le sujet d'une délibération importante, toutes les calamités générales ou particulières, tous les abus nouveaux qui

demandoient aussi de nouveaux remèdes , retomboient presque toujours sur M. d'Aguesseau¹, qui, dans le secret de son cabinet, et plus encore dans celui de sa modestie , étoit le conseil du ministère , et comme l'oracle de la Cour : par-tout on retrouvoit en lui le même caractère d'une ame vertueuse et d'un génie supérieur , qui savoit se prêter également à tous les besoins , se plier à toutes les conjonctures , se proportionner à tous les caractères , et se rendre toujours utile , sans faire jamais sentir qu'il étoit nécessaire.

Un nouveau trait de sa sagesse choisi entre plusieurs autres , donna lieu à un nouvel établissement qui , suivant toutes les apparences , durera autant que la monarchie. Personne n'ignore toute la part qu'il eut , par l'exposé de vues dont la noblesse égaloit la justice , à l'établissement de l'ordre de saint Louis : il lui doit effectivement sa naissance , sa forme et ses réglemens. Heureux le Prince qui peut contenter ses sujets par une telle faveur ! heureux aussi et vraiment nobles les sujets qui se contentent de cette marque honorifique , pour

payement du sang qu'ils répandent au service du Monarque et de la patrie !

Aussi bon père que bon citoyen , il désiroit que son fils Henri, depuis le célèbre Chancelier , élevé par ses soins et formé sous ses yeux , pût obtenir une troisième charge d'avocat-général créée au mois de novembre 1690. Dans la crainte que sa modestie ne l'empêchât de parler aussi-bien qu'il savoit écrire , il prit le parti de s'expliquer au Roi par une lettre qui étoit un chef-d'œuvre dans son genre : il la finissoit en disant qu'il étoit né sujet avant d'être père ; qu'il devoit infiniment plus au Roi qu'à son propre fils , et qu'il seroit bien fâché de le proposer à Sa Majesté , s'il ne le croyoit pas capable de répondre dans la suite à une si grande grâce. En l'accordant , le Monarque dit qu'il vouloit faire plaisir à un père incapable de le tromper même sur son propre fils.

Nommé , en 1695 , conseiller au conseil royal des finances , qui lui donnoit le droit d'assister, deux fois la semaine , à un conseil où le Roi étoit présent , cet homme vertueux fut non-seulement surpris , mais affligé

d'un tel choix : il se représenta toute la délicatesse d'une place qui l'obligeoit à donner son avis sur les propositions les plus hasardeuses de la finance. Il ne put contenir l'émotion intérieure de sa conscience ; les larmes lui vinrent aux yeux, et il fallut presque le consoler de ce qui auroit donné une si grande satisfaction à tout autre conseiller-d'état. Cependant il se remit après quelques momens de réflexions, et espérant que Dieu soutiendrait sa vertu dans une place qu'il sembloit que Dieu lui-même lui envoyoit, il se résolut d'aller remercier le Roi d'une grâce moins désirée encore qu'espérée. Le public tiroit de cette nomination des conséquences pour un avenir qui ne paroissoit pas fort éloigné ; il regardoit la place nouvellement donnée, comme le degré d'où M. d'Aguesseau devoit monter à celle de chancelier de France : mais il ne s'y conduisit pas comme un homme qui auroit eu des espérances. Il ne pensa qu'à y soutenir le caractère d'une vertu toujours égale, et qui, si l'on peut parler ainsi, avoit encore toute la fleur de sa première innocence. Mais, chose étrange !

ni le Roi, ni les contrôleurs-généraux même que cette vertu contredisoit, ne lui en ont jamais su mauvais gré : il accompagnoit sa résistance à leur opinion de tant de douceur et de modestie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'estimer et de l'aimer, lors même qu'on ne suivoit pas ses sentimens ; et la seule vengeance que l'on se permit quelquefois contre lui, fut de lui reprocher qu'il étoit trop chrétien, et qu'il portoit la délicatesse sur le devoir jusqu'au scrupule.

Louis XIV sembloit révéler une si grande vertu ; il l'écoutoit souvent avec une attention marquée. Le duc de Beauvilliers, qui faisoit profession de vivre en disciple de Jésus-Christ au milieu de la cour, et qui dès sa jeunesse avoit été prévenu d'une grande estime pour M. d'Aguesseau, honora encore plus sa vertu, lorsqu'il le vit de plus près au conseil royal : il étoit aussi lié d'une ancienne amitié avec l'abbé de Fénelon, depuis archevêque de Cambray, d'ailleurs fort estimé de madame de Maintenon ; il se trouvoit ainsi dans la route de la fortune : lui seul paroissoit l'ignorer ou le craindre.

Après la publication du Livre des *Maximes des Saints*, justement condamné par le bref du pape Innocent XII, et si glorieusement rétracté par le pieux et éloquent archevêque de Cambray, ce prélat fut banni de la cour avec les abbés de Langeron et de Beaumont. Le Monarque, par une délicatesse infinie sur la Religion, penchoit à envelopper le duc de Beauvilliers dans la même disgrâce : il s'en remit à la décision de M. de Noailles, archevêque de Paris. Celui-ci ne voulut se déterminer que par l'avis de M. d'Aguesseau, qui fut favorable à l'ami de Fénélon. Il honoroit dans M. de Beauvilliers un esprit de religion, de modération et de justice, qui éclatoit dans toute sa conduite : il ne regardoit sa prévention pour les mystiques modernes, que comme une illusion passagère, et comme un éblouissement de piété, que l'exemple et l'autorité de l'archevêque de Cambray avoient causé, mais que la condamnation ou la rétractation de ce prélat dissiperoient entièrement.

A la mort du chancelier Boucherat, son successeur n'auroit pas été douteux, si le

public en eût eu la nomination. Ce mot de Tacite sembloit être fait pour M. d'Aguesseau : « La voix du peuple choisit souvent pour le Prince ; et s'il veut chercher le plus digne , un consentement unanime le lui présente. » Mais le vertueux magistrat qui disoit quelquefois de la meilleure foi du monde , qu'il ne se croyoit pas digne du premier ministère de la justice , fut plus content et plus heureux que ceux qu'on élevoit aux plus grandes places : il remercia Dieu en secret d'avoir tellement arrangé la suite des conjonctures , qu'il ne courût pas même le risque de monter plus haut. Il goûtoit encore plus la tranquillité dont il jouissoit dans le second rang , lorsqu'il voyoit de près les divisions qui agitoient presque toujours ceux que la faveur avoit portés au premier. Aimant beaucoup mieux servir de conseil aux ministres , que d'être ministre lui-même , il vit croître ses occupations plus laborieuses qu'éclatantes , par l'élévation de M. de Pontchartrain , à la dignité de chancelier de France.

Le Tout-Puissant visitoit son serviteur par des afflictions domestiques , qui ne con-

tribuoient qu'à épurer sa foi et qu'à accroître sa ferveur. La mort lui enleva, dans sa fille aînée, l'objet de l'édification, du respect et de l'amour de toute la famille : soumis sans réserve à la volonté de Dieu, malgré la tendresse naturelle de son cœur, il s'occupoit saintement du bonheur de celle qui n'avoit fait que le précéder dans le ciel où il vivoit déjà par son espérance. L'année 1713 fut marquée pour lui d'une manière bien triste, par la perte qu'il fit de ce qu'il aimoit le plus dans le monde et qu'il devoit le plus aimer : dans une maladie violente et courte, l'amour de madame d'Aguesseau pour la religion lui faisoit recouvrer une connoissance qui lui manqua sur tout le reste. Au sein d'une rêverie presque continuelle, son cœur, nourri dans une habitude de ferveur et d'oraison, mettoit dans sa bouche les prières qui lui étoient les plus familières, qu'elle ne cessoit de répéter avec tant d'ardeur et de contention, qu'on étoit obligé de la prier de renfermer dans son cœur ce que sa voix ne pouvoit prononcer sans faire un effort qui avançoit sa fin. Elle le promettoit inutilement ; son

cœur, plus vivant que son esprit, pouvoit bien produire encore les sentimens dont il étoit pénétré, mais il n'avoit plus la force de les contenir : ce fut dans cet état qu'elle s'endormit du sommeil des justes, pour aller jouir dans le ciel de celui qu'elle avoit si ardemment aimé sur la terre, et dont son ame accablée et sa voix mourante, ne pouvoient se lasser de répéter le nom.

Les dignes enfans des deux vénérables époux perdoient la meilleure mère qui fut jamais. Ils croyoient presque pleurer avec elle le meilleur de tous les pères : ils n'espéroient pas qu'à l'âge de 78 ans, avec une santé toujours très-délicate, il pût survivre à une mort qui rompoit les nœuds d'une union de plus de cinquante ans, mais encore aussi tendre que si elle eût été dans sa naissance, ni soutenir le vide affreux que cette séparation alloit mettre dans sa vie, dont son épouse remplissoit tout le temps que les affaires lui laissoient : Dieu manifesta dans l'époux une raison et une religion supérieures à la plus juste et à la plus vive douleur. Il se jeta à genoux, quand on vint lui apprendre que madame

d'Aguesseau avoit rendu les derniers soupirs , et demeura environ un quart d'heure en prières , offrant à Dieu dans toute l'amertume de son ame , le sacrifice le plus douloureux qu'il pût jamais lui faire. Il alla se confesser et entendre la Messe : sa famille le suivit à l'Eglise , et le vit communier avec la ferveur d'un Saint , qui ne paroissoit plus occupé qu'à se réunir en Dieu à celle qu'il venoit de perdre. Il se releva de sa prière , et revint chez lui avec un courage dont il donna dans le moment à ses enfans des preuves si touchantes , qu'ils ne pouvoient dans la suite y penser , sans verser des larmes mêlées de tendresse et d'admiration : il prouva que sa vertu se suffisoit pleinement à elle-même , et que les privations les plus sensibles pouvoient bien émouvoir sa grande tendresse , mais non pas ébranler sa fermeté chrétienne. Il reprit tranquillement ses fonctions ordinaires , renfermant dans son sein sa profonde douleur , et se livrant à son devoir avec la même présence , la même liberté d'esprit , que s'il n'eût pas perdu la consolation et l'adoucissement ordinaires de

tous ses travaux. Jamais ame ne fut plus maîtresse de tous ses mouvemens, et c'est ce que prouva, environ un an après, de la manière la plus sensible, un accident aussi effrayant qu'imprévu, qui arriva dans sa maison : elle fut à moitié brûlée par un incendie ; on ne parvint à éteindre le feu qu'après de longs efforts ; et ce qu'il y eut de plus singulier dans cette triste aventure, c'est que dans une maison toute ouverte, depuis minuit, jusqu'à dix heures du matin, dans un jardin où l'on avoit jeté au hasard tous les meubles que l'on put dérober aux flammes, il n'y eut rien de perdu, ni même d'égaré. L'affection du peuple est de toutes les gardes la plus fidèle ; l'homme de bien trouve des ressources inespérées dans l'admiration qu'excite sa vertu.

Le vénérable vieillard conserva sa place de conseiller au conseil royal, sous la régence du duc d'Orléans, et sous un autre titre ; mais il y assistoit assez rarement : il étoit bien-aise de donner à Dieu tout le temps qu'il ne pouvoit presque plus employer pour le bien de l'Etat, et ce fut dans une si sainte occupation qu'il passa la dernière de ses années.

Entraîné par le cours des évènements, nous avons présenté de suite les diverses fonctions qu'il remplit au service de son pays : il est juste qu'avant de conduire d'Aguesseau à la fin de sa carrière, nous fixions nos regards sur son esprit, sur son cœur et sur ses sentimens religieux. Les talens de l'esprit auroient suffi pour le faire paroître supérieur aux autres hommes ; il les possédoit tous, soit par un don de la nature, soit par un effet de son application : la facilité de son génie étoit si grande, que l'étude lui étoit presque inutile : une clarté qui alloit jusqu'à la plus parfaite évidence, étoit le fruit de la justesse de ses pensées ; l'étendue de son esprit en égaloit la justesse, sans que l'une fît jamais aucun tort à l'autre : cet esprit étoit d'une application si laborieuse, qu'on auroit cru d'abord qu'il devoit produire plus d'épines que de fleurs. Au contraire, à cette attention sévère, même rigide sur le fond des choses, succédoient des grâces simples et naturelles, qui étoient comme le coloris, qu'il savoit ajouter sans effort à l'exactitude et à la précision du dessin. Il se peignoit, sans y penser, dans

tous ses discours : on voyoit le caractère d'un homme de bien qui suivoit librement l'impression , et , si j'ose dire , l'inspiration de sa vertu : qu'on lise ces harangues précieuses qu'il avoit prononcées aux Etats du Languedoc.

Les Mémoires de M. d'Aguesseau peuvent être partagés en différentes classes : ceux de la première sont le résultat de cette commission qui lui fut donnée , de se transporter en différentes provinces , pour examiner tout ce qu'il seroit possible de faire pour remédier aux inconvéniens , aux abus. Ces Mémoires se recommandent par une impartialité parfaite : on lui a reproché , et dans la suite au Chancelier son fils , une sorte d'indécision , lorsqu'il s'agissoit de prononcer sur des questions aussi compliquées qu'importantes. Mais ce doute absolu fut le terme où le conduisoit souvent une application infatigable , une pénétration exquise , et une droiture de cœur , qui ne laissoit aucune prise aux illusions de l'amour-propre. De ces Mémoires les uns ne concernent que des objets d'administration , et sont remplis de recherches et de vues sur

diverses branches des finances et du commerce. Les autres Mémoires consistent en *vingt-quatre* discours prononcés aux Etats de Languedoc, depuis 1673, jusqu'en 1684, et *trois* autres discours prononcés, dans la même assemblée, sur des objets particuliers : le but et les motifs de ces discours étant presque toujours les mêmes, ils se ressemblent pour le fond : la diversité des circonstances où se trouva le royaume, pendant les douze années de l'intendance de M. d'Aguesseau, lui fournissoit des moyens de varier ses plans, ses exordes, ses péroraisons, et même son style : il sut en profiter avec tant de goût et de discernement, que ces discours sont en eux-mêmes d'excellens modèles d'éloquence : cependant il règne entr'eux une espèce de monotonie qui n'est ni dans la disposition, ni dans le ton, et qui résulte de la direction continuelle de toutes les pensées, de tous les sentimens vers la même et unique fin.

Mais arrêtons - nous, et à la place de l'homme d'esprit, ne considérons dans le vertueux d'Aguesseau, que le sage et le chrétien : on ne croit pas que l'amour du

plaisir lui ait jamais fait perdre un seul moment de sa vie : dégagé de toute ambition, il n'avoit eu en vue, dans l'établissement de ses enfans, que de les mettre à portée de servir le public, et d'éviter le danger d'une vie douce et oisive. Vingt ans passés laborieusement dans les plus grandes intendances, trente et une années de service au conseil, ne lui ont pas fait naître la pensée de rien demander; il est mort à quatre-vingt-un ans, sans avoir reçu aucune pension, aucune gratification extraordinaire. Quels défauts pouvoit avoir un homme insensible au plaisir, à l'ambition, à l'intérêt même le plus légitime? Toutes les foiblesses humaines sont presque des suites de ces trois grandes passions. *Despréaux* disoit de lui, avec le chagrin d'un poète satirique: — « C'est un homme qui désespère l'humanité : il me paroît si estimable, qu'il en est haïssable. Eh ! comment pourrois-je aimer un mortel sans défaut, sur qui la satire ne peut trouver aucune prise ? »

Mais l'exemption des défauts n'est encore que le premier degré de la vertu : il craignoit l'illusion des premières pensées et le

danger des jugemens précipités. Le désir d'un faux honneur n'avoit pas plus de pouvoir sur lui, que la crainte d'une fausse infamie : toujours juste à l'égard des autres, il ne cessoit de l'être quelquefois que pour lui : alors la délicatesse de sa conscience le faisoit douter contre la certitude même : à une justice si pure se joignoit la prudence la plus consommée : il n'y avoit guères de mal dont il n'apperçût bientôt le remède : toujours en garde contre les jugemens téméraires, il évitoit même les jugemens superflus : sa candeur naturelle lui donnoit pour amis tous ceux qui l'approchoient, sans que ses paroles lui eussent fait jamais un seul ennemi. Sous un extérieur qui paroissoit timide par sa modestie même, il cachoit la plus véritable fermeté : il ne connoissoit pas plus les variations de l'humeur, que le dérangement des passions. Pour définir son caractère, il auroit suffi de dire que c'étoit une raison vivante, qui animoit un corps docile à ses leçons, et accoutumé de bonne heure à porter sans effort le joug de la vertu.

La simplicité et l'égalité de son ame,

se faisoient sentir jusques dans celle de son goût et de son appétit. Les alimens les plus communs étoient les seuls qu'il connût ; toujours les mêmes et toujours dans la même quantité : il mêloit si peu de vin avec son eau , qu'il ne pouvoit presque s'en apercevoir que par les yeux. Les tables les plus délicates ne dérangoient point l'uniformité de ses repas ; il craignoit même de s'y trouver , par la perte du temps qui en est inséparable. Toujours dur à lui-même , ignorant presque tout ce qu'on appelle les commodités de la vie , il n'en sentoit point la privation , d'après son propre aveu : comme il dormoit fort peu , l'objet ordinaire de ses soins ne lui échappoit pas même dans le temps destiné au repos : il étoit encore plus citoyen , que mari et que père , dans les services qu'il rendoit à l'Etat ; il n'étoit jamais plus content , que lorsqu'il pouvoit goûter le plaisir d'être l'auteur inconnu de la félicité publique : aussi bon mari que bon citoyen , il étoit né pour rendre heureuse et parfaite toute femme qu'il auroit épousée : mais dans madame d'Aguesseau , le ciel ne lui avoit laissé rien

à désirer sur ce sujet. On vit en lui le portrait du meilleur père qui fut jamais. quel père en effet ! quel fond de tendresse ! Il aimoit ses enfans plus que lui-même : désirant leur perfection beaucoup plus que leur fortune , à peine leur esprit commençoit-il à se développer , qu'il commençoit aussi à jeter dans leur ame encore tendre les premières semences de la vertu , non de cette vertu qui ne fait tout au plus que l'honnête homme , mais de celle qui forme le chrétien par les grandes idées de la religion , sans laquelle il leur disoit souvent qu'il ne peut y avoir de vertu sincère , solide et durable. Une précaution infinie pour éloigner d'eux toute apparence de vice ou d'irreligion , des lectures proportionnées à la mesure de leur raison , des instructions courtes , mais pleines de sens et d'onction , des exemples encore plus utiles que les paroles , étoient les moyens qu'il employoit continuellement pour leur inspirer la piété et l'amour du devoir : il suffisoit presque de le regarder pour sentir naître en soi ces sentimens , et pour éprouver cette espèce de passion dont un ancien Sage disoit , que

la présence de la vertu seroit suivie , si elle se rendoit visible à nos yeux sous une forme corporelle. Il forma pour l'éducation de son fils , depuis Chancelier de France , un plan d'étude si naturel , si simple , et en même temps si utile , que plusieurs de ses amis l'empruntèrent de lui pour élever leurs enfans de la même manière : il se déroboit souvent à ses plus importantes occupations , pour juger par lui-même de la fidélité avec laquelle le jeune d'Aguesseau le suivoit. Dans les fréquens voyages du respectable père , son carrosse devenoit une espèce de classe où sa famille , après avoir fait assidûment la prière des voyageurs , travailloit , sous les yeux d'un si grand Maître , à l'explication et à la traduction des auteurs grecs et latins. Une des choses qu'il inspiroit le plus à ses enfans , sans l'exiger absolument , étoit qu'ils eussent toujours quelque livre de choix , pour le lire , après leurs études ordinaires. Avec un tel père , un visage plus sérieux qu'à l'ordinaire , un regard un peu plus sévère paroissent un véritable châ'timent ; un air de satisfaction , une parole de louange , le moindre signe d'approbation tenoit

tenoit lieu de la plus grande récompense : un si bon chef de famille étoit né pour rendre ses domestiques presque aussi heureux que ses enfans ; il les traitoit moins en supérieur, qu'en père ; sa charité pour eux s'étendoit au-delà des bornes de leur service , il cessoit d'être leur maître , et il demeuroit toujours leur conseil, leur appui, leur bienfaiteur.

Ami aussi profondément affectionné que solide, il l'étoit d'autant plus, qu'il savoit l'être sans art, et qu'on étoit ravi de voir que le mérite le plus parfait, n'avoit point d'autre ornement chez lui, que la simplicité de la nature : il auroit eu une pente secrète à la plaisanterie : on s'en apercevoit quelquefois par les traits d'une raillerie si fine et si douce, qu'elle charmoit ceux même sur qui elle tomboit ; et néanmoins il se permettoit rarement, et seulement envers ses enfans ou ses meilleurs amis, ces sortes de traits.

Mais qu'est-ce que l'homme d'esprit ? qu'est-ce que le sage même, auprès du véritable Chrétien, qui est autant au-dessus de l'honnête homme, selon le monde,

que la Religion est au-dessus de l'humanité ? La piété étoit née , pour ainsi dire , avec M. d'Aguesseau. Dieu l'avoit prévenu de ses bénédictions dès sa plus tendre enfance. Ceux qui l'avoient connu au collège , n'ont pas moins respecté la pureté de ses mœurs , que ceux qui n'ont pu voir que les dernières années de sa vie : tous l'ont regardé comme étant du petit nombre de ces ames privilégiées , qui portent aux pieds du trône de l'Agneau sans tache , cette robe d'innocence qu'ils en ont reçue dans le baptême. Toute sa vie fut celle d'un juste qui n'avoit aucune faute considérable à expier , mais qui , par cette raison même , se reprochoit les plus légères avec une si rigoureuse sévérité , que la timide délicatesse de sa conscience en étoit souvent troublée.

L'étude de la Religion qu'il méditoit le jour et la nuit , sur-tout le Nouveau Testament , lui étoit devenue si familière , qu'on ne pouvoit presque en commencer un passage devant lui , que son cœur n'achêvât encore plus que sa mémoire : il la lisoit avec la foi , la ferveur , la docilité d'un humble Chrétien : il ne cherchoit à y con-

noître que la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme : il en lisoit peu , mais long - temps. Un verset de l'Écriture étoit pour lui véritablement le pain des forts , où il trouvoit une nourriture abondante par l'attention qu'il avoit à en pénétrer toute la substance , à se l'approprier , et pour ainsi dire , à se l'incorporer toute entière , pour ne plus vivre que de la vie de Jésus-Christ. Dans la pureté de sa foi , dans son humble obéissance à ses pasteurs , rempli de la charité qui édifie et non de la science qui enfle , il gémissoit en secret des divisions dont l'Eglise étoit alors affligée ; mais se tenant toujours dans le dernier rang de ses enfans les plus soumis , il ne prenoit part aux disputes qui la troubloient , que par ses prières ferventes qu'il offroit sans cesse à Dieu , pour lui demander d'affermir la vérité par la charité. Il ne pouvoit contenir au-dedans de lui les mouvemens tendres et fervens de sa piété ; on voyoit ses yeux rougir et se mouiller de larmes , on entendoit sortir de sa bouche des paroles enflammées du feu de l'amour divin ; et c'étoit un spectacle si édifiant , qu'on ne pouvoit

s'empêcher de dire , en le voyant : ce n'est pas un homme , c'est un Ange qui vit avec nous sur la terre.

Les surprises de la douleur le trouvoient toujours prêt à leur résister. Il eut une fois deux doigts de la main droite , presque entièrement écrasés dans une porte-cochère , qu'on ferma sur lui : on lui fit tremper ses doigts , qui en avoient à peine la figure , dans une tasse pleine d'eau de vie : dans cet état , il ne lui échappoit pas seulement un soupir. Un baume renfermant le sang corrompu , lui fit enfler , non-seulement la main , mais le bras , de telle manière que l'on commença à craindre les suites de cet accident. Il fallut rouvrir la plaie et y faire des incisions ; mais sa patience étoit à l'épreuve de tout. Dans les maux pénibles qu'il a endurés , s'il lui échappoit de se plaindre légèrement , il sortoit de sa plainte même une prière fervente , pour demander à Dieu la grâce de souffrir avec Foi , et avec une résignation parfaite à ses ordres.

Un Saint disoit que la mesure d'aimer Dieu , étoit de l'aimer sans mesure ; le vertueux et sensible d'Aguesseau n'en con-

noissoit point d'autre ; mais plus il aimoit Dieu et le trouvoit digne d'être aimé , plus il se reprochoit de ne l'aimer pas encore assez ; et il se plaignoit de sa tiédeur , pendant que les ames les plus parfaites portoient envie à la ferveur de son amour. Il n'aimoit pas le prochain comme lui-même ; mais plus que lui-même : sa charité désintéressée et universelle sembloit se multiplier avec les différens genres de misère , et le portoit continuellement à faire l'aumône , pour ainsi dire , de son temps , de ses lumières , de son crédit , autant que de ses biens même. Madame d'Aguesseau l'avoit vu plusieurs fois revenir triste chez lui , parce qu'il avoit entendu faire le récit de la situation où se trouvoit une personne ou une famille qui souvent lui étoit inconnue , et qu'il ne savoit s'il auroit de quoi la secourir. Les larmes lui en venoient aux yeux ; il tournoit son esprit de tous côtés , pour trouver par une pieuse industrie , de quoi fournir un secours suffisant , et sa digne épouse rendoit le calme à son ame agitée , lorsqu'elle avoit pu lui découvrir une ressource inconnue à sa charité. Son

bien avoit souffert de grands retranchemens , et les pauvres ne s'en apperçurent jamais.

La règle ordinaire des deux respectables époux , étoit de réserver , pour l'exercice continuel de leur charité , la dime de tout ce qu'ils recevoient : ils comptoient les pauvres pour un de leurs enfans ; en sorte que , s'ils avoient dix mille francs à placer , ils n'en plaçoient que huit , et en donnoient deux aux pauvres , qu'ils regardoient comme leur propre sang , par une adoption sainte et glorieuse pour eux , qui mettoit J. C. même au nombre de leurs enfans. Mais les calamités publiques et particulières augmentoient presque toujours la part des indigens ; et il y avoit des années où leurs aumônes avoient passé le tiers du revenu dont ils pouvoient jouir. Au reste , de tout le bien qu'ils faisoient , ils n'en montroient qu'autant qu'il le falloir pour l'exemple ; le reste n'étoit connu que de Dieu , ou d'un petit nombre de confidens nécessaires de leur charité.

La plus profonde humilité cachoit presque à M. d'Aguesseau la vue de son mé-

rite, et elle auroit voulu pouvoir le cacher aux autres. Peu content de se réduire dans son opinion à ce qu'il étoit, non aux yeux des hommes, mais à ceux de Dieu même, il se rabaissoit encore au-dessous ; les lumières de son génie étoient comme les yeux de notre corps, qui voient tout sans se voir eux-mêmes. Sa maison, ses meubles, sa table, ses équipages, tout l'extérieur de sa vie étoit comme une espèce de philosophie, qui sembloit reprocher à ses égaux, la folie d'une magnificence encore plus contraire à leur profession, qu'onéreuse à leur fortune. Le père Letellier, confesseur de Louis XIV, étant interrogé par ce Prince, pourquoi il ne se servoit pas d'un carrosse à six chevaux, le religieux répondit que cela ne convenoit pas à son état, et qu'il auroit été encore plus honteux de le faire, depuis qu'il avoit rencontré plusieurs fois sur le chemin de Versailles, dans une chaise à deux chevaux, un homme de l'âge, des services et de la dignité de M. d'Aguesseau.

Il avoit eu plus d'une fois la pensée de la retraite, mais Dieu sembloit le retenir

visiblement dans le monde , parce qu'il vouloit en faire l'exemple singulier , et presque unique d'une vie pure et uniforme , toujours animée du même esprit de Religion , et consacrée constamment au bien public , et soutenue jusqu'à la fin avec autant de ferveur , que s'il eût vécu dans le fond de la Thébàide.

Il étoit attaqué presque tous les hivers , dans les dernières années de sa vie , d'un rhume violent et opiniâtre : il en fut plus accablé que jamais au commencement de 1716. Les médecins déclarèrent que la nature du mal étoit un ulcère au poumon. Vers la saint Martin de cette année , le mal augmenta tout-à-coup. Son confesseur , homme d'une grande vertu et d'une aussi grande simplicité , lui conseilla de se confesser. Il reçut le S. Viatique plutôt par un effet de sa Foi et de son amour pour Dieu , que par la crainte de la mort qu'il ne croyoit pas si proche ; mais accoutumé à soumettre sans peine son jugement aux lumières de ceux qui le conduisoient , il crut ne pouvoir faire trop tôt le sacrifice de sa vie , au Dieu de qui il l'avoit reçue , et dont il en attendoit une meilleure. Il

témoigna seulement qu'il auroit bien souhaité faire une confession générale de toute sa vie, pour se préparer à la dernière Communion qu'il auroit peut-être le bonheur de faire. Le guide de sa conscience l'assura qu'il lui suffisoit de persévérer dans les sentimens de pénitence et de contrition, où il venoit d'entrer en se confessant. L'extrême délicatesse de sa conscience, la haute idée qu'il avoit de Dieu, la crainte des mouvemens humains qui se mêlent dans le bien même que nous faisons; cette humilité qu'il possédoit dans un degré si éminent, ce fonds de simplicité et de modestie vraiment chrétienne, qui ne voyoit en lui que l'imperfection inséparable de l'humanité, le tenoient dans une défiance si continuelle de lui-même, qu'il pouvoit dire, comme le saint homme Job : *Verebar omnia opera mea, sciens quòd non parceres delinquenti*; et qu'il devenoit une preuve vivante de la sincérité avec laquelle les plus grands Saints disoient souvent qu'ils n'étoient que des pécheurs.

Pendant que la famille avoit été à l'église chercher le saint Sacrement, le malade

consomma son sacrifice par des Actes de Foi, de Charité, de Soumission à la volonté de Dieu, dont l'exercice lui étoit si familier, qu'il n'avoit qu'à laisser agir son cœur, pour produire au-dehors tous les sentimens dont il étoit pénétré. Pendant qu'on appliquoit les saintes Huiles sur les organes des sens, il appela son confesseur, parce que son humilité avoit presque troublé son ame en ce moment, par le souvenir du grand nombre de fautes qu'il se reprochoit seul d'avoir commises par ses yeux, par ses oreilles, par sa langue. — « Je crus, dit ici l'homme de Dieu dans la relation qu'il fit de la mort de M. d'Aguesseau; je crus entendre saint Ephrem, lorsqu'il disoit en se recommandant aux prières des Fidèles, qu'il avoit fort aimé le monde, et qu'il s'étoit trop attaché à la vanité. Je fus effrayé, en même temps de l'insensibilité de tant de pécheurs que nous voyons mourir en paix, pendant que les justes se troublent après une vie pleine de bonnes œuvres. Je priai donc notre pieux malade de ne point s'inquiéter, et de faire réflexion que l'Onction sainte qu'il venoit de recevoir,

lui étoit donnée pour effacer les restes du péché , et pour achever de préparer l'entrée de son ame à J. C. » — Il le reçut un moment après , avec autant de ferveur , que s'il l'eût déjà vu sans ombre et sans nuages dans le séjour de la gloire. Ses enfans et petits enfans approchèrent de son lit , fondant en larmes , pour lui demander sa bénédiction. Semblable au patriarche Jacob , rempli de l'esprit de Dieu qu'il portoit dans son sein , il rappela ses forces abattues , pour leur souhaiter , non les bénédictions de la terre , mais celles du Ciel , dans ces termes mêmes qu'une de ses filles , madame Leguerchin , eut le courage d'écrire un moment après.

« Je prie Dieu , mes chers enfans , de vous conserver , de vous donner à chacun ce qui vous convient , suivant la condition où vous êtes ; de vous faire à tous la grâce de vous attacher à vos devoirs , de les remplir selon son esprit , et de vivre selon les règles de l'Evangile. Lisez-en tous les jours quelque chose ; méditez ce que vous en lirez , et n'entreprenez jamais rien , par ambition , ni par vanité. Ne vous attachez

point à la vie présente , mais pensez qu'après celle-ci , il y en a une qui est éternelle ; que la vie dont vous jouissez est courte , et qu'elle nous conduit à une vie heureuse ou malheureuse , qui ne finira jamais. » Etendant ses mains hors de son lit , il ajouta : — « Je vais vous donner ma bénédiction ; je vous la donne comme votre père ; mais vous en avez un autre dans le Ciel , à qui il faut la demander ; je le prie , de tout mon cœur , de vous la donner. » Et levant les yeux au Ciel , il bénit toute sa famille , en faisant sur elle le signe de la croix. Elle ne put lui répondre , qu'en baisant tendrement ses mains avec un sentiment mêlé de douleur , de respect et d'admiration qui la mettoit hors d'elle-même.

Ce même jour , dans l'après-midi , il se trouva mieux , et dit à l'épouse du chancelier son fils : — « Vous vous êtes tous bien alarmés cette nuit , et je n'en suis pas fâché : je suis ravi , au contraire , d'avoir des enfans si touchés du soin de mon salut. Mais puisque Dieu me laisse le temps de mettre ordre à mes affaires , il faut que j'en profite , pour vous expliquer toutes mes

intentions, afin que rien ne puisse troubler après ma mort, la paix et l'union que je laisse dans ma famille. » Dans l'intervalle d'accidens, suite naturelle des progrès de la maladie, il demanda qu'on lui lût quelques psaumes. Il n'entra pas seulement dans les réflexions, que son confesseur mêloit de temps en temps à cette lecture ; il y joignoit les siennes sur les versets qui lui paroissoient les plus touchans, et dont on voyoit que son ame étoit toute pénétrée. Il offroit constamment la plus grande application à l'objet continuél de ses pensées, c'est-à-dire, à l'éternité. On eût dit qu'il n'avoit fait qu'apprendre à mourir dans tous les momens de sa vie, et qu'il s'étoit tellement familiarisé avec la mort, par la longue habitude d'y penser, qu'il n'en étoit pas plus ému que de toute autre action ordinaire. Sa belle-fille lui parlant de la grâce que Dieu lui faisoit de ne point craindre la mort, et le priant de se souvenir d'elle et de ses enfans, lorsqu'il seroit en possession du bonheur éternel : — « Ma fille, lui dit-il, je ne suis pas assez parfait pour désirer la mort : mais en même temps, j'ai une si grande confiance dans la

bonté de Dieu et dans les mérites de J. C., que je ne saurois la craindre ; et vous pouvez être assurée que si Dieu me fait la grâce de jouir de lui dans le Ciel , et vous , et toute ma famille , y aurez un intercesseur qui ne cessera jamais de demander pour vous , les grâces et les secours dont vous aurez besoin . » Son médecin lui représentant combien son application aux choses spirituelles pouvoit lui être dangereuse : — « Que voulez - vous donc que je fasse , lui répondit-il , si vous ne voulez pas que je réfléchisse , et que je pense à Dieu ? » — Un de ses fils , M. de Valjonun étoit absent , lorsque le malade avoit béni sa famille : sur la demande de ce fils désolé comme tous les autres , le mourant lui dit : — « Vous me demandez ma bénédiction , mon cher fils , je vous la donne , non pour le temporel , non pour les biens de cette vie qui passe ; mais pour les biens éternels qui doivent seuls vous occuper. Je prie Dieu , qu'il vous comble de ses grâces ; qu'il vous donne la Foi , l'Espérance , la Charité , l'Humilité , la soumission à ses ordres dans l'accomplissement de

sa volonté et de ses désirs sur vous. Je vous recommande la lecture de l'Ecriture sainte , non par un esprit de curiosité , mais pour y apprendre vos devoirs. Lisez - en tous les jours quelque chose ; et faites-vous-en une étude pour y chercher uniquement la justice et la vérité. »

Les derniers momens s'approchoient. Une heure avant de mourir , il signa une lettre de recommandation pour un homme digne sans doute de ses bonnes grâces. Le confesseur , en récitant les prières des agonisans , demanda au mourant , s'il ne s'unissoit pas à lui , et s'il n'entroit pas dans tous les sentimens que ces prières inspirent ? Il répondit qu'il le faisoit de tout son cœur ; et rendit le dernier soupir , pendant qu'on récitoit le psaume *Confitemini Domino quoniam bonus* , commençant ainsi , en mourant , le cantique des miséricordes éternelles , pour aller le continuer à jamais dans le Ciel. On arracha ses enfans de sa chambre , mais ils n'en sortirent qu'après avoir eu la triste consolation de lui baiser les mains. Son visage n'étoit point changé ; la mort respecta ses traits , non-seulement

dans ce premier moment, mais tant qu'il fut visible ; la même douceur , la même sérénité , la même bonté éclatoient sur son front ; la vivacité même de ses couleurs n'étoit pas encore éteinte ; et quand sa famille alloit prier Dieu , à côté de lui , elle eût dit qu'il n'étoit pas mort , et qu'il dormoit seulement d'un sommeil tranquille ; image de la paix éternelle , dont il alloit jouir dans le sein de Dieu. .

Personne n'apprit sa mort sans en être touché : les gens de bien crurent pleurer en lui , non-seulement un homme vertueux , mais en quelque manière la vertu même. Chacun répétoit à l'envi son éloge ; les pauvres faisoient encore mieux son panégyrique , par l'amertume de leur douleur ; on voyoit couler de leurs yeux de véritables larmes. Ses funérailles , plus simples que celles du moindre bourgeois , et telles parce qu'il les avoit ordonnées , en furent d'autant plus célèbres par la mémoire et par les louanges de sa piété : il fut porté à l'Eglise de Saint - André sa paroisse , au milieu des regrets et des bénédictions publiques , et le peuple fut encore plus

touché , quand il vit que son humilité , plus durable que sa vie , l'avoit porté à vouloir être enterré dans le cimetière avec ceux qu'il avoit toujours regardés comme ses enfans ou comme ses frères. Les provinces ne furent pas moins sensibles à cette mort , que la Capitale. Elle excita sur-tout dans celles qu'il avoit gouvernées comme intendant , des regrets aussi vifs après trente ou quarante ans , que s'il n'eût fait qu'en sortir. Les peuples , dans plusieurs endroits , lui rendirent d'eux-mêmes des honneurs funèbres. Ainsi vivra toujours ce nouvel Abraham , à qui il sembloit que Dieu eût dit , comme au saint Patriarche : — « Je suis le Tout-Puissant ; marchez devant moi et soyez parfait. Ne craignez rien , je suis votre protecteur , et je serai votre récompense infinie. »

Vertueux d'Aguesseau , l'honneur et la gloire de la magistrature française , comment retracer dignement ta noble et sainte carrière. Qu'il nous suffise de dire : Tel il vécut , tel il mourut ; et sa précieuse fin , fut le miroir fidèle de sa belle vie. C'est par tes œuvres , sans doute , qu'il con-

vient de te peindre ; et chacune d'elles est comme un laurier déposé sur ta tombe , pour former ton auréole. Mais n'est-ce pas toi , n'est-ce pas tout magistrat qui mériteroit de marcher à tes côtés , pendant le long cours de tes travaux publics , que le grand Bossuet a voulu nous rappeler par ces paroles ? « De quelque belle apparence que l'iniquité se couvre , il en pénètre les détours ; et d'abord il fait connoître , même sous les fleurs , la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment , sans rigueur , il couvre l'injustice de confusion , en lui faisant seulement sentir qu'il la connoît ; et l'exemple de son inflexible régularité , est l'inévitable censure de tous les mauvais desseins.

» Il fait consister avec son salut , le service particulier qu'il doit à Dieu , dans une sainte administration de la justice. Il en fait son culte particulier , son sacrifice du matin et du soir , selon cette parole du sage : *La justice vaut mieux devant Dieu que de lui offrir des victimes ;* (Prov. 21.) car quelle plus sainte Hostie , quel encens plus doux , quelle prière plus agréable , que de faire

entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre opprimé, et de faire taire l'iniquité par toute la terre. Ouvrez les yeux, Chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où la justice rend ses oracles : vous y verrez avec David, *les dieux de la terre, qui meurent, à la vérité comme des hommes ;* (Ps. 81.) mais qui cependant doivent juger comme des dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt ; le Dieu des dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi, d'un ton si sublime, dans son divin psaume : *Dieu assiste, dit-il, à l'assemblée des dieux, et au milieu, il juge les dieux.* O juges, quelle majesté de vos séances ! quel président de vos assemblées ! puis aussi, quel censeur de vos jugemens ! » (1)

P R A T I Q U E.

1.^o Dans quelque état que la Providence m'ait placé sur la terre, je peux et je veux recueillir des fruits précieux de la vie de

(1) Oraison funèbre de M. le Tellier.

M. d'Aguesseau : que je sois homme public ou citoyen privé , j'apprendrai toujours à son école *la science vraiment utile ; disons mieux , la science uniquement nécessaire , celle de l'homme de bien.* 2.^o Si mon esprit a cultivé l'étude des lois , si le Ciel m'appelle à siéger dans les tribunaux , j'aurai toujours les yeux fixés sur l'intègre et religieux d'Aguesseau , afin que sa conduite devienne l'exemple de la mienne. 3.^o Tenté de me livrer à des vues ambitieuses , j'oserai contempler mon modèle ; et , à la vue d'un homme qui , à la porte des plus hautes faveurs , n'en rechercha point d'autre que celles du Tout-Puissant , que l'honorable témoignage d'une conscience pure , je rougirai de ma faiblesse , et je m'en dégagerai. 4.^o Quand je serai jaloux d'attirer sur moi la considération publique , je me demanderai avec une confusion salutare , pour qui travailloit d'Aguesseau ? fut-ce pour le ciel ou pour la terre ? Quelle est des vertus du grand homme , celle qui devrait faire l'occupation de toute ma vie. Sa modestie parfaite ? Elle embellissoit ses grandes qualités , elle appuieroit ma faiblesse.

HENRI-FRANÇOIS
D'AGUESSEAU,
CHANCELIER DE FRANCE,
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1751.

Précis de sa vie , extrait des Œuvres de M. le Chancelier d'Aguesseau ; à Paris, chez les Libraires Associés , 1787 , et aussi des divers Mémoires du temps.

HENRI-FRANÇOIS , fils de Henri d'Aguesseau , conseiller d'état et au conseil royal , et de Claire le Picart de Périgny , naquit à Limoges le 27 novembre 1668 , les auteurs de ses jours lui fournissoient deux grands modèles , et on reconnut en lui leurs différens caractères. Il avoit un cœur vertueux , plein de douceur et de bonté ; un esprit élevé , une imagination féconde en grandes images , qui lui fournissoit sans effort les expressions les plus lumineuses ,

et qui étoit toujours conduite par la raison soutenue des lumières de la foi : il étoit doué d'une facilité surprenante pour apprendre , et d'une mémoire prodigieuse qui acquéroit toujours , sans rien perdre de ce qu'elle avoit acquis. Son père fut presque son seul maître : cet excellent père , dès l'enfance de son fils , avoit senti tout ce qu'il pouvoit en attendre , il s'appliquoit à l'instruire , même dans le temps où des conjonctures difficiles lui donnoient le plus d'occupations dans l'intendance du Languedoc. Les fréquens voyages qu'il étoit obligé de faire , et dans lesquels il se trouvoit presque toujours accompagné de quelques personnes qui aimoient les lettres , étoient pour le jeune d'Aguesseau autant d'exercices littéraires. Une telle éducation lui donna tant d'ardeur pour les sciences , qu'il parvint à les réunir presque toutes. Il savoit la langue française , non par le seul usage , mais par principes ; le latin , le grec , l'hébreu , et d'autres langues orientales , l'italien , l'espagnol , le portugais et l'anglais. Aussi , disoit-il quelquefois , *que c'étoit un amusement d'appren-*

dre une langue. La lecture des anciens poètes fut , selon son expression , *une passion de sa jeunesse.* La société de deux grands poètes français , Racine et Boileau , faisoit alors ses délices , et il ne s'en permettoit point d'autres : lui-même composoit de très-beaux vers , et conserva ce talent jusqu'à ses dernières années : quoiqu'il le cachât , on le reconnoissoit dans sa prose même , qui avoit le noble feu et l'harmonie de la poésie. Son père , qui lui avoit fait apprendre exactement les règles de l'art oratoire , suivoit dans ses instructions les progrès de son âge ; mais écoutons ici le disciple rendre compte lui-même du plan et des leçons de l'auteur de ses jours : — « Mon père , sans avoir toutes les lumières d'un philosophe de profession , connoissoit mieux que personne , le véritable usage de la philosophie. J'eus d'abord de la peine à lui pardonner l'ennui que me causa l'étude de la mienne ; mais je compris ensuite qu'il avoit raison de croire que rien n'est plus utile pour étendre notre esprit , que d'étudier les différentes manières de penser dont les hommes sont

capables ; et que le contraste d'une mauvaise méthode nous affermit encore plus dans le goût et dans l'usage de la bonne. Mais sa principale attention dans la philosophie étoit de nous faire observer exactement les justes limites de la raison humaine , jusqu'où elle peut aller sans témérité , en quel endroit elle est obligée de s'arrêter et de se mettre entre les mains de la religion , qui seule peut la conduire à son véritable objet , et qui commence précisément où la raison finit.

» C'étoit, avec ces précautions qu'il me permettoit de me livrer à l'étude de la philosophie, et j'y trouvois tant de charmes, que j'eus bien de la peine ensuite à goûter l'étude du droit romain. Mon père sut m'y ramener doucement et avec plaisir, en m'élevant au-dessus du droit positif, pour chercher dans les lois ces premiers principes, tirés de la nature de l'homme et du bien général de la société, qui rendent la science du droit aussi noble qu'utile. J'ai encore un écrit qu'il me donna la peine de faire pour m'initier dans la lecture du digeste, où il me decouvroit le véritable esprit dans lequel

lequel elle doit être faite, soit pour démêler dans le chaos des lois la pure lumière de la justice éternelle, soit pour bien sentir, d'un côté la nécessité et l'utilité, de l'autre les défauts et les inconvéniens du droit positif, dont il tiroit ensuite des conséquences importantes, non-seulement pour un magistrat, mais pour tout homme raisonnable, remontant, comme par degré, jusqu'à la justice suprême et immuable, considérée dans sa source et dans le sein de Dieu même; qui seul peut nous consoler de l'imperfection des lois humaines, par l'attente de cette lumière dont nous serons pénétrés, lorsque, suivant ces paroles de saint Pierre, par lesquelles mon père terminoit son ouvrage : *novos cœlos, novam terram expectamus, in quibus justitia habitat.*

» Je ne finirois point, mes chers enfans, continue M. d'Aguesseau le fils, exposant à sa famille, les études de sa jeunesse, si je voulois vous expliquer ici en détail les secours infinis que j'ai reçus de mon père, dans l'exercice de toutes les charges que j'ai remplies successivement. Il

me sembloit, tant qu'il a vécu, que nulle difficulté, nul évènement, nulle conjoncture ne pouvoit m'embarrasser. Je recourus à lui, comme à la source de la sagesse, de la prudence et du discernement exquis. Celui que l'on accusoit quelquefois de trop douter, ne me laissoit plus aucun doute dans l'esprit; et dégagé de toute inquiétude, je sortois d'auprès de lui avec une satisfaction et un repos intérieur, qui me mettoient en état d'employer librement le peu que j'avois de talens pour faire usage des pensées que je tenois de mon père ou qu'il avoit affirmées et fortifiées par la solidité de son jugement. »

Après avoir appliqué son fils à la philosophie, M. d'Aguesseau l'engagea à lire encore pendant une année les anciens orateurs : il le mit par-là en état de les atteindre, en y joignant l'art de raisonner si nécessaire, sur-tout dans le genre d'éloquence, qui a pour objet d'affermir l'autorité de la justice. Jamais il ne connut, ni ne voulut employer d'autre moyen pour faire adopter ses pensées. Les ouvrages de Descartes, que son père ne mit entre ses

mains , qu'après ceux qui étoient dans le goût de la philosophie d'Aristote , lui firent sentir , par la seule comparaison des uns aux autres , les avantages de cet ordre qui , en partant d'un point évident , conduit à une démonstration assurée. L'usage qu'il en faisoit dans les matières de droit , y répandoit le plus grand jour. Il aimoit surtout les mathématiques : on l'a vu souvent , lorsqu'il étoit fatigué des affaires , prendre un livre de géométrie ou d'algèbre. C'étoit un plaisir qu'il substituoit à ceux qui dissipent l'esprit , loin de le ranimer. Son principe étoit que *le changement d'occupation est seul un délassement* ; et ce fut ainsi qu'au milieu des fonctions les plus pénibles , il trouva toujours le moyen d'étendre ses connoissances. Jusqu'à la fin de sa vie , il ne faisoit aucun voyage sans lire en chemin des ouvrages de philosophie , d'histoire ou de critique. Jusqu'à quel point n'approfondit-il pas la science de son état ? Il avoit lu et médité les lois tirées des jurisconsultes romains , auxquelles il donnoit la préférence ; les constitutions des empereurs , grecques et latines ; les

coutumes, dont il avoit recherché la source dans les antiquités du droit féodal et de la monarchie française, et il s'étoit encore instruit des lois et des formes observées dans les autres états. Avec toutes ces sciences et un génie supérieur dont les premières idées étoient toujours sûres, il montrait une défiance extrême de ses lumières. Il en faisoit usage, non pour paroître au-dessus des autres, mais pour leur être utile; et il étoit le seul qui ne s'aperçût pas à quel point il le devenoit à ses concitoyens. Les principes de religion qu'il suivit toute sa vie, avoient éloigné de lui toutes les passions et toute autre vue que celle de faire du bien.

Il ne pensa pas seulement à tirer aucune autre espèce d'avantage des places qui vinrent le chercher, pendant qu'en philosophe chrétien il n'aspiroit ni au crédit, ni aux biens, ni aux honneurs. Il avoit fait le premier essai de ses talens dans la charge d'avocat du Roi au Châtelet; et quoiqu'il ne l'eût exercée que quelques mois, son père ne douta pas qu'il ne fût capable de remplir une troisième charge d'avocat-

général au Parlement qui venoit d'être créée. Il y parut d'abord avec tant d'éclat , que le célèbre *Denis Talon* , alors président-à-mortier , dit *qu'il voudroit finir , comme ce jeune homme commençoit*. Il suffisoit à une multitude d'affaires , les traitoit toutes à fond ; et souvent il découvroit des lois , des pièces , ou des raisons décisives , qui avoient échappé aux défenseurs des parties. Il réunissoit à l'érudition , l'ordre et la clarté des idées , la force du raisonnement et l'éloquence la plus brillante ; ce qui auroit fait croire que chacun de ses plaidoyers étoit le fruit d'une longue préparation : cependant il n'en écrivoit ordinairement que le plan , et réservoit le travail d'une composition exacte pour les grandes causes , ou pour les réquisitoires qu'il fit , lorsqu'il fut devenu premier avocat-général , et dont quelques - uns ont été imprimés dans le temps même. Ses harangues étoient regardées comme des chefs-d'œuvre d'éloquence. Il employoit le loisir de la campagne , pendant les vacances , à les composer , et à goûter au milieu de sa famille , la douceur de la vie privée et de la société de quelques amis sçavans.

En 1694, il avoit épousé Anne Lefèvre d'Ormesson, et dit au sujet de cet établissement : « Mon père voulut bien se conformer à mon goût, parce que je ne crains point de dire que la raison y avoit encore plus de part que l'inclination, ou plutôt son goût étoit aussi décidé que le mien, en faveur d'une personne dont le nom sembloit être devenu celui de la vertu même, et qui m'apportoit avec un bien suffisant à mes désirs, des richesses de pudeur, de sagesse, de modestie, préférables à toutes celles qu'on offroit à mon père avec des partis d'ailleurs très-convenables. Il en a remercié Dieu comme moi, dans tout le reste de sa vie ; attaché à une belle-fille que le Ciel sembloit avoir formée pour lui, avec des sentimens de tendresse et de confiance dont ses propres enfans auroient pu être jaloux, s'ils n'avoient tous été pour elle dans les mêmes dispositions. » M. de *Coulanges* avoit dit, au sujet de cette union, que c'étoit la première fois qu'on avoit vu les grâces et la vertu s'allier ensemble.

Sur ce que le président de *Harlay* avoit rapporté à Louis XIV, du mérite de M. d'A-

guesseau, ce Prince le nomma pour la charge de procureur-général, quoiqu'il n'eût encore que trente-deux ans. A cette nouvelle, il ne pensa qu'à l'étendue des devoirs attachés à cette place et à les remplir tous avec une égale supériorité. Il montra sa sagesse et sa vigilance dans le détail de l'administration des hôpitaux, dans ses vues pour le soulagement des pauvres des provinces, et dans les calamités publiques, telles que la disette de 1709, qu'il avoit prévue le premier sur des observations qu'il fit à sa campagne, et dont il avoit indiqué le remède, en conseillant de faire venir des blés, avant que le mal eût produit une alarme générale. Le criminel lui étoit plus à charge, la sévérité étant opposée à son caractère; et il se félicitoit lorsque son ministère ne l'obligeoit pas de rien ajouter à celle des premiers juges. Ses observations sur les lois qui concernent l'instruction criminelle, lui servirent depuis pour les perfectionner; et ses réponses aux lettres des officiers du ressort du Parlement, formoient comme une suite de décisions sur la juris-

prudence et sur leur discipline. Les affaires du domaine fournissoient un champ vaste et plus agréable à ses recherches et à son éloquence , qui brillent encore dans ses mercuriales. Dans celle qu'il fit après la mort de M. le Noir son ami et son successeur dans la charge d'avocat-général , il plaça de ce magistrat un portrait qui fit une impression si forte sur lui-même et sur les auditeurs , qu'il fut obligé de s'arrêter tout à la fois par sa propre douleur , et par des applaudissemens qui s'élevèrent au même instant. Il fut l'auteur de plusieurs réglemens autorisés par des arrêts , et chargé de la rédaction de plusieurs lois par M. le chancelier de Pontchartrain qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. D'autres ministres , et le Roi lui-même , lui demandoient souvent des mémoires , qui tous étoient aussi solides que bien écrits. Il représentoit , avec autant de candeur que de respect , ce qu'il pensoit être du devoir indispensable de son ministère.

Nous n'avons encore jeté qu'un léger coup-d'œil sur le grand homme , qu'il est

si important à l'humanité et sur-tout aux amis des lois et aux élèves de la magistrature de bien connoître. Qui peut douter, à la lecture de ses écrits, qu'à la capacité pour les grandes charges, il joignit encore les talens d'un homme de lettres, et les connoissances d'un savant? Ses discours présentent les charmes de l'imagination, les richesses de la science, la force et l'autorité de la raison; les traits les plus saillans semblent s'y rassembler pour former un grand corps de lumière, l'âme élevée au-dessus d'elle-même, y goûte les délices pures de la vérité, et se sent pénétrée par l'amour de la justice; on diroit que c'est la vertu qui parle aux hommes avec le style harmonieux de Cicéron, mais qui combat le vice avec le burin fier et intrépide de Démosthène. Par-tout on reconnoît dans M. d'Aguesseau le grand orateur et le vrai philosophe. Tous ses ouvrages portent l'empreinte de ces deux qualités unies dans sa personne; et c'est ainsi que, sans le vouloir, il s'y est peint lui-même. De grands traits de ressemblance conduiroient à le comparer au

célèbre chancelier de l'Hôpital, et à faire un parallèle de leurs talens et de leurs travaux, de leur amour pour l'état, des lois dont la France leur est redevable, et de la gloire qu'ils se sont acquise, même dans les pays étrangers.

Ceux qui s'appliquent à l'art oratoire trouveront dans ses harangues une preuve de la justesse de la définition donnée par le prince des orateurs, quand il nous dit que c'est un homme de bien, qui sait bien parler. Le principe général de d'Aguesseau étoit qu'on ne doit parler que pour montrer, et faire sentir quelque vérité. « L'éloquence, disoit-il, refuse son secours à ceux qui veulent la réduire à un simple exercice de paroles, et les dégradant de la dignité d'orateurs, ne leur laisse que le nom de déclamateurs. » Il éprouvoit, pour nous servir de ses propres expressions, « que ces mêmes paroles qui fuient ceux qui les cherchent uniquement, s'offrent en foule à un orateur qui s'est nourri pendant long-temps de la substance des choses mêmes; que l'abondance des pensées produit celle des expressions; que l'agréable

se trouve dans l'utile ; et que les armes qui ne sont données au soldat que pour vaincre, deviennent son plus bel ornement. »

L'éloquence couloit de sa plume , même lorsqu'il ne pensoit pas à être éloquent.

Il écrivoit toujours bien , parce qu'il s'étoit instruit parfaitement de l'art de bien écrire.

Persuadé que la clarté est la première vertu du style , et la première règle de la langue

française ; attentif à peindre fidèlement chaque objet , exhortant à éviter ce style

affecté et ambigu , qui semble dire beaucoup et n'éclaircit rien , il sentoit sur-tout

la nécessité indispensable de s'énoncer clairement dans les matières de jurisprudence ,

et encore plus dans la rédaction des lois.

Examinant , en quoi consiste le bon goût , il disoit , que ce goût général et universel ,

de tous les temps et de tous les pays , ce goût de la nature est , malgré les efforts

d'une fausse éloquence , toujours sûr d'enlever l'estime des hommes et de forcer leur

admiration. Il pensoit qu'il y a un vrai beau supérieur aux préjugés , indépendant du

caprice de la mode , source de tout ce qui enchante dans les merveilles de l'art , que

ce beau véritable , se trouve tous les jours sous nos yeux , dans les productions de la nature , que le goût sûr et délicat sent , comme par inspiration , ce qui sied et ce qui ne sied pas.

Né avec le plus grand génie , il étoit bien éloigné de croire le rabaisser , en travaillant d'après les plus grands maîtres de l'antiquité : c'étoit une de ses maximes , que « les perfections du style sont les mêmes dans toutes les langues , et que si les mots sont différens , les règles générales , pour les mettre habilement en œuvre , sont semblables. » Il exhortoit à s'approprier les trésors de toutes les langues savantes , pour transmettre à la nôtre ce qu'elles ont de plus précieux , et lui donner cette richesse dont elles ne manquent jamais dans la bouche de celui qui sait mettre à profit les précieuses dépouilles de la Grèce et de Rome. « Les anciens orateurs , disoit-il , à cet égard , lui donnent leur insinuation , leur abondance , leur sublimité : les historiens lui communiquent leur simplicité , leur ordre : les poètes lui inspirent la noblesse de l'invention , la vivacité

des images , la hardiesse de l'expression , et sur-tout ce nombre caché , cette secrète harmonie du discours , qui , sans avoir la servitude et l'uniformité de la poésie , en conserve souvent toute la douceur et toutes les grâces. »

Avec des talens supérieurs , il éprouvoit , pour nous servir encore de ses expressions , *l'utile déplaisir de ne pouvoir jamais se contenter lui-même*. Il avoit pour ses ouvrages les yeux du censeur le plus rigide. Il effaçoit ce qui peut-être auroit excité des applaudissemens : il donnoit à ce qui auroit paru achevé , une nouvelle force de pinceau ; et l'idée qu'il avoit conçue de la perfection , étoit si sublime , qu'il ne croyoit jamais en avoir approché. On étoit toujours surpris de l'entendre parler , même sans préparation , avec autant d'ordre , d'élégance et d'ornement , que s'il eût prononcé le discours le plus médité. Les connoisseurs , en discernant dans ses harangues , celles qu'il a le moins travaillées , et celles qu'il a revues avec le plus de soin , pourroient douter sur la préférence entre les unes et les autres. La raison présidoit

à tous ses travaux , et l'on pouvoit lui appliquer ce qu'il a dit dans sa seconde harangue : *Il pense comme un philosophe , et il parle comme un orateur.*

En véritable philosophe , il s'éleva , par un bon usage de sa raison , à des notions simples et indubitables , d'où il descendit par degrés à des conséquences certaines : il sut qu'il y a une lumière qui éclaire tous les esprits , une voix qui parle à tous les cœurs , des lois primitives , reconnues même par ceux qui y sont rebelles , que l'auteur de la nature et de la raison dicte également à tous les hommes , et qu'il a gravées dans le fond de notre être. C'est là qu'il puisa la connoissance des devoirs de l'homme. Loin de flatter ses erreurs , en faisant naître la société de l'orgueil et de l'intérêt , il regarda les passions comme un trouble de l'ame , non comme le ressort qui doit la mouvoir ; comme des maladies qu'elle éprouve , non comme son état naturel. Il sut fuir ce qui pouvoit exciter leurs agitations , pour vivre sous l'empire paisible de la raison. Il goûta dans un calme profond , cette satisfaction pure , cette douce joie que

la vue de la vérité peut seule produire , qui lui parut un bien au-dessus de tous les biens extérieurs , et véritablement digne d'un être raisonnable. Mais plus heureux et plus instruit que ces anciens sages qui connurent l'Être suprême , et ne lui rendirent pas l'hommage qu'ils lui devoient , et qui cherchèrent en vain dans eux-mêmes , leur force , leur gloire et leur bonheur ; M. d'Aguesseau étoit intimement convaincu , qu'il n'y a que la Religion qui puisse apprendre à l'homme ce qu'il a été , ce qu'il est , ce qui peut le rendre tel qu'il doit être. Il avoit trouvé dans la maison paternelle , les plus grands exemples de piété , et avoit été nourri des principes de la Religion : il avoit étudié à fonds les preuves de la vérité du christianisme et celles de la divinité de J. C. Il eut de bonne heure pour maxime , que *l'homme n'est jamais plus libre , que lorsqu'il assujettit les passions à la raison et la raison à la justice.* Etranger au vain désir des richesses , il n'en acquit d'autres que des livres. Il avoit une douceur qui lui faisoit excuser les personnes , et chercher dans les différens , les voies

de conciliation. Quoiqu'il aimât la poésie , il n'assista jamais à la représentation d'aucune pièce de théâtre.

C'est ainsi qu'il s'étoit fait une philosophie bien plus parfaite et plus élevée que celle des prétendus sages , les plus révéérés de l'antiquité. « Les préceptes , que la Religion renferme , disoit-il , sont la route assurée pour parvenir à ce souverain bien , que les anciens philosophes ont tant cherché , et qu'elle seule peut nous faire trouver. — C'est elle , disoit - il encore , qui doit animer tous nos travaux , qui en adoucit la peine , et qui peut seule les rendre véritablement utiles. » Il en avoit tiré cette conséquence , que la Religion est la vraie philosophie. Tous ses écrits nous font connoître combien il étoit vivement persuadé des vérités de la Foi , et combien il plaignoit ceux qui ferment volontairement les yeux à la lumière : car il vit le commencement de la lutte philosophique et de l'affreux esprit d'incrédulité. Mais les productions de cette secte audacieuse , n'étoient capables que de faire horreur à un esprit aussi juste , à une ame aussi élevée , et il est

à croire que s'il eût été plus long-temps à la tête de la justice , il n'auroit pas souffert ce débordement de mauvais livres , que toléra une administration imprudente , et qui a eu de si funestes suites.

Nous n'examinerons point la collection entière des œuvres de ce grand homme , quoiqu'elle pût nous fournir des remarques intéressantes , et qu'on y trouve entr'autres des productions pleines de solidité , comme aussi d'un esprit vraiment religieux. Là , il nous fait voir que *l'indépendance de la fortune élève l'homme au-dessus des autres hommes , et que la dépendance de la vertu l'élève au-dessus de lui-même*. Là , encore en traitant le fond même de l'art de persuader , dont la source est dans la connoissance de l'homme et dans celle de la morale , il fait voir que c'est par ces connoissances que l'on parvient à *réunir l'art de bien vivre , à celui de bien parler*. Sans entrer dans le détail de ses mercuriales , qu'il nous suffise de dire qu'elles commencent par *l'amour de son état* , et finissent par *l'amour de la patrie* , et qu'elles respirent toutes ces deux sentimens si pro-

fondément imprimés dans l'ame de leur auteur.

Mais résolu d'écarter les objets qui seroient trop étrangers à la Religion , observons que les discours domestiques de M. d'Aguesseau , si l'on peut se servir de cette expression , renferment des instructions utiles sur les études propres à former un magistrat , et à le rendre tel qu'il l'a dépeint dans ses mercuriales. On croit y entendre un père savant et vertueux , qui parle , avec autant de douceur que de lumière , à un fils à qui il témoigne la plus grande tendresse , et le désir le plus ardent de le mettre en état de servir le public. Il y découvre le fond de son cœur aussi-bien que l'étendue immense de son savoir et celle de son esprit. Il ouvre à son fils la carrière la plus vaste , et l'encourage à y marcher par de grands motifs exprimés dans les termes les plus nobles et les plus touchans. Tantôt il se contente de lui indiquer les sources où il doit puiser , tantôt il entre dans tous les détails du travail qu'il l'exhorte à entreprendre ; et souvent les sujets d'études ou de réflexions qu'il lui propose , allument

dans lui-même un feu qui produit des traits et des tableaux pareils à ceux qui attirent l'admiration dans les plus brillantes de ses harangues. Il y parle toujours de la Religion, en homme aussi pieux qu'éclairé : parmi ses écrits, on trouve des *Méditations sur la justice*, qui sont pleines des principes les plus sages et les plus lumineux. La métaphysique y est toujours d'accord avec la Religion. L'auteur y refute *Hobbes* et les Pyrrhoniens ; cet ouvrage doit lui assurer une place distinguée parmi les apologistes de la Religion chrétienne. Dans trois lettres sur la création, d'Aguesseau croit que les anciens philosophes ont pu la connoître : il offre ensuite de belles idées sur l'existence de Dieu, sur l'immortalité de l'ame, sur sa liberté, et sur divers autres sujets de métaphysique. Sa doctrine sur tous ces points est aussi saine qu'élevée. Il y saisit toutes les occasions de montrer son attachement à la Religion, y rapporte tout à elle, les lois, la morale, et la regarde comme la source et le complément de toutes nos connoissances. Un morceau d'une assez grande étendue, qui a pour titre ; *Réflexions*

diverses sur J. C. ou caractères divins de J. C. dans sa doctrine et dans ses œuvres, est une espèce de concorde des évangélistes; ou plutôt ce sont des réflexions sur la concorde : c'est un précis que l'auteur paroît avoir tracé pour lui-même. Il n'y entre point dans la controverse, et ne s'y livre point à de froides spéculations : on voit qu'il cherchoit à fortifier sa foi et à nourrir sa piété. Il s'attache, sans cesse, à faire ressortir les traits de divinité qui éclatent dans les actions et dans les paroles de J. C.

Les *Mémoires historiques* du célèbre magistrat sur les affaires de l'Eglise de France, depuis 1697 jusqu'en 1710, sont comme le récit de ce qu'il a fait pendant cet intervalle, relativement aux matières ecclésiastiques. Il y peint avec justesse plusieurs des personnages de son temps. Malgré ses liaisons avec le cardinal de Noailles, il reconnoît sa foiblesse et son imprévoyance. Il ne rend pas la même justice à M. Desmarets, évêque de Chartres, justement estimé pour sa vertu et sa piété, et qui ne méritoit pas le ridicule que le grave magistrat s'amuse quelquefois et si à tort à verser

sur lui. Il excuse avec beaucoup de légèreté le docteur *Dupin* qui , quoi qu'en dise, M. d'Aguesseau , fit toujours cause commune avec les Jansénistes , et mérita bien par-là de leur être associé.

- Ces Mémoires sont d'un magistrat très-attaché aux usages de son corps , très-jaloux défenseur de nos maximes , et très-souçonneux sur ce qui venoit de la Cour de Rome. Il lui fait quelquefois des querelles sans motifs , et ne se montre pas toujours équitable envers elle. Alors , il étoit jeune encore et récemment imbu des prérogatives et des prétentions de la magistrature : il n'avoit pas encore senti , comme il le fit par la suite , que le repos de l'Eglise ne pouvoit se trouver que dans le respect et dans l'attachement des Fidèles pour le père commun. Il montre là beaucoup d'ardeur , et s'exprime toujours en chaud défenseur de nos libertés. Si bien entendues ces libertés concilient , selon plusieurs sages écrivains , nos droits avec les prérogatives du Saint-Siège , il est certain qu'elles peuvent donner lieu à quelques abus , et que c'en seroit un grand , que de les étendre

au-delà des bornes , et de leur prêter un sens également contraire à l'intention de nos pères et à la paix de l'Eglise. C'est ce qui est arrivé plus d'une fois , et l'on a toujours plus exagéré nos libertés , à mesure que les Papes montraient plus de modération et de retenue. C'est pendant les règnes de Louis XIII , de Louis XIV et de Louis XV , que les Parlemens ont plus souvent invoqué les maximes du royaume , et c'est aussi pendant ce temps que la doctrine ultra-montaine s'est restreinte dans les plus sages tempéramens. Parmi les ardens partisans de nos libertés , plusieurs ne se sont pas aperçus , sans doute , qu'à force de crier contre les Papes , de montrer contre eux une défiance injurieuse , d'avoir l'air de les regarder comme des ennemis dont il falloit sans cesse observer les démarches et prévenir les desseins , ils ouvroient dans l'Eglise une source de disputes , et altéroient dans le cœur des Fidèles les sentimens de respect et d'attachement qu'ils doivent au centre de l'unité : cette lutte perpétuelle n'est - elle pas devenue d'un dangereux exemple ? Ne s'est-on pas permis de traiter

de domination injuste, l'exercice de l'autorité la plus légitime ? Ne s'est-on pas laissé aller insensiblement à un funeste éloignement pour ce siège antique, d'où nous est venu le trésor de la Foi ?

Il eût été digne d'un magistrat aussi éclairé que M. d'Aguesseau, de sentir qu'il étoit utile et nécessaire d'attacher de plus en plus les Fidèles à une puissance qui n'avoit d'autorité que pour faire le bien, et dont la sage politique, même à parler humainement, consiste dans un esprit de paix et de modération : il eût été digne d'un magistrat aussi religieux, de songer que les intérêts de la foi doivent l'emporter sur de minutieuses formalités ; qu'il étoit plus important de conserver le dépôt de la doctrine, que de s'attacher à des maximes particulières ; et que c'étoit un grand abus, si, sous prétexte de quelque clause contraire à nos usages, on s'élevoit avec chaleur contre des décisions nécessaires pour l'instruction des Fidèles. En un mot, dans ces Mémoires, d'Aguesseau paroît tel que le duc de Saint-Simon le peint dans les siens, attaché aux plus petites formes, et

minutieusement occupé à suivre toutes les maximes de son corps.

Cependant, dans ce même ouvrage, il laisse voir ce qu'il pensoit des partisans des doctrines nouvelles, qu'il ne fait aucune difficulté d'appeler des *novateurs*, et des *révoltés*; et il y parle de l'affectation de ces frères égarés à traiter toujours de pur fantôme leur erreur trop réelle et si pernicieuse : mais sur tout point, il revint dans la suite à des idées plus saines que celles qu'énoncent ces mémoires. Honoré de la plus grande confiance, même sur les affaires d'état par le duc d'Orléans, régent, il fut instruit des dispositions de ce Prince à son égard, et refusa de faire aucune démarche pour son élévation. On songeoit à le nommer chancelier de France, à la place de M. Voisin, mort le 2 février 1717. Jamais choix ne fut plus applaudi, et l'on s'étonnoit de le voir, à quarante-huit ans et quelques mois, conduit jusqu'à la première charge du royaume, sans en avoir jamais demandé ni désiré aucune. mûri par les réflexions, il suivit, étant devenu chancelier, une toute autre route que celle où avoit marché plusieurs fois

fois le procureur-général. En 1720, il montra beaucoup de zèle pour la paix de l'Eglise, et dressa lui-même la déclaration du 4 août, tendante à mettre un frein à la licence des réfractaires. En 1730, il mérita encore leurs reproches, par la part qu'il prit à la déclaration du 24 mars de cette année, et par l'exposé qu'il fit au Parlement des motifs et du but de cette loi salutaire. Il sentit les torts des magistrats dans leurs démêlés avec la Cour, et un homme si sage et si éloigné de tout esprit de faction, devoit en effet ne consulter que son devoir en pareille rencontre, et se tourner du côté de l'autorité contre d'anciens collègues qui se laissoient égarer par de malheureuses préventions. Il fut chargé plusieurs fois de répondre à leurs remontrances, et le fit toujours avec ce ton de noblesse qui lui étoit familier, et avec une sagesse digne d'éloges. Il indiqua au Parlement, sans avoir l'air de lui faire une leçon, quelle est la voie qu'il doit tenir, et il parle de l'Eglise et de ses décisions, en homme qui savoit les concilier avec nos libertés. Dans des lettres à des tribunaux, sur des refus de sacrements,

il défend les vrais principes et blâme des magistrats qui s'en étoient écartés : il pensoit avec tant de raison , que sur ces matières purement spirituelles , c'est un devoir sacré de laisser l'Eglise exercer toute son autorité : que ce seroit donc étrangement se méprendre , que d'oser l'associer à une secte dont il ne partagea jamais les dispositions turbulentes !

Le duc de Saint-Simon dit *dans ses Mémoires*, que M. d'Aguesseau étoit un homme de beaucoup d'esprit , d'application , de pénétration , de savoir en tout genre , de gravité et de magistrature , d'équité , de piété , et d'innocence de mœurs , de mémoire , de lecture , d'éloquence , de grâces , de justesse jusques dans les moindres expressions. L'historien reconnoît que c'étoit un bel-esprit , un homme incorruptible , doux , bon , humain , d'un accès facile et agréable , gai et plaisant , mais sans blesser personne , extrêmement sobre , poli sans orgueil , et noble sans la moindre avarice. Saint-Simon ajoute à ce portrait , qu'un si heureux assemblage étoit gâté par divers défauts. Pour rendre hommage à la vérité ,

nous avons observé ce que ce grand caractère avoit offert de défectueux , de conforme à la fragilité humaine , où tout est si loin de la perfection. Mais nous ne saurions partager les exagérations d'un homme malin et satirique ! Ne craignons pas de le répéter , après de sages critiques : un écrivain rend sa droiture équivoque , et s'expose à perdre sa réputation , quand il attaque la droiture et la réputation de celui qui a réuni les suffrages de son siècle et de la postérité , et que la magistrature française compte au nombre de ses membres les plus célèbres et les plus vertueux.

Nous devons observer encore que l'avertissement et les remarques que l'on trouve dans le 13.^e volume des Œuvres du chancelier d'Aguesseau , et qui sont de l'éditeur de ces œuvres , n'offrent point un esprit conforme à celui de l'illustre magistrat : on y découvre les funestes préventions qui dominoient en ces derniers temps dans la magistrature. Mais ce qui porte sur-tout l'empreinte de l'esprit de parti , ce sont des extraits qu'on lit à la suite des remarques ; extraits bien opposés aux senti-

mens comme à la conduite du chancelier ; ouvrage de quelque déterminé sectaire qui aura copié les libelles les plus fougueux, enfantés par la haine, extraits qui recèlent une foule d'erreurs amenées sans suite, sans liaison et uniquement par la fureur de dogmatiser. On ose s'y plaindre sans cesse des abus qui règnent dans l'Eglise, et l'on ne songe pas que le plus grand de tous est cet esprit d'indocilité et de révolte, qui calomnie l'Eglise actuelle, par attachement pour l'ancienne Eglise, prêche la charité en publiant des satires contre les Pasteurs, et vante son amour pour la paix, en suscitant les troubles les plus dangereux.

Elevé au suprême degré de la magistrature, M. d'Aguesseau y fut bientôt exposé à des orages. Il les vit se former sans chercher à les détourner. A peine un an s'étoit-il écoulé depuis sa nomination, que le Régent lui retira les sceaux, et l'envoya en exil, pour s'être opposé à l'établissement de la banque royale, et à tous ces dangereux projets connus sous le nom de système de Law. Cette effrayante émission de billets, dont la valeur ne reposoit que sur une

hypothèque imaginaire, révolta le sentiment profond d'équité que le chancelier portoit dans l'administration ; il combattit de toutes ses forces pour faire triompher la raison et la bonne foi ; mais l'intrigue et l'amour de la nouveauté l'emportèrent ; les sceaux furent donnés à d'Argenson , et d'Aguesseau fut relégué à sa terre de Fresnes. Les folies du système remplirent entièrement les deux années qu'il y passa. On connoît la funeste catastrophe qui détrompa le public, et plongea le gouvernement dans de nouveaux embarras. Pour apaiser les mécontentemens , le Régent rappela l'illustre exilé, en 1720 , les sceaux lui furent rendus. Ce fut Law lui-même et le chevalier de Conflans, premier gentilshomme de la chambre du Régent, qui allèrent chercher le chancelier à Fresnes. Plusieurs trouvoient inconvenient que d'Aguesseau acceptât une grâce dont Law étoit le porteur : mais n'eût-il pas été blâmable de se refuser à un rappel qui, par les formes qu'on y avoit employées, pouvoit passer moins pour une faveur, que pour une réparation de la part du chef de l'Etat. Rappelé dans un moment de danger,

il s'occupa sur-le-champ de remédier au désordre commis pendant son absence, et il appliqua, autant qu'on le pouvoit encore, les règles de la justice à la liquidation des billets de banque : la plus grande partie n'eut à subir qu'une réduction personnelle qui, toute immense qu'elle étoit, offroit un caractère moins odieux que la banqueroute entière et absolue qu'on avoit proposée.

De nouveaux orages l'attendoient dans cette Cour corrompue pour laquelle il n'étoit pas fait. Exilé en 1722, rappelé au mois d'août 1727, il reprit alors une grande partie des fonctions dont il avoit été chargé auparavant; mais les sccaux ne lui furent remis qu'en 1737. Alors il crut devoir se renfermer dans les fonctions de ministre de la justice; jusqu'à la fin de sa vie, il fut aussi étranger aux affaires d'Etat, qu'aux intrigues de Cour. Ses travaux eurent surtout pour but, de perfectionner notre législation, non pour la réformer ni en changer le fond, mais pour en déterminer le véritable esprit et en rendre l'exécution uniforme par toute la France. C'est sous ce point de vue qu'on doit considérer les

ordonnances publiées pendant qu'il étoit chancelier. De trente-quatre ans, pendant lesquels il occupa la première magistrature de l'Etat, il en passa dix dans l'exil : au milieu de ces alternatives de faveurs et de disgrâces, toujours calme, toujours élevé au-dessus des passions et des intérêts, inaccessible à la crainte, ainsi qu'à l'orgueil, il n'eut besoin d'aucun effort pour supporter l'adversité. Cette heureuse sérénité d'ame étoit due à une pureté de conscience, à une douceur de caractère, en un mot, à toutes les vertus domestiques qui lui concilièrent sans cesse l'estime des gens de bien, et la tendre vénération de sa famille. Ses contemporains en parlent avec respect, mais sans adulation; quelques-uns en parlent avec amertume.

Maître de son temps pendant ses deux séjours à Fresnes, il en employa une partie à l'étude des livres sacrés, sur lesquels il fit des notes savantes, après avoir comparé les textes écrits en différentes langues; une autre partie à diriger ses vues sur la législation; une autre à exercer lui-même ses enfans sur les belles-lettres et sur le droit,

et à composer pour eux un excellent plan d'études. Ceux qui excelloient dans les beaux-arts et dans les sciences, s'empres-
soient de venir profiter de son loisir et de ses réflexions. En le suivant dans ce genre de vie, on auroit cru qu'il n'en avoit jamais connu d'autre. Il disoit lui-même quelque-fois, qu'il s'appliquoit à ces objets par goût et aux affaires uniquement par devoir. Cependant on ne s'aperçut pas davantage, lorsqu'il recommença à s'en occuper, qu'il eût cessé d'y penser pendant plusieurs années. Il se livra aussitôt à un travail infatigable, qu'une santé conservée par la sobriété et l'éloignement de tout excès, lui fit soutenir jusques dans l'âge le plus avancé, qui ne diminua rien de la fleur de son esprit. Quel tableau plus intéressant pour l'humanité, que celui d'un sage qui, appelé par le choix du Prince, par le suffrage unanime des hommes de bien, à l'administration des affaires publiques, y fait briller avec éclat toutes les vertus qu'exige cet emploi si sublime et si important, qui n'aspirant qu'à la gloire d'être utile, met sa grandeur à remplir ses devoirs,

n'envisage dans le haut rang où il est placé, que les obligations qu'il lui impose, et ne connoît pas de plus bel usage de son pouvoir, que celui de le consacrer tout entier au bonheur des peuples ! Qu'il est doux pour lui de vieillir dans les fonctions laborieuses, mais honorables d'un ministère dont tous les instans sont marqués par des actions utiles, et d'ajouter chaque jour aux talens qui l'en ont rendu digne, cette expérience consommée sur laquelle repose la confiance de l'Etat ! Loïn que les années affoiblissent ses facultés ou énervent son courage, elles ne font que les mûrir davantage ; et le long cercle de ses travaux lui apporte chaque année une nouvelle moisson de vertus et de gloire ; semblable à ces arbres antiques, dont la sève vigoureuse pousse sans cesse de nouveaux rejetons ; et couvre ses nombreux rameaux des fruits les plus abondans. Cette peinture, qui est si justement et si fidèlement celle de l'illustre chancelier d'Aguesseau, s'appliquera plus sensiblement encore à sa personne, à mesure que nous nous serons formé une idée plus exacte de la grandeur et de

la multiplicité de ses fonctions. Qu'est-ce qu'un chancelier, nous a dit un de ses éloquens panégyristes ? C'est un homme qui est dépositaire de la partie la plus sainte et la plus auguste de l'autorité du Prince ; qui doit veiller sur tout l'Empire de la justice, entretenir la vigueur des lois, qui tendent toujours à s'affoiblir ; ranimer les lois utiles, que le temps et les passions des hommes ont anéanties ; en créer de nouvelles, lorsque la corruption augmentée, ou de nouveaux besoins découverts exigent de nouveaux remèdes ; les faire exécuter, ce qui est encore plus difficile que de les créer ; observer d'un œil attentif les maux plus ou moins graves, qui, dans l'ordre politique, se mêlent toujours au bien ; corriger ceux qui peuvent l'être ; souffrir ceux qui tiennent à la constitution de l'Etat, mais en les souffrant les resserrer dans le bornes de la nécessité ; connoître et maintenir les droits de tous les tribunaux ; distribuer toutes les charges à des hommes dignes de servir l'Etat ; savoir ce qu'il faut pardonner et punir dans des hommes dont la nature est d'être foibles, et le devoir de

ne l'être pas ; présider à tous ces conseils où s'opèrent les destins de l'Empire ; balancer avec sagesse la clémence du Prince et l'intérêt de la justice ; être auprès du Souverain le protecteur et non le calomniateur de la nation.

Ne pouvons-nous point renfermer toutes ces idées, dans les paroles suivantes ? D'Aguesseau fut l'interprète des lois le plus éclairé, le magistrat le plus attentif à les faire observer, et le plus sage législateur. Dans les assemblées qu'il présidoit, il écoutoit les réflexions de chacun, sans laisser apercevoir les siennes ; ensuite il développoit les vrais principes, en faisant sentir avec ménagement, et comme en passant, ce qui pouvoit n'y être pas assez conforme ; et il finissoit par des raisons si fortes et si frappantes, que les uns se réunissoient à l'avis qu'il trouvoit le meilleur, les autres étoient surpris de ne les avoir pas proposées pour le soutenir ; et quelquefois tous revenoient à un avis que lui seul avoit ouvert. Il employoit la persuasion et l'exemple pour maintenir l'autorité de la loi ; et s'il falloit la faire parler avec force pour rappeler au

devoir, ses expressions étoient moins le langage d'un supérieur, que celui d'un père. Il se faisoit un plaisir de marquer sa confiance aux magistrats qui se distinguoient dans chaque province ; de leur procurer, souvent à leur insu, des bienfaits du Roi, que le désir de récompenser le mérite pouvoit seul l'engager à solliciter. Ses lettres aux premiers magistrats étoient également remplies d'instruction et de sentiment : aussi l'aimoient-ils autant qu'ils l'admiroient, et ils le regardoient comme leur modèle et leur oracle.

Il n'étoit pas moins aimé et honoré des savans, même étrangers, qui trouvoient en lui un protecteur et une source de lumières. Dans la dernière année de sa vie, il fut consulté et écrivit une lettre remplie de réflexions aussi solides que savantes, qui furent suivies dans la réformation du calendrier qui se fit en Angleterre.

De tous les ouvrages que nous devons aux loisirs que procurèrent à M. d'Agnesseau ses exils, l'un des plus honorables à son cœur, fut son discours sur la vie et sur la mort de son père. Celui-ci avoit exercé

de grandes charges avec honneur ; mais son mérite extrêmement modeste l'avoit dérobé, pour ainsi dire , à la gloire dont il étoit digne : plus content d'être vertueux qu'avidé d'être loué , il avoit toujours vécu loin des intrigues et des soucis de l'ambition. Son fils voulut publier , au moins parmi ses descendans , les actions que l'auteur de ses jours auroit presque voulu se cacher. Il adresse son discours à ses enfans , moins pour les rendre dépositaires du juste tribut d'éloges qu'il paye à leur aïeul , que pour leur proposer en sa personne un modèle à suivre. En lisant cet écrit , on admire les grandes qualités du père , son esprit droit , son amour pour l'équité , sa vie modeste et frugale , ses soins pour l'instruction de ses enfans , la haute piété , l'ordre et la paix qu'il faisoit régner dans sa maison : mais on n'admire pas moins l'éloquence affectueuse du fils , qui semble prendre un plaisir touchant à louer un père si digne de louanges : on sent que son cœur s'épanche , et ce morceau fait comme un honneur infini aux talens et sur-tout à l'inexprimable reconnoissance d'un si bon fils. Tout l'ou-

vrage respire avec cette vénération filiale qui entraîne, je ne sais quelle odeur de sagesse, de raison, de Religion et même de ferveur. Combien cet ouvrage seroit propre à nous faire sentir le prix de cette piété filiale, qu'il est si nécessaire de régénérer dans ces jours affreux, où le plus vil égoïsme est trop généralement répandu ! C'est un des plus beaux monumens consacrés à rappeler aux enfans bien-nés, ce délicieux sentiment et ce devoir sacré qui naissent avec eux. Nous avons bien quelques vers d'Horace sur son père, une lettre de Pline sur la mort de son oncle, une vie d'Agri cola par Tacite son gendre ; mais cet ensemble n'approche point de l'ouvrage de l'illustre chancelier : il n'y parle qu'à une famille distinguée par des mœurs pures, et par cette noble candeur qui en est le principal ornement. C'est, en quelque sorte, comme chez les Chinois, un discours prononcé dans la salle des ancêtres : c'est le père le plus tendre et le plus religieux, qui ne cherche qu'à donner et qu'à laisser à ses enfans des instructions solides et utiles.

Qu'il nous soit permis de rappeler la manière attendrissante, dont le fidèle panégyriste de son père, s'introduit dans cet intéressant sujet : « Je regarde, mes chers enfans, comme la plus douce et la plus solide consolation de ma disgrâce présente, le plaisir de vous parler de mon père, et de profiter du loisir qu'elle me donne, pour le faire revivre en quelque manière à vos yeux, et vous offrir dans sa personne l'exemple le plus accompli que je puisse jamais vous proposer, en tout genre de mérite et de vertu.... Je veux me remplir avec vous, me nourrir, et si j'ose parler ainsi, me rassasier pleinement des vertus de mon père, l'étudier dès son enfance, le suivre pas à pas dans les progrès de son mérite, comme dans ceux de ses années, le conduire avec vous jusqu'au moment douloureux de sa mort : et plutôt à Dieu, qu'il me fût possible, de ne laisser échapper à notre instruction commune aucun jour d'une vie dont les moindres traits sont des modèles !..... Je remplirai... un devoir de justice ; en lui rendant, après sa mort, une partie de la gloire qu'il a méprisée pendant

sa vie, je la lui rendrois bien plus entière, sans cette même modestie que je loue ici presque à regret, et dont je me plaindrois bien plus volontiers dans ce moment. De combien d'actions mémorables nous a-t-elle enlevé la connoissance ! Dieu qui les a vues en sera la récompense éternelle ; mais nous les ignorons, et elles manqueront toujours à notre instruction. Mon père parloit si peu de lui-même,.... que nous ne savons presque de ses actions que celles qu'il n'a pu nous cacher : encore falloit-il le surprendre, en quelque manière, pour le savoir ; et ce n'a été que par une espèce de larcin, ou, si l'on veut, par une industrie louable, que nous avons pu lui dérober au moins quelques traits de sa vie.

» Mais c'est ce qui m'excite encore plus à en recueillir les restes précieux, pour immortaliser sa mémoire dans ma famille avec ma juste reconnoissance. Heureux, si je pouvois employer pour lui tout ce que j'ai reçu de lui ! Je lui dois même ce que je ne suis pas, puisqu'il n'a pas tenu à lui que je ne le fusse ; et si je n'ai pas eu le mérite de répondre pleinement à ses soins,

j'aurai au moins celui de le mettre à ma place , et de vous dire , mes chers enfans , remontez à votre aïeul , oubliez le degré qui vous en sépare ; et vous rapprochant ainsi de ce grand exemple , rendez-vous dignes d'en profiter , beaucoup mieux que celui qui n'est propre qu'à vous le montrer. »

Après avoir raconté les traits principaux de la longue carrière de l'auteur de ses jours , il continue dans ces termes : — « Ce n'est point par de vains gémissemens et par une douleur stérile , que nous devons honorer sa mémoire : je me reproche même les larmes que la triste image de sa mort m'a fait répandre si souvent , en voulant vous la retracer. Il y a de la foiblesse à s'attendrir d'une manière trop humaine sur des vertus plus dignes d'être admirées que pleurées , et qui sont à présent consacrées à l'immortalité. La vraie piété et la marque essentielle d'une tendresse religieuse , est de regarder un père si saint comme s'il vivoit encore au milieu de nous , de l'avoir toujours présent à notre esprit , et de nous dire souvent à nous-mêmes , mais sur-tout dans les conjonctures les plus difficiles : — Qu'auroit

dit, qu'auroit fait un tel père ? quels auroient été ses sentimens et sa conduite, s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances ? La mort n'a fait que le dérober à nos yeux, elle n'a exercé son empire que sur la moindre partie de son être ; tout ce que nous avons aimé et admiré dans mon père, vit encore aujourd'hui et vivra éternellement, non, dans la mémoire fragile des hommes, mais dans la vérité immuable de Dieu même. Adressons-nous donc continuellement à lui ; il nous voit, il nous entend, il connoît mieux que nous nos véritables intérêts ; sa charité purifiée par le feu de l'amour divin dont il est à présent pénétré, n'en est pas moins tendre, ni moins agissante pour nous : oui, j'ose l'espérer ainsi, ame sainte et bienheureuse, qui pouvez maintenant nous obtenir de Dieu, tous les biens que vous nous avez souhaités à la fin de votre vie mortelle ; vous ne cesserez jamais de conduire vos enfans, dont vous sentez toujours que vous êtes le père ; nous vous donnons de justes louanges, et vous nous donnerez des vertus. C'est à vous que nous devons la vie naturelle, c'est par vous-même que nous avons

reçu les prémices de la vie spirituelle ; vous avez commencé de la former en nous par une éducation sainte , par une longue suite d'instructions , par des exemples encore plus efficaces. Achevez votre ouvrage , ou plutôt priez Dieu d'affermir , d'augmenter , de perfectionner en nous ce qu'il y a commencé par vous. Vous êtes dans le séjour de la paix , et nous vivons encore au milieu des troubles et des agitations de ce monde ; soyez notre guide , notre lumière , notre force. Souvenez-vous sur-tout de ce fils que vous avez toujours si tendrement aimé , et qui est encore plus exposé que vos autres enfans aux orages de cette vie. Il y a déjà fait naufrage plus d'une fois aux yeux des hommes : faites que le naufrage même le conduise dans le port. C'est sans doute , par un effet de vos prières , que Dieu a voulu le désabuser des grandeurs humaines , en faisant servir ces grandeurs même de matière à son humiliation et à sa pénitence. Apprenez - lui à mettre son sort sans hésitation et sans réserve entre les mains de celui qui peut faire plus que nous ne pouvons demander , ni même comprendre ; et soit que Dieu con-

tinue de lui faire expier ses fautes par une disgrâce salubre, soit qu'il l'expose encore au danger d'un retour de fortune, soutenez-le par vos prières, dans l'une et dans l'autre épreuve : soyez avec lui dans la tribulation, et soyez-y encore plus, s'il étoit possible, dans la prospérité. Continuez de bénir ses enfans, qu'aucun de ceux que Dieu vous a donnés, ne périsse. Puissions-nous avoir le bonheur de vous voir tous réunis avec vous dans la céleste patrie, et sanctifiés par vos prières, vous regarder pendant toute l'éternité, comme le digne instrument dont la bonté de Dieu se sera servi, pour opérer notre salut »

C'est à l'école du célèbre conseiller-d'état que son fils puisa le germe de cet amour paternel, qu'il témoigna toujours à ses enfans, ce doux sentiment qui guidait sa plume et son cœur, lorsqu'il termine ainsi le discours sur la vie et la mort de leur aïeul : « C'est à nous d'être ses portraits vivans où le public puisse le reconnoître et le retrouver tout entier. Je serai bienheureux, mes chers enfans, si j'ai pu exciter en vous... une si noble et si vertueuse ému-

lation. Je l'espère de la grâce de Dieu et des bonnes inclinations que vous en avez reçues, vous sur-tout, mon cher fils, qui, plus avancé en âge que vos frères et sœurs, étiez le plus tendre objet de l'affection de mon père ; vous dont il avoit prédit tout ce que vous avez si bien tenu dans la suite, et qui ayant reçu comme lui les premières bénédictions du Ciel dès votre enfance, me donnez tant de sujet d'espérer que vous serez aussi comblé comme lui des dernières bénédictions que Dieu réserve à celui qui aura combattu jusqu'à la fin. Je n'attends pas moins de mes autres enfans ; et j'ai cette confiance dans les prières de mon père, que Dieu les faisant toujours croître en lumières et en religion, ils sentiront de plus en plus ce que je leur ai déjà fait dire par mon père, qu'il n'est point de vertu solide et durable, que celle qui est fondée sur le plus pur christianisme..... Je finirai ce discours, en vous recommandant, mes chers enfans, comme je me le recommande à moi-même, d'aimer, de respecter, de révérencier à jamais, et encore plus d'imiter un aïeul qui, dans toute sa vie, n'a rien fait, n'a rien dit,

n'a rien pensé même que de louable : au-dessus de presque tous les hommes par l'élévation de son génie , et encore plus au-dessus de lui-même par l'égalité de sa raison et par la sainteté de sa religion. »

Ce n'est pas ici seulement , c'est dans les divers écrits sortis de la plume du chancelier d'Aguesseau , qu'il a consigné l'amour tendre et religieux qu'il portoit à sa jeune famille : la première de ses instructions contenant un plan général d'études, et en particulier celle de la religion, et celle du droit, envoyée de Fresnes à son son fils aîné , commence ainsi : — « Vous venez , mon cher fils , d'achever le cercle ordinaire de l'étude des humanités et de la philosophie : vous l'avez rempli avec succès ; je vous en félicite de tout mon cœur ; je m'en félicite moi-même ou plutôt nous devons l'un et l'autre en rendre grâces à Dieu , de qui viennent tous les biens dans l'ordre de la nature , comme dans celui de la grâce.

» Ne croyez pourtant pas avoir tout fait , parce que vous avez fini heureusement le cours de vos premières études ; un plus

grand travail doit y succéder, et une plus longue carrière s'ouvre devant vous. Tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, n'est encore qu'un degré ou qu'une préparation pour vous élever à des études d'un ordre supérieur. Vous avez passé par ce que l'on peut appeler *les élémens des sciences* ; vous avez appris les langues qui sont comme la clef de la littérature ; vous vous êtes exercé à l'éloquence et à la poésie, autant que la foiblesse de l'âge et la portée de vos connoissances vous l'ont pu permettre ; vous avez tâché d'acquérir, dans l'étude des mathématiques et de la philosophie, la justesse d'esprit, la clarté des idées, la solidité du raisonnement, l'ordre et la méthode qui sont nécessaires, soit pour nous conduire nous-mêmes à la découverte de la vérité, soit pour nous mettre en état de la présenter aux autres avec une parfaite évidence. Ce sont, il est vrai, de très-grands avantages ; et celui qui est assez heureux pour les posséder, peut se flatter d'avoir entre les mains l'instrument universel de toutes les sciences ; il est en état de s'instruire, mais il n'est pas encore ins-

truit , et toutes ses études précédentes ne servent , à proprement parler , qu'à le rendre capable d'étudier.

» C'est la situation où je vous trouve aujourd'hui , mon cher fils ; mais avec cet avantage que , quoique les études que vous allez commencer , soient plus vastes et plus étendues que celles que vous venez de finir , vous y entrerez néanmoins avec une habitude de travail et d'application qui s'étoit formée en vous par rapport aux matières les plus abstraites et les plus subtiles , et qui ne trouvera presque plus rien d'épineux ni de pénible dans les autres sciences , en comparaison des difficultés que vous avez été obligé de dévorer.

» L'essentiel est de vous former d'abord un plan général des études que vous êtes sur le point d'entreprendre ; de suivre ce plan avec ordre et avec fidélité , et sur-tout de ne point vous effrayer de son étendue. Ce n'est pas ici l'ouvrage d'un jour , ni même d'une année ; mais quelque long qu'il puisse être , si vous êtes exact à en exécuter tous les jours une partie , vous serez comme ceux qui dans les travaux qu'ils font faire ,
suivent

suivent toujours un bon plan, sans jamais en changer. Comme ils ne perdent point de temps, ils mettent à profit toute la dépense qu'ils font; insensiblement l'édifice s'élève, les ouvrages s'avancent; et quelque lent qu'en soit le progrès, on arrive toujours à la fin qu'on se propose, pourvu que l'on marche constamment sur la même ligne, et qu'on ne perde jamais de vue le plan qu'on s'est une fois formé.

» C'est à cette fidélité que je vous exhorte, mon cher Fils, je suis persuadé du désir que vous avez de vous instruire : je ne crains donc point de vous proposer tout entier, un plan que j'aurois pu ne vous montrer que successivement et par parties. Vous pouvez juger par-là même de l'opinion que j'ai de votre bonne volonté, puisque je ne vous dissimule aucune des difficultés de l'état auquel je crois que Dieu vous appelle.

» Je réduis ce plan à quatre points principaux, sur lesquels je ne vous marquerai à présent, que ce que vous pourrez exécuter à peu près dans le cours d'une année. Je le continuerai dans la suite à mesure que le progrès de vos études le demandera,

M

et j'espère que le succès de chaque année m'encouragera à vous tracer, avec une nouvelle confiance, le plan du travail de l'année suivante.

» Les quatre points principaux dont je veux vous parler, sont :

- 1.^o L'étude de la Religion.
- 2.^o L'étude de la Jurisprudence.
- 3.^o L'étude de l'Histoire.
- 4.^o L'étude des Belles-Lettres.

» Je sais qu'il n'y a aucune de ces matières qui ne pût occuper un homme tout entier, et être l'étude de toute sa vie ; mais vous n'êtes pas obligé de les approfondir toutes également. Il vous doit suffire d'en prendre ce qui sera nécessaire à votre état ; il seroit même dangereux d'aller plus loin ; la raison et la religion doivent présider à l'étude , comme aux autres actions de notre vie , une grande partie de la sagesse d'un homme qui est né avec beaucoup de goût pour les sciences , est de craindre ce goût même ; de ne vouloir pas tout savoir pour mieux apprendre ce qui est essentiel à sa profession ; de donner par conséquent des bornes à sa curiosité.

naturelle, et de savoir garder de la modération dans le bien même. C'est l'éloge que Tacite donne à Agricola ; je souhaite, mon cher Fils, que ce soit un jour le vôtre, et qu'on puisse dire de vous, comme de lui : *Retinuit quod est difficillimum, ex sapientiâ modum.*

» Après cet avis, je commencerai par ce qui regarde la religion, dont l'étude doit être le fondement, le motif et la règle de toutes les autres.

» Etude de la Religion.

» Deux choses peuvent être renfermées sous ce nom. La première est l'étude des preuves de la vérité de la Religion Chrétienne.

» La seconde est l'étude de la doctrine qu'elle enseigne, et qui est ou l'objet de notre foi, ou la règle de notre conduite.

» L'une et l'autre sont absolument nécessaires à tout homme qui veut avoir une foi éclairée, et rendre à Dieu ce culte spirituel, cet hommage de l'être raisonnable à son auteur, qui est le premier et le principal devoir des créatures intelligentes ; mais l'une et l'autre sont encore

essentielles à ceux qui sont destinés à vivre au milieu de la corruption du siècle présent, et qui désirent sincèrement d'y conserver leur innocence, en résistant au torrent du libertinage qui s'y répand avec plus de licence que jamais, et qui seroit bien capable de faire trembler un père qui vous aime tendrement, si je ne croyois, mon cher Fils, que vous le craignez vous-même.

» Vous ne sauriez mieux réussir à l'éviter, qu'en vous attachant aux deux vues générales que je viens de vous marquer ; l'une, de vous convaincre toujours de plus en plus du bonheur que vous avez d'être né dans la seule véritable religion, en vous appliquant à considérer les caractères éclatans qui en démontrent la vérité : l'autre, de vous remplir le cœur et l'esprit des préceptes qu'elle renferme, et qui sont la route assurée pour parvenir à ce souverain bien, que les anciens philosophes ont tant cherché, et que la religion seule peut nous faire trouver.....

» Vous allez entrer dans le monde, et vous n'y trouverez que trop de jeunes gens qui se font un faux honneur de douter de

tout , et qui croient s'élever , en se mettant au-dessus de la religion. Quelque soin que vous preniez pour éviter les mauvaises compagnies , comme je suis persuadé que vous le ferez ; et quelque attention que vous ayez dans le choix de vos amis , il sera presque impossible que vous soyez assez heureux pour ne rencontrer jamais quelqu'un de ces prétendus esprits forts qui blasphèment ce qu'ils ignorent. Il sera donc fort important pour vous , d'avoir fait de bonne heure un grand fonds de religion , et de vous être mis hors d'état de pouvoir être ébranlé , ou même embarrassé par des objections qui ne paroissent spécieuses à ceux qui les proposent , que parce qu'elles flattent l'orgueil de l'esprit ou la dépravation du cœur qui voudroit pouvoir se mettre au large , en secouant le joug de la religion. »

Après avoir indiqué les sources précieuses où son fils doit recourir pour acquérir une connoissance suffisante des preuves du christianisme et l'accord parfait de la raison et de la foi , de la philosophie et de la religion , le vertueux père continue

dans ces termes : « Je ne crois pas avoir besoin de vous recommander la lecture de l'Ecriture-Sainte. Je prie Dieu, mon cher Fils, que vous vous y attachiez toujours avec fidélité.... Je vous conseillerai donc seulement, pour vous mieux remplir de toutes les vérités que l'Ecriture-Sainte renferme, de vous prescrire un travail que je regretterai toujours de n'avoir pas fait pendant ma jeunesse : c'est d'extraire des Livres sacrés, tous les endroits qui regardent les devoirs de la vie civile et chrétienne, de les ranger par ordre, et d'en faire comme une espèce de corps de morale qui vous soit propre. Il y a des auteurs qui ont travaillé sur l'Ecriture-Sainte dans cette vue ; mais je ne suis point d'avis que vous vous serviez de leurs ouvrages, si ce n'est peut-être, après que vous aurez fait le vôtre, pour voir s'il ne nous sera rien échappé. La grande utilité et le fruit solide de ces sortes de travaux, n'est que pour celui qui les fait soi-même, qui se nourrit par-là à loisir de toutes les vérités qu'il recueille, et qui les convertit en sa propre substance.

» Je n'ai garde d'exiger de vous , que vous fassiez cet ouvrage dans le terme d'une année. Il faudroit pour cela quitter toutes vos autres études. Je serai bien content si vous le commencez , et si vous le continuez avec persévérance. C'est un de ces travaux qu'il n'est pas nécessaire d'avoir achevé pour en recueillir le fruit. Il est bon même qu'il dure long-temps pour le faire avec plus de réflexion et de sentiment ; et je ne sais , s'il n'y a pas au moins autant d'avantage à le faire , qu'à l'avoir fait.

» Il ne me reste après cela , pour finir ce premier point qui regarde la Religion , que de prier Dieu qu'il continue de répandre sa bénédiction sur l'étude que vous en ferez , qu'il vous préserve de cet esprit de curiosité , qui se perd en voulant approfondir des questions vaines , inutiles , ou même dangereuses ; et qu'il vous inspire ce goût solide de la vérité , qui la cherche avec ardeur , mais avec simplicité , et qui s'occupe tout entier des vérités utiles , bien moins pour les connoître , que pour les pratiquer. »

Tel étoit l'objet des nobles loisirs de

M. d'Aguesseau dans ses exils , ou dans ses vacances à la campagne. La Religion, les lois, l'amitié, sa famille, les sciences, les arts, tout ce qu'il y a de sacré ou de plus doux sur la terre occupoient et partageoient son temps. Ses mains accoutumées à porter les balances de la justice , ne dédaignoient pas de s'abaisser à la culture de la terre. Quelquefois il se délassoit à tracer le plan de ses jardins , où il réunissoit , comme dans sa conduite , ce double caractère de simplicité et de grandeur qui étoit naturel à son ame : tant il est vrai , ainsi que l'observe un de ses panégyristes , que les goûts des hommes portent l'empreinte de leurs mœurs.

Cependant , à mesure qu'il avançoit en âge , ce grand magistrat croissoit en vertus , et s'affermissoit sur plusieurs points dans des sentimens opposés à ceux qu'il avoit professés dans sa jeunesse : ses dispositions devenoient plus favorables à la paix de l'Eglise ; son dévouement à l'autorité du Père commun des Fidèles , et à celle du Souverain devenoit toujours plus marquant. Il revint aussi de ses préventions contre plusieurs corps qu'il n'avoit pas toujours

jugés avec mesure : il leur donna des preuves de son estime et de sa confiance. Ce changement est d'autant plus à remarquer, que la plupart de ceux qui ont parlé de ce grand homme, ont omis d'en faire mention : sans doute que l'on ne vouloit pas perdre un tel suffrage, et que l'on a ainsi continué de le compter pour soi, lors même que l'on savoit combien ses sentimens avoient été mûris, épurés, par l'âge, par l'étude, et sur-tout par un amour toujours plus vif pour le véritable esprit du Christianisme.

Dans le cours de l'année 1750, il se vit obligé par des infirmités douloureuses, d'interrompre souvent son travail, et résolut de quitter sa place : pensant, comme il l'expliqua lui-même, que la Providence l'y ayant appelé, lui avoit imposé l'obligation de la conserver aussi long-temps qu'il avoit pu s'acquitter de tous ses devoirs ; mais que sa santé ne lui permettant plus d'en remplir qu'une partie, *la même Providence lui donnoit un ordre contraire*. Il écrivit donc au Roi, pour lui demander la permission de donner sa démission. Il la dicta lui-même, en signa l'acte, le jour

même qu'il finissoit sa 82^e. année. Ses deux fils allèrent , avec le ministre secrétaire d'Etat , comte de Saint - Florentin , remettre les sceaux au Prince qui lui conserva les honneurs de cette dignité , avec 100,000 livres de pension. Il en jouit peu de temps , et ne fut plus occupé qu'à faire usage , dans ses douleurs qui augmentoient de plus en plus , des expressions de l'Écriture qui lui étoient toujours présentes , n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il avoit toujours été religieux ; c'étoit dès sa jeunesse , qu'il s'étoit interdit le théâtre. Libre des liens qui l'attachoient à la terre , prêt de se réunir au constant objet de ses espérances et de son amour , il s'occupa plus que jamais des sentimens qu'inspire la Religion , cette vertu si capable de nous élever l'ame , si nécessaire pour nous consoler de nos maux , et qui l'avoit accompagné , qui l'avoit soutenu , qui l'avoit agrandi , qui avoit été sa gloire dans tout le cours de sa vie.

Il vit la mort s'approcher sans regretter ce monde , où il avoit paru avec tant d'éclat. Humilié sous la main toute-puissante de

Seigneur , il n'eut point le courage superbe des héros , dit un de ses panégyristes , et nous ajoutons nous , le faux courage des prétendus héros du siècle ; mais il eut la soumission tranquille , et la tendre et filiale confiance du Chrétien. Quoiqu'il eût travaillé sans cesse à se rendre plus parfait , il ne s'appuya point sur lui-même , mais sur l'auteur de tous les biens : son mérite s'anéantit aux yeux de sa foi. Le pieux vieillard mourant ne vit à sa dernière heure , précédée par tous les secours spirituels qui fortifient l'athlète au dernier combat , que la justice et la bonté suprême. Il mourut le 9 février 1751.

Madame d'Aguesseau étoit morte au village d'Auteuil en 1735 , et avoit été , d'après ses ordres , inhumée dans le cimetière commun de la paroisse : son époux voulut partager cette humble sépulture. Une simple croix sans ornemens , élevée par la piété de sa famille , indiquoit la tombe du chancelier de France. La reconnoissance publique réclamoit des honneurs plus distingués. Le gouvernement s'en occupa : on choisit , en

face de l'église, un lieu plus convenable pour ces cendres illustres. Louis XV donna les marbres et les bronzes qui servirent à la construction d'un obélisque funéraire. L'épithaphe de madame d'Aguesseau avoit été composée par son époux. Le terrorisme révolutionnaire qui vouloit tout anéantir, jusques dans la région des souvenirs, porta sa main sur le mausolée de d'Aguesseau. Les ornemens en furent arrachés, les bronzes et les plombs enlevés, les deux tombeaux ouverts, et les ossemens jetés hors de leur sépulture. Mais la municipalité veillant sur ces restes précieux, attendoit un temps plus calme pour les réunir dans un même cercueil, et les rendre à leur premier asile : dans le monument rétabli, il ne reste que les inscriptions sur les marbres de la base. On donna une sorte d'appareil à cette cérémonie simple et touchante, qui eut lieu au mois de décembre 1800, en présence de la famille : la statue du célèbre magistrat a été placée en 1810 devant le péristyle du palais législatif, parallèlement avec celle de l'Hôpital.

Illustre d'Aguesseau, fils inconsolable, père

rempli d'un amour religieux pour ta jeune famille , citoyen toujours digne des postes honorables que tu remplis , et auxquels tu as donné un nouveau lustre , toi , sur-tout qui , comme magistrat Chrétien fus mille fois plus grand par ta foi que par tous tes glorieux emplois ; toi , enfin qui fais honneur à l'homme , toi , l'un des plus beaux ornemens de ton pays , quelle immortelle mémoire tu nous laisses ! Exemple des petits comme des grands , ta vertu sublime s'accommode à tous les âges , aux plus humbles conditions , comme aux rangs les plus élevés de la société. Si ta carrière publique est un parfait modèle pour les hommes que la patrie distingue , en les honorant de sa confiance dans les plus brillantes et importantes occupations , ta vie domestique est comme un Evangile pour le peuple à qui les faits parlent si haut , et toujours bien plus haut que d'éloquentes leçons. Quel noble ministère fut déposé dans tes mains , pour le bonheur de tes compatriotes ! —

« La justice , dit le grand Bossuet , (a)

(a) Oraison funèbre de M. Letellier.

passé du Prince dans les magistrats, et du trône, elle se répand sur les tribunaux. Un prince zélé pour la justice, nomme un principal et universel magistrat capable de contenter ses désirs.

» L'infatigable ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la règle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sait que si la prudence du souverain magistrat est obligée quelquefois, dans les cas extraordinaires, de suppléer à la prévoyance des lois, c'est toujours en prenant leur esprit ; et enfin qu'on ne doit sortir de la règle, qu'en suivant un fil qui tienne, pour ainsi dire, à la règle même. Consulté de toutes parts, il donne des réponses courtes, mais décisives, aussi pleines de sagesse que de dignité ; et le langage des lois est dans son discours.... Vous voyez comme un sage magistrat modère tout le corps de la justice. »

P R A T I Q U E.

Que de résolutions généreuses je suis conduit à former sur la tombe du célèbre

d'Aguesseau ! 1.^o à son école , je puiserai comme l'héroïsme de la piété filiale ; et l'amour de mes bons parens , leur mémoire , après que j'aurai eu le malheur de les perdre , deviendront comme le trésor du reste de ma vie ; 2.^o dans les emplois que la Providence me confiera , j'unirai inviolablement dans ma personne , ces deux qualités : la première , celle d'un excellent parent ; la seconde , celle d'un citoyen consacré sans réserve au bien de sa patrie : 3.^o jaloux d'acquérir et d'augmenter de précieuses connoissances , je considérerai et je cultiverai comme la première de toutes , celle de la Sainte Religion de mes pères.



JOSEPH AROT,
DOYEN DES AVOCATS
AU PARLEMENT DE BRETAGNE,
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1762.

Abrégé de sa vie, extrait de la relation de M. de
Gênes, son pasteur, ecclésiastique universellement
respecté, et de plusieurs manuscrits de famille.

JOSEPH AROT, fils de M. Jean Arot et
de Mad.^{lle} Anne Chéron, naquit le 24 mars
1680, et fut baptisé, le 26, dans l'Eglise de
saint Laurent, à Nantes, où Madame Arot
étoit venue passer quelque temps ; cette
famille habitoit ordinairement Vitré, petite
ville à huit lieues de Rennes. L'intervalle
écoulé entre la naissance et le baptême
de l'enfant de bénédiction, lui faisoit dire,
dans la suite, qu'il avoit vécu deux jours

sous la garde de la Mère de Dieu , à la protection de laquelle il attribuoit sa conservation. Le nom de Joseph lui inspira pour le saint époux de Marie une tendre confiance et une vénération profonde ; ces deux sentimens il les voua également à sainte Anne. Sa nourrice , qui demeuroit à deux lieues de Nantes , près d'une chapelle dédiée à cette Sainte , l'y avoit souvent porté.

Le petit Joseph fut remis entre les mains de Marie Coulon , son aïeule maternelle , femme recommandable par sa rare piété ; retirée dans la paroisse de Haute-Goulaine , près Nantes , et livrée toute entière aux vertus qui sont propres à l'état de veuve , telles que celles qu'a louées l'Apôtre des nations , elle dirigea vers Dieu les premiers mouvemens d'un cœur qui devoit répondre si généreusement à ses soins : cependant il la perdit, lorsqu'il étoit encore fort jeune : mais le digne Curé de cette même paroisse , M. Chéron , oncle de l'enfant , voulut l'avoir sous sa surveillance , et lui donna d'excellens principes , soutenus des plus touchans exemples. Joseph croissoit à l'om-

bre des Autels , au sein de toutes les vertus du Sanctuaire. Charmé de se voir à l'église confondu avec les Ministres du Seigneur , comblé de joie qu'il lui fût permis d'y paroître sous l'habit ecclésiastique , chaque jour il sentoit augmenter l'attrait secret qui l'entraînoit à l'état le plus saint : déjà le bréviaire lui étoit devenu familier ; il visitoit les malades avec son oncle , et quelquefois laissoit percer son espoir de monter un jour à l'Autel.

Sa dévotion pour la Sainte Vierge , et son extrême charité pour les pauvres commençoient à se manifester , lorsque les occupations multipliées du Pasteur , l'obligèrent à placer son neveu à Nantes , pour y apprendre le latin : on y envoya ses deux frères , afin qu'ils étudiassent ensemble. Etablis chez une pauvre veuve , avec des ressources infiniment modiques , et sans que personne les surveillât , ils travaillèrent avec zèle et succès. Joseph sur-tout avança promptement dans ses humanités. Le cours de sa philosophie étant terminé , il voulut se mettre à même d'embrasser tout genre de profession auquel il plairoit à Dieu de

l'appeler; il étudia le Droit, et acquit même des connoissances en médecine. Ses frères s'attachèrent à l'Eglise, et l'un d'eux mort Curé à Vitré, y laissa une mémoire bénie et révérée. Joseph, quoique s'occupant d'objets solides, ne négligeoit pas les arts agréables, et ses jours étoient partagés de manière qu'il ne perdit pas un instant de cet âge, trop fréquemment consacré à l'erreur et aux frivolités. A vingt ans, il fit avec la plus rare édification, une retraite, et conservoit le même penchant pour l'état ecclésiastique : un an après, ayant renouvelé le même exercice, il conçut un vif désir d'entrer chez les Chartreux; mais son directeur ne l'y croyant point appelé, M. Arot, demeuré libre, soutint avec honneur des thèses publiques, prit ses premiers degrés dans l'université, vint à Rennes, en 1703, y parut au Barreau et s'y distingua.

Quoique né avec plus de talens que de goût pour cette profession estimable, il y acquit une réputation brillante, et les affaires les plus importantes lui furent confiées. Ces succès éclatans ne le rassuroient pas sur le

choix de son nouvel état; il tenoit plus que jamais au penchant de ses premières années pour le ministère des saints Autels. Une retraite qu'il fit en 1704, le détermina presque en faveur de la Congrégation de l'Oratoire; mais la diversité d'opinions qui partageoit les hommes sages qu'il consulta, le tint pendant deux ans dans une cruelle perplexité. L'oncle, qui l'avoit élevé et qu'il révéroit à tant de titres, l'exhortoit à suivre son penchant; M. Robard, Vicaire général de Nantes, lui présentoit l'exemple de saint Chrysostôme, qui, après avoir défendu la cause des hommes devant les hommes, voulut ensuite la plaider devant Dieu même. M. Bertin, son ami, qui venoit d'entrer dans la société érigée par le vénérable Bérulle, le pressoit vivement de l'y suivre. Cette unanimité de suffrages trouva des contradicteurs dans les propres parens du jeune Arot, et fut combattue par l'opinion d'Écclésiastiques extrêmement recommandables et par leurs vertus et par leurs lumières: ceux-ci le fixèrent dans la profession qu'il exerçoit, et le déterminèrent ensuite à se montrer dans le mariage un

modèle aux bons époux , aux bons pères. Devenu bientôt un Avocat célèbre , ses succès accrurent sa reconnaissance envers Dieu ; il attribuoit uniquement à sa grâce , le bien qu'il faisoit , et la réputation qu'il s'étoit acquise.

Ses deux frères s'étant consacrés à l'Eglise , sa famille lui témoignoit sans cesse le plus vif désir de le voir établi ; ses amis et ses conseils dans l'ordre de la Religion , l'y portoient également , et l'Esprit - Saint , sans doute , dirigea l'excellent jeune homme dans ce choix important : il épousa , le 25 juin 1707 , Mad.^{lle} de Licpure ; sa parente : douée des qualités et des vertus de la femme forte de nos saints Livres ; elle les embellissoit , en quelque sorte , par les agrémens extérieurs ; une taille noble et pleine de grâce ; une physionomie charmante , où se peignoit la beauté de son ame , une gaieté douce , toujours accompagnée de décence , rien ne lui manquoit pour être digne de l'époux qui l'avoit choisie , et le mariage devint pour les deux familles une source de bénédictions.

Le pieux Avocat recevoit chaque jour ,

de la part du public , de nouveaux témoignages de confiance et d'estime ; on respectoit ses vertus ; on admiroit ses talens. De toutes parts , il étoit consulté , et toujours ses conseils étoient marqués au coin de la vraie sagesse. Les hommes élevés aux premières places de l'Etat , regardoient comme infiniment précieux les entretiens qu'ils avoient avec lui. Ils aimoient à connaître ses vues , et à suivre ses idées sur le bien possible à faire. Jamais son imagination ne le secondoit plus efficacement que lorsqu'il s'agissoit de propager la gloire de Dieu , ou de soulager l'infortune ; tel étoit le seul objet de ses pensées et de ses vœux , le but unique de ses paroles et de ses actions. On le vit , apôtre de la vérité et de la justice , défendre avec force l'innocence opprimée , plaider la cause d'une jeune Anglaise , qu'un homme de S. Malo , déjà marié , avoit épousée en Angleterre , et il le fit décréter de prise de corps à l'audience publique. Toujours occupé de se rendre utile à son pays , il obtint , par ses soins et ses démarches , que le concours aux cures fût établi en Bretagne ; ce qui

épargnoit aux Ecclésiastiques le voyage de Rome, et étoit propre à répandre parmi eux une louable émulation. Ce fut aussi à lui que la ville de Rennes dut la translation des écoles de droit dans la capitale de la province, sous les yeux du Parlement, avantage que l'on apprécia dans la suite, ainsi que l'établissement précieux de la bibliothèque des Avocats.

La généreuse charité des hommes de bien va toujours en croissant, et bientôt nulle entreprise favorable à la Religion ou utile à l'humanité ne lui fut étrangère. Après l'horrible incendie, qui, en 1720, désola la ville de Rennes, et où ce vertueux citoyen vit ses propres maisons consumées, sans qu'il lui échappât la plus légère plainte, il envoya sa famille à la campagne : pour lui, retiré à l'hôpital S. Ives, destiné au service des pauvres malades, il se dévoua avec succès aux moyens d'en rendre l'administration meilleure : eût-il pu voir sans douleur une Eglise, (celle de saint Sauveur) devenue la proie des flammes ? Il consacra à sa réédification tout l'argent dont il pouvoit prudemment

disposer. Pénétré de l'extrême infortune de plusieurs familles incendiées , il leur fit construire , en forme de baraques , de petits logemens , qui , dans leur insuffisance même , devinrent précieux à des malheureux sans asile. Il entreprit aussi de bannir la mendicité de la ville , en faisant la distinction des vrais pauvres , de ceux que l'oisiveté seule réduisoit à l'indigence. Qui pourroit dire les peines , les fatigues , les rebuts que sa charité eut à surmonter dans cette entreprise ? encore n'eut-il pas la consolation d'y réussir , les obstacles semblant s'accroître à mesure qu'il parvenoit à les vaincre.

Mais si les nécessités corporelles des indigens fixoient son attention , oh ! que les besoins de l'ame le touchoient bien davantage ; l'apôtre de tout être souffrant , s'insinua dans les prisons , et y vit avec une profonde douleur , ces hommes qui , dans le silence des ténèbres , souffrant tout à la fois les regrets du passé , les peines du présent , les craintes de l'avenir , étoient encore privés des consolations inexprimables que la Religion offre aux malheureux.

Il obtint pour ces infortunés l'établissement d'une nouvelle chapelle , et celui d'un aumônier.

En 1724, Arot renonça au Barreau , pour ne s'occuper que du travail du cabinet; il trouvoit en cette retraite deux avantages : le premier , d'avoir plus de temps à consacrer aux bonnes œuvres ; le second , d'interdire à son amour-propre l'aliment des louanges , car son éloquence étoit universellement applaudie. Mais ces soins si pénibles ne le détournoient pas de celui de s'avancer vers cette perfection sublime à laquelle il parut appelé dès sa première jeunesse ? A l'âge de vingt ans , il avoit adopté le salutaire usage de faire annuellement une retraite , où seul avec Dieu , il déplorait amèrement des fautes légères , donnoit à sa piété un nouveau degré de ferveur et d'amabilité , et traçoit par écrit des résolutions qu'on ne peut lire , sans envier le cœur qui les a formées. Une correspondance si fidèle aux grâces divines , lui en mérita de particulières ; il eut avec son divin maître des communications intimes , dans lesquelles il goûtoit ces douceurs inexprima-

bles, fruit d'une vie toute sainte et dont le mérite n'étoit connu que de Dieu.

Chercher de tous côtés des êtres souffrans à consoler, à soulager; leur donner toujours son superflu, quelquefois son nécessaire; se plaire à exercer le doux office de l'hospitalité; manifester à tous ses frères une charité tendre et active: telles furent les délices de cet homme vertueux. On n'admira jamais probité plus délicate, ni désintéressement plus parfait. Après des revers de fortune considérables, il perdit un frère qui laissoit une succession si chargée de dettes, que les héritiers y renoncèrent: par cet acte, les créanciers eussent tout perdu, si M. Arot ne se fût porté seul héritier bénéficiaire; il vendit une charge de Conseiller du Roi, receveur des fouages, qui lui avoit été accordée par le Roi, et l'employa, comme le reste de la succession, à payer les créanciers qui furent satisfaits en totalité.

M. Arot eut cinq enfans, trois fils, dont deux s'attachèrent à l'Eglise; le troisième, qui remplissoit d'une manière distinguée la profession de son père, s'étant

marié en mai 1747 , le père choisit cette époque , pour se retirer à Vitré : son honorable tâche étoit remplie , comme chef de famille ; il avoit tout fait pour que la sienne héritât de son amour et de son zèle pour la patrie. Il maria l'aînée de ses deux filles : la seconde s'adonna entièrement aux bonnes œuvres , la délicatesse de sa santé ne lui ayant pas permis d'embrasser l'état religieux. Depuis long-temps , l'auteur de leurs jours désiroit avec ardeur de s'occuper uniquement de sa fin dernière : Jésus-Christ seul régnoit sur son ame dépouillée de toute affection terrestre. La foi , qui animoit ses actions , étoit si vive , qu'elle se manifestoit d'une manière sensible. « On » ne connoît point Jésus-Christ dans le » monde , répétoit-il souvent. Parler de lui » au milieu des cercles , c'est un langage » auquel les mondains n'entendent rien. » Que les hommes sont aveugles ! Gémissons et prions , car la foi devient plus » rare , et la charité se refroidit tous les » jours. » — Presque jamais on ne le vit assis à l'Eglise ; debout pendant les instructions , à genoux le reste du temps , il y

passoit trois heures tous les matins , après avoir participé aux saints Mystères avec une dévotion particulière à la Mère de Dieu , à S. Joseph , à son Ange Gardien et aux Anges tutélaires des lieux où il se trouvoit. Par-tout il recommandoit le culte de Marie et en parloit avec un attendrissement extrême , la nommant sa bonne Mère , et son guide sur la mer orageuse du monde. Il s'étonnoit sans cesse que l'on s'adressât si rarement aux Saints dont on a reçu le nom au Baptême : « Ce sont , disoit-il , » nos avocats , nos protecteurs ; c'est donc » en eux que nous devons mettre notre » confiance. Chose étrange ! il semble qu'on » rougissoit de s'appeler Pierre ou Paul ; il » n'y a plus que le petit peuple qui ait » retenu cette méthode ; on signe aujourd'hui de grands noms qui ne servent » qu'à prouver notre vanité , et nous renonçons à notre nom de baptême , qui est » le véritable ; tandis que les Evêques , qui » sont nos pères et nos modèles , semblent » oublier leur nom de famille , pour ne » retenir que celui qu'ils portent comme » Chrétiens ! » Aussi signoit-il toujours

Joseph Arot. Combien vive étoit sa confiance aux patrons des diocèses et des paroisses ! « Je les regarde , disoit-il , comme » les protecteurs-nés de ces lieux ; ils en » prennent un soin particulier ; et c'est à » eux que l'on doit s'adresser dans les calamités publiques et domestiques , parce » qu'ils ont une grâce propre et personnelle , pour les faire cesser. » :

Occupé jour et nuit des moyens de propager la gloire de Dieu , il ne se rebuta jamais du mauvais succès de ses entreprises , et n'en devenoit , au contraire , que plus ardent à les poursuivre , mal accueilli par les uns , il s'adressoit à d'autres , en disant que les contradictions sont un signe presque infallible de l'œuvre de Dieu. Avec ce principe , combien il a corrigé d'abus , introduit de pratiques utiles , opéré de biens en tout genre !

Brûlant d'une charité universelle qui lui faisoit porter tous les hommes dans son cœur , il communiquoit à des personnes d'un mérite rare , dans les provinces les plus éloignées de la sienne , les idées vraiment utiles à l'humanité , qu'il avoit

conques , et recevoit les leurs. La confiance dont il jouissoit , et sa grande réputation , donnoient tant de poids à ses paroles , que souvent un mot de sa bouche suffisoit pour entamer les affaires les plus importantes , et ouvrir des routes inconnues et dirigées vers le but que l'on se proposoit.

Entraîné , quoiqu'à son insu , par l'empire que ses vertus lui avoient acquis , que de fois il alla chercher lui-même de malheureuses victimes de la licence ; employa près d'elles le langage persuasif de la compassion , et les conduisit sans résistance en une retraite , où il leur ménageoit tous les moyens les plus efficaces de salut !

Le pécheur étoit subjugué par l'éloquence de son zèle : faut-il s'étonner de son ascendant sur la multitude ? Cet ascendant étoit si impérieux , qu'au milieu d'une émeute que l'autorité n'avoit pu apaiser , il suffisoit de sa présence pour rappeler l'ordre et la paix.

Quoiqu'il ne laissât échapper aucune occasion de faire le bien , il ne portoit jamais sur celui que faisoient les autres , un regard de jalousie. « Eh ! que nous importe , di-

» soit-il, que Dieu se serve de nous pour
 » cette bonne œuvre , pourvu qu'elle se
 » fasse. »

Sa douceur et sa patience étoient admirables : quelque sujet de mécontentement qu'on lui eût donné , on ne l'entendoit jamais se plaindre de personne ; il recevoit les railleries piquantes , les traitemens les plus durs , les paroles les plus injurieuses , avec autant de satisfaction que les gens du monde reçoivent les éloges et les témoignages d'estime : lorsqu'on s'irritoit contre lui , il baissoit les yeux , et disoit : « Pour-
 » quoi vous fachez - vous ? Je ne désire
 » que de vous voir heureux , et mon langage n'est que l'expression de mon amitié
 » pour vous ; mais souffrez que je vous le
 » dise : l'humeur en nous nuit beaucoup à
 » notre sanctification ; nous sommes , comme
 » des malades qui ne veulent pas qu'on
 » leur applique les remèdes nécessaires
 » pour les guérir. » Il supportoit sans chagrin , sans ennui , ceux-là même dont les mœurs étoient le plus en opposition avec les siennes : le vice même ne l'indignoit pas ; il traitoit les plus grands pécheurs

avec une douceur inaltérable , sans jamais se rebuter de leur endurcissement dans le crime. « Prions pour eux , disoit-il , ce sont des aveugles dignes de compassion : Dieu , peut-être , leur fera miséricorde , et ils peuvent devenir de grands Saints ; mais il faut prier constamment ; on ne prie point assez. Voyez S. Martin ; ce fut sa douceur qui convertit S. Brice , et qui , d'un loup furieux , en fit un agneau docile , et , dans la suite , un pasteur édifiant. » A quelque heure que l'on invoquât ses lumières ou son cœur , on en étoit reçu d'une manière si parfaitement obligeante , qu'il sembloit que ce fût lui qui dût recevoir un service. Il écoutoit et répondoit avec toute l'attention que l'on met à ce qui concerne un intérêt personnel. Etoit-on malheureux ? il exhortoit à sanctifier ses maux , et à mettre sa confiance en celui qui peut tout et qui permet tout pour le bien de ses élus. Sa conversation étoit agréable , mais sans emprunter la ressource de la flatterie ; s'il étoit absolument obligé de louer quelqu'un en sa présence , il ne manquoit point

d'ajouter : « Nous devons en bénir Dieu ;
 » c'est un bien dont il faut le remercier ;
 » lui seul en est l'auteur. »

Sa douceur extrême ne dégénéra point en foiblesse de caractère ; jamais personne ne sut mieux prendre, selon les occasions, un parti ferme et vigoureux ; personne ne fut plus ennemi de cette politique qui, sous prétexte de maintenir la paix, se fait un lâche mérite de fermer les yeux sur des abus intolérables.

Toujours il proposoit ses avis avec une modération parfaite, et les égards les plus attentifs pour ceux qui avoient parlé avant lui : jamais ému quand il étoit contredit, il sacrifioit son opinion sans peine, dès l'instant où ce sacrifice lui présentoit l'espoir d'un plus grand bien. Le reprendre de quelque imperfection, c'étoit s'acquérir des droits à sa reconnoissance. « Nous ne sommes
 » remplis de défauts, disoit-il, que parce
 » que nous n'avons point d'amis assez fidèles
 » pour nous en avertir. » Il vouloit qu'on se reprît mutuellement avec simplicité, et qu'on se communiquât ingénûment sa pensée. Comme il voyoit Dieu en tout, les

choses les plus communes lui devenoient un sujet de méditation. Prêtoit-il l'oreille aux nouvelles politiques? toujours il avoit en vue de faire saisir et admirer la sagesse de Dieu et sa providence, dans la conduite des évènements, et l'enchaînement des causes secondes.

En quelque lieu qu'il se trouvât, son recueillement étoit continuel : tous ses momens furent pleins ; il n'en avoit pas un de pur loisir. Le faisoit-on attendre? il lisoit quelques lignes du Nouveau Testament, ou de l'Imitation de Jésus-Christ, ouvrages dont il ne se séparoit jamais. Insensible à tout ce qui étoit étranger à Dieu ou au salut, il accueilloit, quelque chose qu'on lui proposât, avec le calme qui est le fruit d'une vie mortifiée. C'étoit sur-tout pendant la nuit, qu'il faisoit ses délices de la prière. Sans être lié par le vœu de la pauvreté, il participoit aux mérites qui y sont attachés, laissant la disposition de ses revenus à sa vertueuse épouse : il ne se réservait qu'un peu de monnoie qu'il distribuoit aux pauvres. J'en ressentirois une joie trop vive, disoit-il ingénument, si je leur faisois des aumônes plus abon-

dantes : mais eût-il pu dérober aux regards cette charité si affectueuse, cette tendresse vraiment paternelle pour les malheureux, qui lui fit donner l'honorable surnom d'*Avocat des pauvres*, sous lequel il étoit connu dans toute la province ? Par-tout où se trouvoient une veuve affligée, des orphelins abandonnés, des êtres souffrans, on les lui adressoit : aussitôt il épousoit leurs intérêts et les défendoit, avec autant de capacité que de zèle, contre l'oppression et l'injustice. Ses promenades ordinairesse dirigeoient vers les prisons, ou vers la chaumière du pauvre ; il les instruisoit, les consolait, les exhortoit à la patience : l'onction de ses discours portoit dans l'ame affligée une paix délicieuse. Avec quelle peine il voyoit que l'on parût inquiet, agité sur le succès de quelque affaire ! « Le » Dieu des chrétiens, disoit-il, n'habite » point dans le trouble ; c'est un Dieu de » paix : pourquoi nous inquiéter ? Il n'arrivera que ce qui lui plaira ; au reste, nos » agitations ne peuvent remédier à rien ; » au contraire, elles ôtent à l'ame cette » tranquillité nécessaire pour raisonner, et » pour prendre un parti judicieux. »

Son occupation la plus chère étoit de concilier les esprits, et de ramener l'union partout où il la voyoit troublée ; d'étouffer tout germe de dissensions , d'accommoder ou de prévenir les procès. L'ami de Dieu et de ses frères étoit ainsi , par ses exemples, plus encore que par ses paroles, le prédicateur continuel de la charité. « Commencez par » aimer cet ennemi, (disoit-il à une personne qui se plaignoit avec amertume ,) » et une partie de vos griefs contre lui s'évanouira. D'où viennent nos aigreurs et » nos murmures ? Le plus souvent de nos » préjugés. Nous commençons par nous » prévenir contre quelqu'un, cela suffit pour » envenimer tout ce qui vient de sa part. » Nous lui attribuons des intentions que » souvent il n'a pas eues. Aimons-nous les » uns les autres , et tout ira bien ; plus de » procès ; plus de plaintes ; plus de murmures ; l'univers sera dans une paix profonde. »

Par cette charité active , il désapprouvoit fortement ceux qui , pouvant être utiles aux hommes , sans nuire à leur salut, lui témoignent le désir de la solitude , pour y me-

ner une vie plus parfaite ; en même temps il gémissait de voir des hommes accablés d'infirmités, occuper des places importantes : il leur conseilloit le parti qu'il prit lui-même, de consacrer leurs dernières années à se préparer au terrible passage du temps à l'éternité. Il avoit depuis long-temps dressé son testament qu'il relisoit et signoit chaque année, et cet acte réunit aux dispositions sages d'un excellent père de famille, tout ce que la piété a de plus sublime. Dans la même vue encore, il avoit quitté le séjour de Rennes : au moment de son départ, les pauvres avoient environné sa maison, le pleurant comme leur protecteur, leur défenseur et leur père : après les avoir embrassés, il s'étoit arraché de leurs bras pour suivre plus sûrement, à Vitré sa patrie, les exercices de la piété, et s'adonner à toutes les œuvres dont elle est le principe.

Il composa dans sa retraite deux petits ouvrages : l'un pour détruire l'abus si funeste de la vénalité des charges de judicature ; l'autre, intitulé *l'Arbitre charitable*, pour engager les hommes à talens à concilier les partis opposés, et à accommoder les procès :

souvent il avoit démontré par l'exécution, l'utilité du second plan, et avoit fait aux procès qui lui avoient été soumis, l'application de ses principes. Il rétablit, par arbitrage, la paix dans une famille d'où elle étoit bannie depuis plus de cent ans.

Il y avoit plusieurs années que M. Arot, attaqué d'un asthme extrêmement fatigant, disoit à Dieu, lorsqu'il en souffroit davantage, ces mots du Roi-Propète : *Amplius lava me*. Dès 1750, sa vue ne lui permettoit plus de lire, ni d'écrire. A peine pouvoit-il marcher sans un guide. « Je m'en réjouis, » répétoit-il quelquefois; cette perte m'annonce la destruction prochaine que nous devons tous désirer. » En 1751, il devint totalement aveugle, et tomba dans une sorte d'affoiblissement qui alarma vivement sur sa vie : d'habiles médecins appelés aussitôt ordonnèrent des remèdes; mais le malade conjura qu'on le laissât achever tranquillement le jubilé, à la fin duquel, ajouta-t-il, j'ai demandé à Dieu de mourir. Cette sainte solennité étant terminée le 12 janvier 1752, il consentit à faire les remèdes indiqués. Le 25, il se rendit deux fois à l'église, et y

resta long-temps. Le 26, la foiblesse l'empêcha de se lever ; mais son mal n'offroit plus rien de dangereux : néanmoins il répétoit depuis long-temps qu'il mourroit le 2 février, jour de la Purification. Le 27 janvier, M. de Gènes, son pasteur et son ami, lui reprochant avec intérêt d'avoir épuisé ses forces : « Je n'ai jamais rien fait pour » Dieu, mon cher pasteur, lui répondit-il ; » eussai-je autant à vivre que j'ai vécu je » ne croirois jamais pouvoir faire assez pour » lui. » Tous ceux qui avoient été dans son appartement sortoient pénétrés de l'onction de ses vives et touchantes exhortations, et à mesure qu'il approchoit de son dernier moment, elles sembloient acquérir un nouveau degré de puissance.

Le 30 janvier, le pieux vieillard communia à jeûn : ce jour, et le suivant, il ne parloit que de Dieu, mais avec une facilité et une grâce dont on étoit aussi étonné qu'attendri. Le mardi premier février, se sentant plus foible, il pria M. de Gènes de lui administrer l'extrême-onction qu'il reçut avec les témoignages de la plus vive componction, tenant à la main le crucifix qu'il portoit

sur lui lorsqu'il étoit en santé, et qu'il y tint constamment durant les huit derniers jours de sa maladie, même pendant le temps de son sommeil. Le pasteur lui proposa de lui apporter le saint viatique ; le malade désiroit se réserver ce bonheur pour la fête de sa bonne mère ; c'étoit ainsi qu'il nommoit la Reine des anges et des hommes ; mais on insista : il se rendit aussitôt aux instances de son pasteur. Nous n'essayerons pas d'exprimer avec quelle ferveur il se disposa à cette dernière communion : il n'est rien de touchant et de tendre comme la dévotion qu'il manifesta dans ce moment. Les assistans fondoient en larmes : déjà il sembloit moins appartenir à la terre, qu'au séjour des Elus. Il pria le ministre sacré de lui lire, avant de se retirer, l'évangile selon saint Jean : *In principio erat Verbum*. Il l'écouta avec la plus vive satisfaction.

Cependant se levoit l'aurore de ce jour après lequel le saint mourant avoit tant soupiré, comme devant être celui de la délivrance de sa prison mortelle. Il le solennisa par un redoublement sensible de piété, s'unissant de cœur à tous les offices de

l'Eglise ; il parla le matin d'une manière admirable de l'enfant Jésus , de sa sainte Mère , du vieillard Siméon , des divers objets de la fête si ancienne de la Purification : vers midi , M. de Gènes , ne le trouvant pas plus mal , lui dit qu'il espéroit que Dieu prolongeroit encore quelque temps une vie si chère au pasteur , et si édifiante pour le troupeau. « Attendons à ce soir , mon cher » recteur , répondit M. Arot : à ce soir ; » venez tantôt , je vous prie , faire la recommandation de mon âme. » On ne crut pas devoir refuser au serviteur de Dieu une consolation si désirée , quoiqu'on la crût prématurée. On fit , d'après ses vœux , sonner son agonie vers trois heures de l'après midi : pendant qu'elle sonnoit , il fit mettre à genoux les personnes qui étoient dans sa chambre , et les invita à réciter avec lui l'hymne de l'Eglise , qui commence ainsi : *Ave , maris stella*. Quelque temps après , le ministre du Seigneur récita les prières des agonisans , mais toujours interrompu par ses sanglots. M. Arot seul voyoit cet appareil lugubre d'un œil serein , répondant aux prières avec des sentimens inexprimables

de paix et de consolation. La recommandation de l'ame étant achevée, le malade récita à haute voix et distinctement le cantique du saint vieillard Siméon : *Nunc dimittis*, etc. Le pasteur, retenu au confessional, accourut, vers cinq heures, auprès de son ami qui, l'entendant s'approcher, lui adressa ces paroles : *Consummatum est*. Ce passage de l'Evangile donna lieu, de part et d'autre, à de pieuses réflexions, spécialement sur le bonheur de la vie future, et les misères de celle-ci. L'homme de Dieu demeura près de cet ange terrestre, l'espace de deux heures et demie, recueillant et admirant tout ce qu'il voyoit et entendoit. La ferveur du mourant lui faisoit avidement saisir ce qui pouvoit l'augmenter. Il pria M. de Gènes de lui réciter une seconde fois l'Evangile : *In principio*. A ces mots : *Et Verbum caro factum est*, il se découvrit la tête avec une profonde humilité, et témoigna une joie si vive, qu'on a eu raison de l'appeler une sorte de ravissement. Cet état d'extase dura, pour ainsi dire, jusqu'à sa mort ; car aussitôt qu'il entendoit parler de Dieu, ou du séjour des Saints, il sembloit y donner son atten-

tion, puis s'abandonnoit de nouveau à cette délicate contemplation, qui d'avance le séparoit de la société des hommes. Il n'avoit plus la force de faire de longues prières vocales ; mais les transports de son cœur se manifestoient dans tous ses mouvemens. Rien n'annonçoit une fin très-prochaine, et cependant, entendant sonner l'horloge, il demanda quelle heure il étoit : Neuf heures, lui répondit-on. « Eh bien ! reprit-il avec » calme, il me reste une heure et demie à » vivre. » M. de Gènes, convaincu que la ferveur du mourant le trompoit sur le moment de sa mort, l'avertit de cette apparente erreur, en le quittant, à neuf heures trois quarts, pour prendre un peu de repos. « Dieu y pourvoira, repartit le malade ; » l'instant de ma fin s'approche ; je verrai » Dieu demain. » A dix heures, on s'aperçut, avec la surprise la plus douloureuse, qu'il ne lui restoit qu'un souffle de vie ; on courut chercher M. de Gènes, et son frère le digne abbé de Fontenelle, qui vinrent à la hâte : mais déjà le saint homme avoit terminé sa carrière, sans efforts, sans violence, sans agonie.

Les deux frères se jetèrent à genoux , et baisèrent avec respect les pieds de leur vertueux ami : tous ceux qui étoient présens , lui rendirent le même hommage : il avoit conservé une parfaite connoissance , et parlé toujours avec raison et facilité , se recommandant sans cesse avec humilité aux prières de ceux qui venoient le voir. « Je suis , » disoit-il , un grand pécheur , et j'ai un » extrême besoin des miséricordes de Dieu , » dans lesquelles je mets toute ma confiance. »

Aussitôt que la nouvelle de cette fin bienheureuse fut répandue dans la ville de Vitré , la douleur y parut générale , et le concours du peuple devint immense dans sa maison. Chacun vouloit le voir , et désiroit obtenir quelque chose qui lui eût appartenu ; ses moindres meubles étoient regardés comme de précieux trésors : si l'on ne pouvoit rien avoir de ce qu'il avoit possédé , du moins on s'efforçoit de faire toucher à son corps quelque chose consacré à la piété. La foule s'accrut si considérablement , que l'on fut obligé d'employer l'autorité pour pouvoir enfermer dans le cercueil ces restes

mortels, devenus l'objet de la vénération publique.

Le Clergé séculier et régulier, suivi de tout le peuple, forma le convoi funèbre : quatre Ecclésiastiques, chargés du précieux fardeau, le portèrent comme en triomphe à l'Eglise de Notre-Dame ; car ce jour de deuil unanime fut véritablement celui du triomphe de la vertu. Quoique les rues fussent si remplies de monde, qu'à peine on y pouvoit passer, on suivoit le saint corps dans un recueillement et un silence qui rendoient ce spectacle plus imposant encore : mais ces dispositions se manifestèrent d'une autre manière, au moment où l'on porta le corps à la chapelle où il devoit être inhumé ; alors le tumulte devint extrême ; le peuple se précipitant par les fenêtres, et égaré par l'enthousiasme de son admiration et l'amertume de ses regrets, menaçoit de tout briser, si on lui enlevoit si subitement son trésor : pour le satisfaire, on laissa ouvert jusqu'au soir le caveau où alloient reposer les restes du saint homme. On fit graver sur sa tombe l'építaphe suivante : —
Hic jacet Dominus Josephus Arot, Vitria;

cæus, tùm in vitâ tùm in morte Christi odor optimus, patronorum in supremâ curiâ rhedonensi decanus. Obiit die quâ prædixerat secundâ february, annos natus 72, et in hac cryptâ reconditus, die quartâ ejusdem mensis anno Dominico 1752, cum immenso omnium ordinum concursu. Requiescat in pace.

Les grâces sollicitées conditionnellement et obtenues par l'intercession de cet homme admirable, les vœux dont la reconnoissance avoit décoré son tombeau, le concours nombreux des personnes pieuses qui le visitoient, sont un éloge plus éloquent encore que cette fidelle et simple épitaphe :

Vénérable Arot, du sein de la tombe, tu nous instruis éloquemment par le souvenir de ta belle vie : il est pour nous un trésor inépuisable d'instructions. Mais un théâtre plus glorieux, c'est celui où ta vertu s'offre dans tout son éclat sur ta couche funèbre. Chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions de la société, venez, approchons et contemplons notre modèle : ce sage est assis comme sur le sommet d'une montagne : son visage est serein, ses yeux sont élevés

vers le Ciel. Les soins tumultueux de la terre viennent se briser à ses pieds ; il a tout prévu pour se préparer à son départ : ce moment l'a occupé toute sa vie ; il pense que son ame va se réunir à celui qu'il a aimé uniquement , qu'il a préféré à tout. Le souvenir de ses péchés pourroit le troubler ; mais il les a expiés par la pénitence , et l'image de Jésus-Christ crucifié qu'on lui présente, achève de raffermir sa confiance ! Il s'est formé l'habitude de mille retours vers Dieu ; tantôt retour de foi , d'espérance et de charité ; tantôt retour d'humilité et de componction, tantôt retour de consécration et de sacrifice : il connoît l'excellence et la vérité de sa religion ; il a puisé dans les derniers sacremens des forces invincibles contre les assauts de l'enfer ; il a constamment invoqué la protection des amis de Dieu , et il la réclame encore avec confiance. Seigneur, la mort d'un de vos bons serviteurs est une des plus grandes preuves de la bienheureuse immortalité que vous nous destinez. — *Je ne savois pas qu'il fût si doux de mourir* , disoit un juste expirant. Ah ! la raison de cette délicieuse surprise est facile

à saisir : c'est que la foi rompt avec facilité ces chaînes pesantes qui nous attachent à la vie : c'est que votre grâce, ô mon Dieu ! se répand avec profusion et sans mesure, dans l'âme de l'homme de bien qui va prendre possession de votre Royaume. *Ah ! que ma fin soit semblable à celle des justes* (1) ! C'est l'oracle que vous mîtes autrefois dans la bouche d'un homme vendu d'ailleurs à l'iniquité : *Balaam* prononça cette belle parole, pour apprendre à tous les siècles, qu'une vérité si essentielle devoit être indépendante des dispositions perverses d'un faux prophète.

P R A T I Q U E.

Pour marcher sur les traces du saint homme dont je viens de méditer la vie, je m'arrêterai spécialement aux trois dispositions suivantes : 1.^o amabilité dans toutes mes manières ; 2.^o constante et inquiète charité pour les besoins spirituels et corporels de mes frères ; 3.^o au milieu d'œuvres toutes au profit de l'humanité, amour persévérant de la vie humble et cachée.

(1) Num. XXIII. — 10.

CH. LE PELLETIER,

DÉCÉDÉ

L'AN DE J. C. 1756.

Extrait de sa Vie, par Mlle. d'Alès du Corbel,
publiée à Orléans, en 1760, chez Touret et
Villeneuve.

CHARLES Lepelletier, issu d'une famille distinguée dans la robe, naquit à Orléans, le 29 décembre 1681; il reçut le baptême des mains d'un ministre protestant; les auteurs de ses jours avoient été élevés dans la religion prétendue réformée; mais ils abjurèrent le calvinisme, peu de temps après la naissance de leur fils. Cette première faveur fut le présage des dons singuliers que la Providence préparoit à cet enfant de bénédiction, qui, né avec d'heureuses dispositions du côté de l'esprit et

du cœur, fit des progrès également rapides dans les sciences et dans la piété. Loin de rechercher les amusemens conformes à son âge, il consacroit à la prière tous les instans de loisir que lui laissoient ses études. Sa dévotion à Marie le fit entrer dans la congrégation établie en son honneur parmi les écoliers : d'une parfaite exactitude à remplir les obligations imposées par le pieux institut, il se montra dès-lors, et fut toute sa Vie un fidèle et zélé serviteur de la Mère de Dieu.

L'innocence, le recueillement, la sagesse, la ferveur, l'assiduité à s'instruire des vérités du salut, l'application à tous ses devoirs, annoncèrent dans le jeune le Pelletier, une ame digne d'être unie de bonne heure à son Dieu. Les fruits qu'il retira de sa première communion, qu'il fit avant l'âge ordinaire, prouvèrent combien il méritoit la grâce qu'on lui avoit accordée, et ces vertus dont il avoit laissé entrevoir le germe fécond, se développèrent, et bientôt parurent avec éclat. Sa charité pour les membres souffrans de Jésus-Christ, étoit sans bornes ; lorsqu'on allant en

classe, il rencontroit un pauvre sur la route, il lui donnoit avec joie ce qu'on avoit destiné pour ses besoins, satisfaisant ainsi dans ce pieux excès, et son amour pour les indigens, et son attrait pour la mortification.

Il venoit d'atteindre sa seizième année, quand la mort lui enleva un père chéri, digne de tous ses regrets. Madame le Pelletier, jeune encore, épousa M. de Sity, homme d'une grande naissance, qui, voué à la profession des armes, se trouva entraîné par la guerre à des dépenses considérables ; pour y faire face, il sacrifia non-seulement sa propre fortune, mais encore une partie du patrimoine de son beau-fils. Le pieux jeune homme, loin de s'irriter d'un procédé aussi étrange, et de faire aucune démarche pour mettre ses droits en sûreté, témoigna toujours à M. de Sity la plus tendre affection, et ne se permit jamais le plus léger reproche. A la fin de ses études, il songea, en philosophe chrétien, à consulter le Ciel sur le choix d'un état de vie. Son amour pour le silence et la prière, lui fit porter ses vues du côté

des Chartreux ; mais le Seigneur qui l'appeloit à pratiquer , au milieu du siècle , les vertus du cloître , mit tant d'obstacles à l'accomplissement de ses vœux , qu'il se vit contraint d'y renoncer. Sa famille lui fit bientôt les plus vives instances , pour le déterminer à l'état du mariage : il opposa à ces désirs une invincible résistance , et déclara que sa résolution étoit de consacrer ses jours au service des pauvres. Dès cet instant , il ne songea plus qu'aux moyens d'exécuter son pieux dessein ; dans l'espoir d'y parvenir , il s'associa , aussitôt après la mort de sa mère , à des personnes respectables , dont la principale occupation étoit de prendre soin des pauvres honteux et des infirmes : il fonda deux écoles de charité dans les deux paroisses de campagne où étoient situés ses domaines ; renonça à des droits considérables sur l'hôpital - général d'Orléans , et fournit à Saint-Mesmin sa paroisse , les deniers nécessaires pour l'établissement des missions : cette sainte prodigalité lui enleva plus de la moitié de son bien , et il eût sacrifié le reste , si des amis éclairés ne lui eussent fait sentir qu'il devoit le con-

server comme une ressource assurée pour les pauvres.

Il est plus admirable qu'imitable dans les rigueurs qu'il exerça sur son corps auquel il n'accorda jamais que le plus strict nécessaire : ses jeûnes étoient fréquens ; ses veilles continuelles ; cette sainte cruauté s'élevait pendant le carême , à un degré à peine concevable. Le Ciel, en l'appelant à un genre de vie si extraordinaire , lui avoit sans doute accordé des forces comme surnaturelles : jamais il n'étoit assis dans les temples ; il entendoit les sermons debout , au milieu des pauvres , charmé de pratiquer à la fois l'humilité , la mortification , la charité , vertus les plus chères à son cœur.

Ayant fait un pacte avec ses yeux , et mis une garde de circonspection sur ses lèvres , il ne pouvoit comprendre que les objets frivoles par lesquels le monde séduit ses vains partisans et ses coupables dupes , pussent un instant attirer nos regards , ni qu'un chrétien libre d'entretenir un commerce continu et si doux avec Dieu , s'arrêtât aux conversations puériles de la plupart des hommes : que la bienfaisance ou

que la charité l'y entraîna quelques instans , il y manifestoit une noble et édifiante gravité , sans s'y permettre un mot superflu : son parfait détachement de lui-même s'y déceloit , au point de persuader qu'il ne distinguoit pas les bons procédés d'avec les mauvais. Il dînoit un jour chez une femme respectable , où l'un des convives , jugeant du jeune le Pelletier par son air simple , lui adressa , pour goûter l'odieux plaisir de s'amuser à ses dépens , diverses questions ridicules ; celui-ci répondit avec tant de sang froid que l'on y fut trompé , et la maîtresse de la maison , justement indignée , se tourna avec vivacité vers le juste offensé , en lui disant : *Hé ! Monsieur, ne voyez-vous pas qu'il se moque ! Madame*, répliqua-t-il à voix basse , sans laisser paroître la plus légère émotion , *je le sais bien*.

N'y a-t-il point à craindre que les œuvres multipliées de son ardente charité , l'exposant à une dissipation continuelle , ne mettent obstacle à l'union de son âme avec Dieu ? Non , parce qu'il s'en est garanti par les dispositions suivantes :

1.^o Une extrême exactitude à tous ses exercices de piété ; 2.^o une grande réserve dans le choix de ses amis ; 3.^o une vigilance constante à la garde de ses sens. Quoique laïc, fidèle à la récitation journalière du bréviaire, il se levoit avant le jour, assistoit régulièrement aux matines qui se chantoient à la cathédrale, entendoit deux messes, et sanctifioit le reste de la journée par la visite du Saint-Sacrement, la lecture de l'Ecriture sainte et l'audition de la parole de Dieu, toutes les fois qu'elle étoit publiquement annoncée. Il avoit pour le guide de sa conscience, la docilité, la confiance et la simplicité d'un enfant envers sa mère. Régulé en tout par ses ordres, s'il embrassoit les austérités avec ardeur, il les retranchoit avec une prompte obéissance, dès qu'elles lui étoient interdites. La pureté de son ame et la fuite habituelle des fautes les plus légères, lui méritèrent l'inestimable bonheur d'approcher tous les jours de la divine Eucharistie.

Il n'avoit que vingt-cinq ans, lorsqu'il eut la douleur de perdre dans M. *Perdoux*, surnommé le père des pauvres, son plus

fidèle ami. Long-temps son disciple, puis son rival dans la carrière des bonnes œuvres, il fut, par la mort de cet homme admirable, chargé d'une foule de malheureux qui n'eurent plus d'autre ressource que sa tendre sollicitude : elle ne leur manqua pas, et le Pelletier, sembla se multiplier lui-même pour voler dans tous les lieux habités par la misère. Des citoyens respectables le rendirent dispensateur de leurs aumônes; d'autres s'associèrent à lui pour la visite des malades et des prisonniers. Son exemple excita dans tout Orléans une sainte émulation. Ici, par ses soins, de pauvres enfans étoient placés en apprentissage, et de jeunes personnes établies honorablement; là, des artisans désœuvrés trouvoient une occupation utile, et les instrumens nécessaires; une famille entière, livrée à la plus honteuse nudité, recevoit des vêtemens; en un mot, il n'y avoit point d'espèce de charité qui fût étrangère à son zèle, et comme ce zèle étoit égalé par son humilité, l'homme de la miséricorde sut dérober à la connoissance des hommes, une partie de ses plus belles œuvres : étoient-elles uniquement

dirigées vers les besoins physiques de ses concitoyens? au contraire, cette abondante et délicate assistance n'étoit, entre ses mains, qu'un moyen pour procurer aux malheureux qu'il soulageoit, les nécessités spirituelles. Enseignant les vérités fondamentales de la religion à la jeunesse et à tous les âges qui réclamoient ses instructions, il cherchoit, pour les faire, les heures qui leur étoient commodes. Ses discours manquoient rarement le but qu'il s'étoit proposé, et beaucoup de ces infortunés, convertis à sa voix, marchèrent ensuite dans les voies de la plus haute perfection. Ce fut à lui que l'on dut le renouvellement d'un saint usage qui, depuis, subsista jusqu'à l'époque de la Révolution, celui de faire, chaque semaine, une instruction aux prisonniers.

Bientôt, honoré de la confiance de toutes les personnes riches de sa province, le serviteur de Dieu se vit le dispensateur des sommes qu'elles destinoient au soulagement des pauvres : cependant, quelque considérables qu'elles fussent, elles ne l'étoient point encore assez pour subvenir à tout, et

Dieu le permettoit pour faire paroître dans son plus beau jour une héroïque charité. Après avoir consacré à ses pauvres chéris tout le reste de son patrimoine, il se rendit mendiant lui-même au sein de sa patrie, et ne rougit pas d'accepter chaque jour, comme aumône, la nourriture que plusieurs familles respectables s'étoient fait un devoir de lui offrir. Souvent il fut l'objet des railleries offensantes de jeunes libertins qui, trop étrangers aux motifs sublimes qui l'animoient, le regardoient comme un fanatique et un homme foible d'esprit. Il rencontra un jour grand nombre de ces insensés qui se font un jeu de tourner la vertu en dérision; ils se placèrent devant lui pour l'empêcher d'avancer : l'homme de Dieu leur ayant dit du ton le plus affable, qu'il lui étoit impossible d'attendre, et qu'il les conjuroit de ne pas l'arrêter; ces insolens, échauffés par le vin, lui arrachent son chapeau et sa perruque qu'ils jettent dans la boue. Le Pelletier, sans laisser échapper un mot de plainte, les ramasse paisiblement, et se retire, en remerciant le Seigneur de cette humiliation : elle fut, bientôt après, suivie

d'honneurs éclatans, que cette même jeunesse rendit à ce modèle des bons citoyens, et des chrétiens patiens et humbles.

Quels progrès consolans pour la foi et pour la piété, ne fit point par le zèle tout de feu du serviteur de Dieu, l'Association établie à Orléans, pour l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, ainsi que celle qui avoit été formée en l'honneur de la sainte Vierge, et dans laquelle chaque jour on récitoit son office en commun ! Le souverain Pontife accorda à cette congrégation de grandes indulgences : le Pelletier en fut nommé le préfet par l'évêque diocésain, et s'acquitta jusqu'à la mort de cette charge, avec autant d'exactitude et d'édification, que s'il n'eût eu d'autre emploi à remplir, quoique les obligations qu'il s'étoit imposées fussent immenses ; mais il savoit mettre à profit tous les instans, et, conduit par des voies extraordinaires de la grâce, il ne se permit jamais d'en employer un seul à d'innocens plaisirs. Un jour, vivement pressé d'aller prendre l'air de la campagne, dans une maison qu'il affectionnoit beaucoup, il sembla d'abord se rendre à l'in-

visitation, avec son aimable affabilité; mais son habitude de tendre au plus parfait, lui fit répondre ensuite confidemment : « Permettez-moi de ne point accepter votre invitation, cela me feroit trop de plaisir.... nous nous reverrons dans le Ciel. » Ainsi s'est, dans tout le cours de sa vie, comporté cet homme admirable : sage économe d'un temps dont nous avons à rendre le compte le plus rigoureux, rien ne le détournait jamais de l'ordre que la Providence lui avoit perscrit; rien ne ferma son cœur aux divines impressions de la grâce; dans la multitude de ses occupations, il n'offrit pas un léger mouvement d'impatience. Les contradictions, les lenteurs des personnes avec lesquelles il traitoit, ne servoient qu'à faire éclater davantage sa douceur et sa rare égalité d'humeur : qualité d'autant plus digne d'admiration, qu'il avoit reçu de la nature un caractère extrêmement vif et ardent; mais il s'étoit livré tant de combats, avoit remporté tant de victoires, que le plus rigide observateur n'apercevoit en lui aucunes traces de ce premier penchant.

Cette ravissante douceur étoit soutenue

par une humilité sans bornes ; il étoit parvenu, pour ainsi dire , à oublier et à faire oublier aux autres sa naissance et les sublimes sacrifices qu'il avoit faits. Quelques personnes en lui donnant des témoignages de considération, s'imaginoient rendre hommage à sa vertu , mais non remplir un devoir de bienséance. Beaucoup d'autres se croyoient en droit de le mépriser, parce qu'il se méprisoit lui-même ; ils ne voyoient pas que , s'il affectoit de se taire , et que s'il se faisoit accompagner dans ses visites journalières aux pauvres , son but étoit que l'on attribuat aux autres le mérite de ses œuvres.

Hélas ! des jours si pleins approchoient de leur terme ; sa vie crucifiée , un âge fort avancé lui donnoient le délicieux espoir que son exil finiroit en peu de temps. A mesure que ses forces diminuoient , sa belle ame s'épuroit toujours davantage , et l'ardeur de son amour , la vivacité de ses desirs , devenoient encore plus sensibles. Une chute considérable qu'il fit durant l'hiver de 1756 , le réduisit à une si grande foiblesse , qu'il ne lui fut presque plus possible de continuer les actes publics de son

inexprimable charité ; alors le saint vieillard fit céder son penchant à la pénitence, à une vertu non moins agréable aux yeux du divin-Maitre, celle d'une obéissance sans réplique , sans plainte , sans murmure : elle le força d'interrompre ses prodigieuses macérations, et d'arrêter ses pénibles courses ; il chargea quelques personnes charitables du soin de visiter et de soulager ses pauvres, le continuel objet de sa tendre sollicitude : ses ménagemens étoient un remède impuissant ; bientôt, attaqué d'une fièvre violente, puis conduit à un danger évident, il reçut les secours consolateurs de l'église sa bonne mère , qui l'aimoit comme un fils digne de toute son affection : visité de son Dieu, l'unique objet de son attente, le pieux mourant éclata en de si vifs transports de foi, d'âlegresse et d'amour , que les assistans furent pénétrés eux-mêmes de la plus vive dévotion. Très-souvent il lui échappoit de dire avec un accent plein de feu : — O mon Dieu ! quand aurai-je le bonheur de vous voir ? comme par un mouvement involontaire, il s'élançoit à tout instant vers son bien-aimé, et ne cessoit

de soupirer après sa dernière heure : cette céleste disposition, marquée sur sa figure et dans tous ses traits, décéloit à son insçu des sentimens que son humilité s'étoit efforcée de cacher pendant sa vie : ses derniers momens, comme tous ceux qui avoient précédé sa longue carrière , furent consacrés aux intérêts de ses chers pauvres ; leur père, en leur laissant des gages touchans de sa tendresse , expira paisiblement dans sa soixante-quinzième année, le 29 août 1756.

L'admirable serviteur de Dieu, emportant les bénédictions de la terre, reçut dans sa tombe, jusqu'à celles des impies eux-mêmes, forcés de rendre justice à sa vertu. L'un d'eux qui l'avoit connu dès sa plus tendre enfance, s'écria : *Tel on l'a vu à la mort, tel il a été toute sa vie ; toujours sage, toujours pieux, toujours charitable.*

Le respect universel pour sa mémoire éclata, sur-tout, dans les jours qui précédèrent son inhumation. On se rendit en foule autour du cercueil, on faisoit toucher à son corps des crucifix, des chapelets, des livres de piété. Les enfans s'écrioient dans les rues : Nous venons de voir le saint, et ils invi-

toient leurs jeunes amis de s'y rendre à leur tour. Pour satisfaire la dévotion du public, on lui laissa le visage découvert : l'aspect n'en avoit rien que de doux et d'aimable ; le juste sembloit dormir d'un sommeil de paix et de bonheur ; il n'exhaloit, malgré les grandes chaleurs, aucune odeur désagréable. Aux funérailles, le clergé entier de la ville étoit suivi des personnes du plus haut rang, et un peuple innombrable fermoit le cortége. Le pasteur de sa paroisse rendit un hommage public aux vertus de son paroissien, et l'épithaphe placée sur sa tombe, est le précis de la sainte vie de Charles le Pelletier.

Homme de miséricorde, ta bienheureuse mémoire ne doit périr jamais : tant qu'il existera des cœurs sensibles, des âmes tendres, on portera sur ta tombe le tribut de la gratitude et de l'amour ; on arrosera tes cendres des larmes les plus douces ; on te saluera, on te proclamera l'ami et le héros de l'humanité : en prononçant ton

nom, on exprimera les plus vifs regrets, et ces regrets seront salutaires; ils deviendront la source d'une émulation généreuse: le chrétien désolé baisera ton monument avec une sainte envie: — Le Pelletier, s'écriera-t-il, ah! qui pourroit te faire revivre parmi nous! en s'éloignant de tes restes précieux, il nourrira cette noble pensée, il s'y complaira délicieusement, et accourant se prosterner devant nos tabernacles, il adressera confidemment ces mots au Dieu des petits et des pauvres:

Mon Seigneur et mon Dieu, je n'ai point encore vécu pour mes frères; un lâche et coupable égoïsme m'en a toujours isolé; le siècle, avec ses pompes et ses fêtes, m'a enivré et conduit sur les bords de l'abîme: hélas! ma misère est comme infinie, et cependant mes maux ne sont pas sans remède. Vénérable serviteur du divin père de famille, je vais te choisir pour modèle: daignez, cher et adorable Maître, accueillir avec bonté, bénir avec tendresse mes résolutions actuelles, pour mettre un chaos immense entre le monde et moi; je retrancherai toutes les profu-

sions et les folles dépenses qui sont devenues comme l'unique lien de la société parmi ses partisans. Père universel, n'est-il pas juste que votre fils répare, par de saintes largesses, l'usage criminel qu'il a fait jusqu'à présent, des biens qu'il ne tenoit que de vous, et que vous ne lui donâtes que pour soulager ceux qui souffroient la faim et la nudité. Pauvres, qui m'êtes devenus si chers; vous serez donc le tendre et continuel objet de tous mes soins ! Pourrois-je vivre dans l'abondance, tandis que tant de malheureux, mes honorables frères, les membres de Jésus-Christ, languissent dans les horreurs de l'indigence ? Ah ! c'en est fait ; je me propose de veiller sur vos besoins, et d'adoucir vos peines : veuves désolées, je serai votre consolateur ; captifs abandonnés, je serai votre libérateur ; innocens opprimés, je serai votre protecteur ; petits orphelins, je serai votre mère. Dans les transports de votre reconnoissance, pour avoir été ainsi secourus, vous bénirez le père et le bienfaiteur universel, de vous avoir ménagé, dans la charité de ses serviteurs, des ressources nécessaires

à vos besoins. Seigneur, loin de murmurer contre votre providence, mes nouveaux amis en publieront les louanges ; ils se confieront à un Dieu, l'ami des pauvres, la ressource ineffable des affligés ; ils aimeront leur état de souffrances ; ils le regarderont comme un gage assuré de votre prédilection et de leur salut : leur ame dégagée de sa dépouille mortelle, vous en rendra, Rémunérateur infini, d'éternelles actions de grâces, dans le séjour de la vie et de la félicité.

P R A T I Q U E.

Quoique tout soit frappant de vérité, de simplicité, de générosité dans la vie du vénérable Charles le Pelletier, je me propose d'imiter, d'une manière spéciale, deux vertus, son *humilité profonde*, et son *admirable charité*.

MA-JOSEPH,
MANDARIN DE LA CHINE,
DÉCÉDÉ L'AN DE J. C. 1776.

MA-JOSEPH, mandarin aussi distingué par sa naissance que par ses qualités personnelles, et professant, avec toute sa famille, la religion chrétienne, habitoit *Pékin*, et avoit su se concilier, dans le poste important et difficile de chef de police, l'estime et l'affection générale. En 1768, une affreuse persécution s'étant élevée dans la Chine contre le Christianisme, Ma-Joseph fut obligé, par son collègue, d'aller se dénoncer lui-même, et s'avoua Chrétien avec un courage digne d'un vrai disciple de J. C. La perte de son mandarinat, les chaînes dont il fut chargé, l'exil, les supplices et la mort même dont on le menaça, rien ne fut capable d'ébranler sa constance,

Le Comte, premier ministre, l'aimoit et l'honoroit d'une manière particulière; placé avec d'autres ministres d'état, à la tête de ses juges, et voulant le sauver, à quelque prix que ce fût, il employa tous les moyens que la séduction peut inventer; mais le trouvant également inaccessible aux promesses et aux menaces, il se rendit sa caution auprès de l'empereur, malgré les représentations de Ma-Joseph, qui craignoit que les fidèles ne prissent ombrage de son retour à la liberté, et ne le regardassent comme la honteuse récompense de sa foiblesse. Il vit briser ses fers, et fut installé dans la dignité de *cheoupei*, inférieure d'un degré à celle dont il avoit été dépouillé, et dans laquelle, peu de temps après, il fut réintégré.

La crainte de Ma-Joseph n'étoit que trop fondée : quelque soin qu'il apportât, par sa conduite vraiment chrétienne, et par son assiduité aux offices divins, à faire cesser le bruit de son apostasie, scandale inoui pour les anciens fidèles, et pour tant de généreux néophytes, la faveur du prince dont il jouissoit, et la charge dont il étoit revêtu,

sembloient accréditer ce bruit : aussi y eût-il renoncé sans délai, si les missionnaires n'avoient jugé à propos de l'y retenir pour le bien de la religion ; mais, ô bonté divine ! vous ne permîtes pas que la foi de ce serviteur fidèle demeurât plus long-temps un problème, et vous lui fournîtes bientôt, par l'éloignement du Comte son ami et son protecteur, les moyens de la confesser d'une manière éclatante. Ce ministre, obligé de quitter la cour pour les affaires de l'état, choisit le Guéfou son fils, gouverneur de Peking, pour le remplacer. Il lui recommanda, en partant, les intérêts de Ma-Joseph, auquel l'empereur avoit promis une charge plus honorable encore que celle qu'il occupoit déjà. Le Guéfou fit de belles promesses ; mais à peine son père fut-il parti, qu'il leva le masque, se déclara hautement l'ennemi de Ma-Joseph, et chercha toutes les occasions d'effectuer sa perte. Interrogé par le gouverneur, s'il avoit cessé d'aller aux églises des Chrétiens, Ma-Joseph lui répondit qu'il n'avoit jamais abandonné la religion chrétienne. « Quoi, lui dit le Guéfou, après que,

» l'année dernière, tu as assuré l'empereur
 » que tu avois renoncé à cette religion,
 » tu la professes encore ! — Non, répliqua
 » Joseph avec fermeté, je ne suis point
 » l'auteur de l'écrit dont vous me parlez ;
 » jamais je n'ai quitté le Christianisme,
 » et je le professerai jusqu'à la mort. » —
 Après cette profession publique de sa foi,
 la perte de Ma-Joseph fut résolue. Le
 Guèsou alla le dénoncer à l'empereur qui,
 d'abord, refusa d'entendre cette affaire,
 parce que, disoit-il, satisfait d'ailleurs de
 la conduite de ce mandarin, il ne pouvoit
 uniquement, à cause de la différence de
 religion, le regarder comme rebelle à ses
 ordres. Le Guèsou, mécontent de cette
 réponse, recommença ses poursuites avec
 plus d'acharnement que jamais, et obtint
 enfin, contre le digne ami de son père, un
 ordre conçu en ces termes :

« Tching-te m'ayant trompé, en conti-
 » nuant de professer publiquement la re-
 » ligion chrétienne, à laquelle il m'avoit
 » promis de renoncer, mériteroit d'être
 » puni suivant la rigueur des lois ; mais,
 » comme ce mandarin a péché plutôt par

» simplicité que par malice, je lui fais grâce
» de la vie; qu'il soit traduit aux grands
» qui sont à la tête du tribunal de la guerre,
» pour être battu de soixante coups de
» bâton, et ensuite envoyé à Ily, où il
» sera donné en esclavage à quelques-uns
» des seigneurs de ce pays. »

Le lendemain 11 juin 1770, Ma-Joseph, en conséquence de cette sentence, fut saisi, enchaîné et conduit à Yven-Ming-Yven, où étoit alors l'empereur. Là, le Guèfou lui fit donner en sa présence les soixante coups de *pantse* auxquels la sentence le condamnoit, lui demandant, par intervalle, s'il persistoit à vouloir professer la religion chrétienne. Ma-Joseph répondit toujours avec la même fermeté et la même constance. L'illustre confesseur fut ensuite ramené à Pékin, pour comparoître devant le tribunal de guerre, chargé de toutes les expéditions concernant les exilés et les voyages qui se font par autorité publique. Quoique les meurtrissures lui causassent de très-vives douleurs, la joie qu'il ressentait d'avoir souffert pour le nom de Jésus-Christ, éclatoit sur son visage, et sembloit

sembloit animer toutes ses paroles. Les juges, pleins de vénération pour sa vertu, le traitèrent avec une grande considération, et voulurent même qu'il allât chez lui faire ses derniers adieux à son épouse et à sa famille. Ma-Joseph trouva dans sa maison, son épouse, sa bru, et la plupart de ses parens et de ses amis qui lui avoient fait préparer un festin. Aussitôt qu'il parut, chacun le félicita sur son bonheur. Son épouse désiroit le plus vivement de partager son sort ; elle lui avoit instamment recommandé, lorsqu'il fut conduit devant le Guèfou , de dire que son épouse, sa bru et ses petites-filles étoient chrétiennes. Toutes lui firent de tendres reproches sur son oubli ; et vouloient aller se dénoncer elles-mêmes, afin de le suivre dans son exil. Ma-Joseph leur représenta vivement, qu'en agissant ainsi, ce seroit prévenir la volonté de Dieu. « La volonté de Dieu, » disoit-il, est que je parte, puisque c'est » l'ordre de l'empereur. Si, dans mon interrogatoire, j'eusse eu occasion de parler » de vous, je l'aurois certainement fait, » comme vous me l'aviez demandé ; mais

» Dieu ne l'a pas voulu : contentez-vous
» d'adorer ses desseins ; si vous obtenez
» de me suivre , vous ferez votre volonté ,
» et non la sienne : souvenez-vous donc
» que nous n'aurons vous et moi de con-
» solation , qu'en nous soumettant à ses
» décrets. »

Ma-Joseph voulut , en sortant de chez lui , reprendre les chaînes que ses gardes lui avoient fait quitter ; mais aucun d'eux ne vouloit les lui remettre ; il eut beau invoquer la loi , et leur représenter les châtimens qu'ils encourroient ; rien d'abord ne fut capable de les persuader. Vaincus cependant par ses instances , ils lui en apportèrent de légères : alors se les passant lui-même au cou : *Ce sera , dit-il , désormais mon sou-tchou* (espèce de chapelet que les mandarins portent au cou , en signe de leur dignité) : *hier encore je portois celui de mandarin ; mais pendant trente ans que je l'ai porté , je n'ai jamais été ni si content , ni si tranquille , que je le suis avec mes fers : c'est le Dieu que j'adore , et pour la défense duquel je les porte , qui me donne cette consolation.*

Ma-Joseph , avant de partir , donna la liberté à tous ses esclaves , et ne permit qu'à un seul de le suivre dans son exil : faveur que chacun d'eux , dont il étoit considéré et aimé comme le plus tendre père , réclamoit avec de grandes instances.

Ily , terme de l'exil du confesseur , étoit éloigné de 1400 lieues. Sa digne épouse avoit eu soin de lui faire préparer une charrette : il y monta comme dans un char de triomphe , et sortit de *Pékin* , emportant les regrets de ses concitoyens , qui remplissoient l'air de leurs cris et de leurs gémissemens. Quelques-uns se mettoient à genoux , et lui faisoient leurs derniers adieux ; les uns lui présentoient des rafraîchissemens ; les autres , lui offroient des secours pour adoucir les peines et les privations de l'exil. Rendu à l'auberge où il devoit passer la nuit , on pansa ses blessures qui lui causoient toujours de cuisantes douleurs. Et le lendemain , après s'être purifié , par le sacrement de la Pénitence , et avoir reçu la sainte Communion , Ma-Joseph prit congé de sa famille et de ses amis qui l'avoient accompagné , et se mit en chemin

pour se rendre à *Ily*. Son épouse, de retour à Pékin, se rappela que, dans l'excès de sa douleur, elle n'avoit point songé à lui donner certains habits, pour le prémunir contre les froids rigoureux auxquels il seroit exposé dans ce lieu; alors elle partit pour aller le joindre, et l'atteignit au moment où il se reposoit au pied d'un arbre. Il ne l'eut pas plutôt aperçue, qu'il lui fit de tendres reproches sur ce qu'elle paroisoit avoir si peu de confiance en la divine Providence; il ne voulut point accepter les habits qu'elle lui portoit: « Les gens du pays où je vais, lui dit-il, » trouvent bien le moyen de se garantir » du froid qu'ils y éprouvent; je me ferai » à leur manière. » Il lui remit en même temps sa montre, son tabac, ainsi qu'une petite provision de thériaque et de différens remèdes qu'on lui avoit faite, sans qu'il s'en aperçût, se reposant sur les soins paternels du Dieu qu'il avoit confessé. Enfin, lui renouvelant ses adieux, il lui défendit de le suivre davantage, et continua sa route.

Après une marche de deux jours, il

rencontra un de ses cousins , nommé *Ma-Jobe* , qui revenoit de la guerre , à la tête d'une troupe de soldats qui avoient échappé au carnage. Du nombre des morts étoit le fils de *Ma-Joseph* , dont *Ma-Jobe* rapportoit , suivant l'usage de ce pays , les tristes restes. *Ma-Jobe* , ayant aperçu de loin une charrette accompagnée de soldats , comprit bien que ce ne pouvoit être que la charrette de quelque prisonnier de conséquence. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut *Ma-Joseph* ! « O mon frère , lui dit-il les » larmes aux yeux ! qui a pu vous réduire » dans le triste état où je vous vois ? » — Remercions le bon Dieu , répondit » *Ma-Joseph* , d'un air serein et tranquille , » je suis Chrétien , tel est le crime dont » on m'accuse ; je n'ai pas voulu renoncer » à ma religion , voilà pourquoi je suis » exilé. » Il lui raconta tout ce qui s'étoit passé. A ce récit , *Ma-Jobe* , transporté de joie , eut bientôt essuyé ses larmes , et s'écria plusieurs fois : « Mon frère , je vous félicite ! » Mais ensuite : « Pourquoi m'avez- » vous oublié , lui disoit-il ? ne suis-je pas » votre frère ? et puisqu'on vous exile ,

» parce que vous êtes chrétien , ne deviez-
» vous pas dire que vous aviez un frère
» chrétien comme vous , et qui , par con-
» séquent , devoit subir le même sort ? »
Ma-Joseph s'excusa sur ce que , dans son
interrogatoire , on ne lui avoit fait aucune
question relative à sa famille. Ma-Jobe ,
après s'être entretenu quelque temps avec
le saint confesseur , le pria , en le quit-
tant , d'accepter un rouleau de 30 onces
d'argent ; celui-ci s'obstinant à le refuser :
« Quoi , mon frère , lui dit Ma-Jobe , vous
» ne voulez donc pas que je vous suive ,
» et que nous nous revoyions au ciel ? »
« C'est pour cela même , lui répondit Ma-
» Joseph , que je ne veux point de votre
» argent , qui mettroit peut-être quelque obs-
» tacle à ce que nous y arrivassions. Mais ,
» lui dit Ma-Jobe , ce peu d'argent que je
» vous offre , je vous l'offre comme un
» gage des efforts que je me propose de
» faire pour partager votre bonheur , un
» gage de résolution à défendre notre sainte
» religion au péril de ma liberté et même
» de ma vie. A ce titre , répliqua le con-
» fesseur , je reçois votre argent. N'oubliez

» pas votre promesse ; et tâchons , l'un et
 » l'autre , de nous revoir dans le ciel. »
 Ma-Jobe se retira plein de joie et d'admiration , et remit , en arrivant , à la famille de Ma-Joseph , les restes précieux du jeune André son fils , qui , par sa foi , sa piété et sa tendre charité envers les pauvres , s'étoit rendu le digne imitateur des vertus de son père. Cet admirable jeune homme périt au service de sa patrie , après avoir consacré ses premières années au service de l'Eglise , aidant les catéchistes dans l'instruction des néophytes , et ayant de ses propres fonds établi des maisons de refuge pour les chrétiens indigens et infirmes.
 — Depuis cinq ans , dans son exil , Ma-Joseph avoit passé tout ce temps , privé de la participation aux sacremens : il avoit écrit à un des missionnaires pour lui témoigner sa peine , et recevoir de sa part des motifs de consolation ; il demandoit aussi un chrétien nommé *Lao Mathias* , qu'il avoit adopté en qualité de petit-fils , afin qu'il vint l'aider à bien mourir , recueillir ses cendres , les rapporter et les réunir dans la sépulture de sa famille. Le jeune homme

partit avec un domestique aussi chrétien ; ils trouvèrent le confesseur de J. C. déjà malade , et n'ayant près de lui , qu'un enfant mogol , qui pouvoit à peine lui donner à boire. A la vue de Mathias , le malade leva les mains et les yeux au ciel , se mit à genoux sur son lit , adora le Seigneur , et lui rendit de vives actions de grâces , de ce qu'il avoit daigné exaucer ses vœux. « C'est un bienfait , disoit-il , au-
» dessus de ce que je pouvois attendre ,
» de me voir venir de plus de mille lieues
» le secours que je demandois. »

Ma-Joseph , quoique sur le lit de la douleur , s'occupoit cependant d'être utile à ses frères exilés comme lui pour la foi ; il parvint , par ses soins et par ceux de Mathias , à adoucir le dur esclavage sous lequel un chrétien nommé Léon-Pé gémissoit depuis quelques années. Celui-ci , pénétré de reconnoissance , ne quittoit son bienfaiteur qu'autant que ses devoirs l'appeloient ailleurs , et lui rendoit tous les services dont il étoit capable. Le vertueux mourant ne pouvoit contenir les transports de sa joie et de son amour à la

vue des grâces singulières que le Seigneur lui avoit accordées , dans le cours de sa vie , et disoit sur l'arrivée de son fils adoptif : « C'est donc ce moment où je me » trouve alité et sans secours , ô mon Dieu ! » que vous m'envoyez quelqu'un pour » m'aider , pour avoir soin de moi , pour » me faire produire , dans mes derniers » momens, les sentimens que je vous dois !... » Avant votre arrivée , disoit-il à Mathias , » je gémissois , j'étois inconsolable sur ce » que je deviendrois sans aucun secours » sensible , à ce passage formidable du » temps à l'éternité , et sur ce que deviendroient les objets de mon culte , que » je laissois exposés à la profanation des » mains infidèles. »

Ma-Joseph conservoit la plus grande confiance dans la sainte Vierge , pour laquelle il avoit toujours eu une dévotion particulière : il s'adressoit à elle dans tous ses besoins , et attribuoit à sa protection , les faveurs célestes qui lui étoient accordées. Membre de la confrérie du Saint-Sacrement , les confrères , à l'instant de son départ pour l'exil , lui avoient promis

de prier pour lui en commun tous les mercredis. Il remarqua depuis, que les évènements les plus considérables de sa vie, étoient précisément arrivés ces jours-là, et ne faisoit aucun doute que le Seigneur ne l'appelât à lui un mercredi.

Après avoir arrangé ses affaires, Joseph ne voulut plus s'occuper que de l'éternité. Il se faisoit lire de temps en temps le livre des quatre Fins de l'homme, ou bien ceux qui traitent de la purification du cœur, et de l'acquisition des vertus. Le dimanche, on lui faisoit la lecture du saint Evangile, et de la Vie des Saints, avec des méditations analogues.

Lorsqu'on lui propoisoit d'user d'un peu de recherche, soit dans la nourriture, soit dans les habits, il défendoit qu'on lui en parlât jamais; mais ordonnoit, au contraire, qu'on l'avertît sans cesse de se mortifier et de satisfaire à Dieu pour ses péchés. Le 22 septembre, sentant sa fin approcher, il se fit apporter son crucifix, et le plaça à portée de sa vue affoiblie par la violence de ses douleurs. Ses yeux ne pouvoient s'éloigner de cet objet vénérable,

et les sentimens qu'il lui inspiroit, lui faisoient répandre sans cesse des larmes qui achevèrent d'épuiser et de purifier la victime.

Pour se conformer à ses ordres, ses fidèles amis l'avertissoient de temps en temps d'écarter loin de son esprit, toutes les pensées relatives à sa maison et à sa famille, et de proférer ces courtes aspirations qu'il avoit lui-même dictées : « Jésus, » Fils de Dieu, sauvez-moi et pardonnez-moi ; mon saint Ange-Gardien, saint Joseph, mon saint patron, intercédez pour moi auprès du trône de Dieu : obtenez-moi une augmentation de grâces et de forces ; défendez-moi des dangers et des tentations de la dernière heure. »

Se rappelant qu'il avoit reçu plusieurs marques d'inimitié de la part de quelques personnes infidèles, il les fit venir, et les assura qu'il leur avoit pardonné de tout son cœur, et les conjura également de lui accorder le pardon de ses fautes. Sa foiblesse devint si extrême, qu'il ne pouvoit plus porter son crucifix à sa bouche, et il demanda de le lui donner à baiser. Aperce-

vant auprès de son lit le fidèle Mathias , il rassembla le peu de forces qui lui restoit , se jeta dans ses bras , et l'embrassa avec toute l'expression de la tendresse et de la reconnoissance. Marquant ensuite qu'il vouloit prendre quelque repos , ses amis se retirèrent à l'écart , pour prier ; mais avertis par le petit enfant , qui étoit auprès de lui , qu'il n'avoit plus qu'un souffle de vie , ils se rapprochèrent de son lit : ne pouvant plus s'énoncer , il leur fit signe qu'il les suivoit d'esprit et de cœur. Ce fut ainsi que la paix et la sérénité peintes sur le visage , il rendit son ame à son Créateur , le mercredi 2 octobre 1776 , après avoir passé 7 ans et quatre mois dans l'exil pour la foi de J. C.

O vertueux *Ma-Joseph* , si long-temps , si cruellement persécuté pour la foi , quelles leçons éloquentes tu nous donnes ! prosterné à la porte de l'humble cabane qui recueillit ton dernier soupir , je prête une oreille attentive , et ta bouche mourante prononce ces oracles de ta piété ,

de ta sagesse. — Mes frères bien-aimés, les épreuves auxquelles la vertu est soumise, produisent deux effets salutaires : elles en font connoître l'étendue et la solidité ; elles l'augmentent encore et la fortifient : L'Esprit saint nous dit par la voix de l'Ecclésiastique : L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il (1) ? et par celle de l'Apôtre, la vertu se perfectionne dans les épreuves (2). Celui qui n'a pas eu occasion de mesurer ses forces, ne peut pas les connoître. C'est l'enfant que la présomption entraîne à toutes les choses qui lui sont impossibles, et qui, le moment d'après, n'ose, par timidité, essayer ce qui lui seroit très-facile. Il en est de l'homme comme de toutes les autres choses de l'univers : au moral comme au physique, ce n'est qu'à l'essai qu'on peut connoître sa portée. Il est également vrai que l'ame, de même que le corps, s'énervé et s'affoiblit dans

(1) Qui non est tentatus, quid scit ? Eccles. XXXIV.
v. 9.

(2) Virtus in infirmitate perficitur. 2. Cor. XII.
v. 9.

un continuel repos ; qu'au contraire , elle s'anime et se fortifie par un exercice soutenu. Comparez ces deux hommes , dont l'un a été souvent exercé par des travaux pénibles , et l'autre a été constamment exempt de toutes fatigues , et voyez quel est le plus robuste : il en est ainsi du chrétien qui a souvent triomphé des tentations , et long-temps lutté contre des revers , comparé à celui qui , éloigné de toutes occasions , exempt de toutes adversités , a vu couler ses jours dans un calme non interrompu. Qu'ils se trouvent tous les deux dans les circonstances qui ne sont pas rares , où il faut résister avec force à une tentation , recevoir avec résignation un malheur , soutenir avec patience de douloureuses infirmités ; lequel pensez-vous qui y sera le plus propre ? lequel trouvera dans son ame plus de ressources pour se tirer des dangers , et pour se faire des moyens de salut , de ce qui sembloit n'offrir que des provocations au péché ?

Il ne faut cependant pas croire qu'un homme , quelles que soient les épreuves qu'il ait subies jusques-là , et qu'il ait sur-

montées avec gloire , puisse aller imprudemment se jeter dans de nouveaux périls , avec la confiance de leur échapper encore ; ce seroit une présomption coupable , et qui ne manqueroit pas de lui devenir funeste. Il y a , entre les travaux du corps et ceux de l'ame , une différence essentielle : on connoît avec assez de justesse les forces de son corps , les résistances qu'on aura à vaincre , les secours dont on pourra s'aider ; ainsi on est raisonnablement assuré , que ce qu'on a pu faire dans l'ordre physique , on pourra encore le réitérer ; mais , dans l'ordre moral , rien de tout cela n'est assez connu pour autoriser la confiance ; les forces de l'ame n'étant pas sensibles comme celles du corps , ne peuvent pas être appréciées de même : il est impossible de calculer les obstacles qu'une multitude de circonstances peut faire varier. L'espoir légitime de la grâce qui fait triompher , est bien différent de la présomption qui fait braver le danger sans nécessité. Ce qui est véritable à cet égard , c'est que ceux dont la vertu a résisté à plusieurs épreuves , peuvent ,

suivant les règles de la prudence , se livrer à des ministères de charité, dont doivent se tenir éloignés ceux qui ne les ont pas subies ; il leur est permis , par exemple , d'accepter des fonctions qui les chargent du salut de leurs frères , de croire que c'est Dieu qui les y appelle , et d'espérer que les grâces qu'ils ont reçues de lui , sont des gages de celles qu'il continuera de leur accorder. Mais vous qui , soit par la foiblesse de votre âge , soit par des circonstances particulières de votre vie , n'avez été mis à aucune épreuve , gardez-vous de vous ingérer dans des emplois dont vous n'avez nulle raison de vous croire capables. Ne vous permettez pas de solliciter , craignez même d'accepter si on vous les offre , ces ministères élevés , qui dévouent au salut du prochain ; consacrez-vous à travailler au vôtre , et fuyez , autant qu'il vous sera possible , les occasions qui sont pour vous d'autant plus dangereuses , que vous n'en avez pas encore reconnu tout le danger. — O ! mes frères bien-aimés , profitons donc de l'instruction touchante que nous offre , du bord de sa tombe , le juste

qui a reçu la récompense de tant d'épreuves soutenues avec un cœur animé des plus vifs sentimens de la foi.

P R A T I Q U E.

Ma-Joseph, et ses œuvres et ses souffrances, vont faire l'étude habituelle de ma vie. 1.^o D'après lui, je m'accoutumerai à ne voir, comme durable et solide, aucune situation; 2.^o d'avance je m'attendrai, si ma position est flatteuse à la nature, et ne présente que paix et que repos, qu'elle pourra dans peu changer de face, et m'ouvrir une carrière bien opposée, celle de peines et de tribulations habituelles; 3.^o sans le vain secours de la sagesse profane, mais muni du secours tout puissant du Seigneur, je me créerai un sort indépendant des chances de la vie, des faveurs de la fortune; je m'établirai, je m'affermirai dans le service du Seigneur.

F I N.

016598



VIES DES JUSTES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

THOMAS MORUS, Chancelier d'An-
gleterre, décédé l'an de Jésus-Christ
1533, page 1.

ANTOINE LECLERC DE LA FOREST, dit LE
SÉCULIER PARFAIT, décédé l'an de J. C.
1628, 24.

JEAN DU BOYS, Procureur du Roi à St.-
Lô, décédé l'an de J. C. 1639, 44.

DENIS DE CORDES, Conseiller au Châtelét
de Paris, décédé l'an de J. C. 1642, 64.

PIERRE LE GOVELLO DE QUÉRIOLET, Prêtre
et Conseiller au Parlement de Bretagne,
décédé l'an de J. C. 1660, 86.

- JEAN DE GAUMONT, Conseiller au Parlement de Paris, décédé l'an de J. C. 1665, page 109.*
- HENRI D'AGUESSEAU, Conseiller d'Etat et au Conseil royal, décédé l'an de J. C. 1716, 137.*
- HENRI-FRANÇOIS D'AGUESSEAU, Chancelier de France, décédé l'an de J. C. 1751, 213.*
- JOSEPH AROT, doyen des Avocats au Parlement de Bretagne, décédé l'an de J. C. 1752, 280.*
- CHARLES LE PELLETIER, décédé l'an de J. C. 1756, 313.*
- MA-JOSEPH, Mandarin de la Chine, décédé l'an de J. C. 1776, 332.*

Fin de la Table.

